Art

NOTICE HISTORIQUE

DES

TABLEAUX

QUI SE TROUVENT AU MUSÉE

D'AVIGNON.

NOTICE HISTORIQUE

SUR

TABLEAUX

QUI SE TROUVENT AU MUSÉE

D'AVIGNON.

NOTICE HISTORIQUE

DES

TABLEAUX

QUI SE TROUVENT AU MUSÉE

D'AVIGNON;

PRÉCÉDÉE d'un coup d'œil rapide sur la peinture en général et sur les différentes Écoles connues.

Par le Citoyen MEYNET, *Bibliothécaire et Conservateur du Musée de la ville d'Avignon.*

Aux dépens de l'Auteur.

A AVIGNON,

Chez J.-J. NIEL, Imprimeur-Libraire, place du Change.

An dix de la République.

3700

AVANT-PROPOS.

DEPUIS long-tems nos concitoyens desiroient de connoître les auteurs des Tableaux qui sont dans le Musée de notre commune, et sur-tout ceux des fameux Peintres qui ont pris naissance dans notre Ville. Les étrangers mêmes se sont plaints mille fois de l'obscurité où ils se trouvent à cet égard : ils auroient voulu que notre Musée leur donnât des moyens qui les portassent à s'instruire, comme leur offre le Musée de Paris. Pressés tous les jours de nous rendre à leurs demandes, nous aurions commencé ce travail, si plusieurs obstacles ne nous en avoient empêché. D'abord, et ce n'étoit pas sans raison, nous craignions que les notes intéressantes de la vie de chaque Peintre et de leurs ouvrages ne nous manquassent ; nous craignions ensuite de nous tromper, en donnant des éloges à des personnages qui ne sont point dans le cas de les recevoir, et de confondre les fameux Peintres avec ceux qui ne le sont pas.

Tous ces obstacles sont aujourd'hui surmontés, il ne nous reste aucun nuage ; plusieurs personnes, connues et instruites, nous ont rassuré, et ont facilité notre travail. Ce seroit donc manquer à la reconnoissance que nous devons au Gouvernement et à sa munificence, de nous taire, lorsque le Ministre de l'intérieur vient de parler, par sa lettre, en date

du 14 pluviôse an dix, qui nous promet, d'après l'avis de notre Préfet, de nous dédommager de la perte que le Musée d'Avignon vient de faire. (1)

Que ne dit pas le Préfet lui-même, par son arrêté, en date du premier thermidor, an 9 de la république, voulant obtenir du Ministre de l'intérieur, un Lycée (2) à Avignon? ne prend-il pas pour l'une des bases de sa demande, le Musée et la superbe collection des tableaux qui en dépendent? *Considérant*, dit-il, en parlant d'Avignon, *que les précieux dépôts qu'elle renferme en objets d'arts, le Musée qui y est établi, la bibliothèque publique, la superbe collection des tableaux qu'elle possède, etc.*

(1) Cette perte consiste en quatre tableaux du fameux peintre Raynaud Levieux que nous avons envoyé à Paris et à la ville de Nismes, d'après les ordres du Ministre, pour leurs Musées.

Ce Citoyen, pour nous en dédommager, écrit au Conservateur du Musée d'Avignon, qui avoit déjà sollicité auprès de lui en remplacement de ceux que ce Conservateur lui avoit fait passer, de même qu'à la ville de Nismes.

Le Ministre lui dit qu'il doit s'adresser au citoyen Préfet de notre département, et que d'après la situation du Musée d'Avignon, s'il trouve la demande de ce Conservateur fondée il la lui fera parvenir, afin d'indemniser ce musée des richesses qu'il lui a fournies.

Ce Conservateur n'a rien négligé auprès du citoyen Préfet qui, d'après la situation du Musée, a autorisé la demande que ce citoyen lui a faite pour obtenir du Ministre de l'intérieur les quatre tableaux en remplacement de ceux que nous avons donné, tant à Paris qu'à la ville de Nismes.

(2) Lycée, dit aujourd'hui Athénée, c'est-à-dire, lieu public, dans lequel les Professeurs des Arts libéraux tenoient leurs assemblées, où les rhéteurs et les poëtes lisoient leurs ouvrages, où l'on déclamoit des pièces. Dict. Universel, François Latin. Paris 1753, tom. Ier. pag. 786.

N'est-ce pas le même Préfet, plein de zèle et d'amour pour les sciences et arts, qui a donné au Conservateur du Musée tous les moyens nécessaires pour y placer les tableaux et les y mettre en ordre, d'après les règles de l'art ? Toutes ces considérations nous ont déterminé à nous rendre utile, à donner au Musée toute sa perfection, et à nos concitoyens toute l'instruction qu'ils demandent de nous.

Voici donc le plan que nous nous sommes proposés de suivre.

1°. De faire connoître les différens maîtres des tableaux que nous possédons, et d'en donner le sujet dans une courte exposition.

2°. De leur apprendre dans quel tems ils ont vêcu.

3°. De parler de leur manière de peindre.

4°. De désigner les endroits où leurs tableaux étoient placés avant la révolution.

5°. D'en donner la juste hauteur, largeur et forme.

6°. Enfin, d'apprendre à tout citoyen que la ville d'Avignon a toujours été florissante, une ville illustrée par des savans en tout genre, et que cette Ville importante sera toujours reconnue pour une des principales cités de la république, quand on saura la connoître et l'apprécier.

L'Abbé Expilly, dans son Dictionnaire Géographique, Historique et Politique, nous dit : dans tous les tems, la ville d'Avignon a été féconde en hommes illustres et en gé-

nies rares, qui ont fait honneur à leur patrie. Nous nous glorifions, dit un homme d'esprit, de cette Ville, et non prévenu, d'avoir eu des peintres, des vernisseurs, des sculpteurs, des musiciens, des chirurgiens, des médecins, des géomètres, des astronomes, des physiciens, des historiens, des jurisconsultes, des hommes d'état, des politiques, des chefs d'escadre, des lieutenants généraux, des ambassadeurs, etc. tous célèbres et nos concitoyens : nous avons eu, ajoute-t-il, des femmes philosophes, des femmes et des demoiselles de qualité, qui ont réuni les agrémens de l'esprit avec ceux de la figure, le charme des manières avec la vertu la plus exacte et la plus noble. Telles furent entr'autres la belle *Laure* de *Sade*, *Salix* de *Ceva*, marquise de Salusses ; *Blanche* de *Pontévés*, surnommée *Blanche-fleur* et autres dames, qui formèrent à Avignon deux espèces d'académies qu'on nomma la Cour d'Amour, et qui produisirent cent agréables chansons.

Nous pouvons donc dire, et même l'assurer, que depuis plusieurs siècles, la ville d'Avignon a possédé des hommes célèbres dans les arts ; les monumens qui y existent encore, et ceux qui dans le courant de la révolution y ont été détruits, nous mettent à portée d'avancer qu'il n'en étoit peut-être aucune en France, à part celle de Paris, qui possédât autant de belles choses en tous les genres. Les deux Mignard, Nicolas et Pierre, les

Vernet, les Parrocel, les Sauvan, les Guillermis, les Perus, et tant d'autres, y ont reçu la naissance. Ces derniers, pendant au moins quatre générations, ont travaillé à y laisser des monumens qui attestent leur mérite dans l'architecture et dans la sculpture, ouvrages répandus dans notre commune et la plupart placés dans des endroits saints, dont ils font l'ornement: aussi Avignon, toujours attachée aux sciences et arts, voulant attirer auprès d'elle tous ceux qui en sont les amateurs; jalouse même de posséder dans son sein tous les ouvrages des plus grands maîtres, tâcha d'insinuer à des personnages du plus grand mérite, de faire travailler les *Vien*, les *Simond* de *Châlon*, les *Court*, les *Courtois*, les *Brocard* et tant d'autres excellents peintres. Par là elle se fit comme une espèce de recueil de tous les précieux tableaux qu'on a trouvé dans différentes églises, et dont nous devons sa conservation d'abord au district, en suite au département, et en dernier lieu au Préfet Pélet, dont le goût et l'amour pour les arts sont reconnus, amour qu'il ne cesse d'avoir et d'inspirer à tous ceux qui s'y livrent, en leur facilitant les moyens de copier de si beaux modèles.

Convenons donc que les hommes célèbres qui étoient dans Avignon, il y a environ deux siècles, existent encore aujourd'hui, puisque nous pouvons les juger, ainsi que leurs ouvrages qui justifient leur célébrité; d'ailleurs,

si une académie, sous le nom d'académie des Émulateurs fut établie en 1654, sous le vice-légat *Comti*, produisit tant d'hommes instruits, ne trouvons-nous pas aujourd'hui dans notre Athénée des citoyens qu'on peut leur comparer par le mérite et la science?

Qu'il est donc glorieux pour toi, Avignon, ville importante, d'avoir vu naître tant d'artistes, tant de savans et de les posséder encore dans ton sein! Qu'il est glorieux de te voir illustrée par leurs sciences et leurs talents! Apprends donc que les grands hommes sont faits pour donner de l'émulation aux éleves et fixer leur attention sur leurs pénibles travaux; n'oublies pas aussi que le citoyen *Puy*, *ton Maire*, ne te rends pas moins florissante. Nous en appellons à tous ses soins et à toutes les peines qu'il prend pour augmenter le nombre de tes habitans, soit en fournissant tout ce qui peut contribuer à la facilité et à la liberté du commerce, soit en y rétablissant les marchés et les foires, soit en y secourant les pauvres, soit enfin en y faisant revivre les arts par une école de dessin qu'il a formé lui-même, école dans laquelle les jeunes élèves font des progrès si rapides, que bientôt ils seront en état de trouver dans notre Musée des modèles capables de les former.

INTRODUCTION.

QUOIQUE nous ayons eu pour but de nous borner simplement au précis des tableaux qui sont dans le Musée, et de rendre hommage à leurs auteurs ; cependant, nous avons voulu donner une idée de la peinture en général, en montrer l'origine, faire connoître ses différens avantages, les écoles qu'elle a produites et les progrès de ceux qui s'y sont formés, ce qui fait l'objet de la première partie de cette notice. La seconde concerne une courte exposition du sujet des tableaux qui composent le Musée et de la connoissance de leurs auteurs.

Nous avons cru, et nous en sommes convaincus, que cette connoissance ne contribueroit pas peu à donner une certaine émulation, tant aux jeunes gens, qu'à ceux qui sont d'un âge plus avancé, et ne serviroit pas moins à les instruire. Nous devons prévenir, avant toute chose, que pour arriver à notre but d'une manière plus sûre, nous avons fait choix des meilleurs livres. Tels sont l'*Encyclopédie*, l'*Histoire de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres ; le Dictionnaire Universel* dit *Trevoux ; le Dictionnaire Géographique, Historique et Politique de l'Abbé Expilly ; le Dictionnaire Historique fait par*

une Société de gens de lettres ; le Traité de Peinture, par M. d'André Bardou ; enfin, *les Entretiens sur les vies et ouvrages des Peintres, par le savant Felibien.*

Heureux si, par de tels secours, nous parvenions aux moyens de former des jeunes élèves, en leur inspirant le goût de la peinture, goût qui appartient au temps qui s'écoule depuis quinze ans jusqu'à trente ! Heureux de pouvoir procurer, à ceux qui ne l'ont pas, le plaisir de connoître les avantages et les agrémens de cet Art !

PREMIÈRE PARTIE.

De l'Origine de la Peinture.

La Peinture est un Art qui, par des lignes et des couleurs, représente, sur une surface égale et unie, tous les objets visibles. On dit que *Cleophantus*, *Corinthien* et *Polygnotus*, furent les premiers de cet Art qui ajoutèrent les couleurs sur ces lignes, et que l'usage du pinceau fut donné à Appollodore. Quoi qu'il en soit, l'imagination s'est bien exercée pour trouver cette origine : c'est là-dessus que les Poëtes nous ont fait les contes les plus agréables ; si vous les en croyez, ce fut une bergère qui, la première, pour conserver le portrait de son amant, conduisit avec sa houlette une ligne sur l'ombre que le visage du jeune berger faisoit sur un mur. La peinture, disent-ils, la brillante peinture est fille de l'amour.

C'eſt lui qui le premier, inſpirant une amante,
Aux rayons de Phébus, guidant ſa main tremblante,
Crayonna ſur un mur l'ombre de ſon amant,
Des diverſes couleurs, le riche aſſortiment,
L'art d'animer la toile et de tromper l'abſence,
Ainſi que d'autres arts, lui doivent la naiſſance.

Tout ce que nous pouvons dire de l'origine de la peinture, est que tous les écrits où les anciens avoient traité cette partie historique, sont perdus; nous n'avons pour nous consoler de cette perte, que les ouvrages de Pline, qu'il faudroit lire en entier. C'est assez de remarquer avec lui, que la recherche qui concerne les commencemens de la peinture n'offre que des incertitudes.

Les Ægyptiens assurent que la peinture a pris naissance chez eux six mille ans avant que de passer dans la Grèce; ostentation manifestement frivole: que les Grecs la portèrent au plus haut point de grandeur et de perfection; que de la Grèce elle passa chez les Romains, où elle s'éteignit avec l'empire, et ne reparut dignement en Europe que sous le siècle de Jules II et de Léon X.

Tous ces faits, toutes ces incertitudes ne peuvent pas détruire une quantité d'exemples qui vont nous servir à prouver non sa véritable origine, mais que la peinture est très-ancienne, et qu'elle a peut-être suivi de près le commencement du monde.

Lorsque Telemaque part de chez Menelas, Hélene ne lui fait-elle pas présent d'un de ses

ouvrages, dont elle avoit une grande quantité, et qui tous étoient l'ouvrage de ses mains?

Et il ne faut pas croire que cette espèce de tapisserie fût toute d'une même couleur et que l'ouvrage d'Hélène ressemblât à nos pièces de damas, ou bien à ce que l'on appelle en peinture des camaïeux; car assurément on ne se donnoit pas moins de peine pour représenter de combats, que pour représenter des fleurs. Ne trouve-t-on pas dans le vingt-deuxième livre de l'Iliade, que dans le moment qu'Andromaque apprit la mort de son mari Hector, elle travailloit à un morceau de tapisserie, où le poëte dit expressément qu'elle formoit des fleurs avec des couleurs différentes?

Dans le 18.e livre de l'Odyssée, parmi les riches présens que les amants de Pénélope lui envoient, n'y a-t-il pas un voile de diverses couleurs?

C'est l'art de faire de si beaux ouvrages, que Minerve, selon ce que dit Homère dans le 20.e livre de l'Odyssée, enseigna aux filles de Pandares. Il est vraisemblable qu'on a employé les couleurs, même pour peindre, avant que l'on ait de ces couleurs teint la laine, pour faire, de quelque manière que ce fût, les mêmes choses que fait la peinture. Il est sans doute plus naturel et plus aisé d'employer les couleurs avec le pinceau, que d'imaginer un art qui, par le moyen des fils teints diversement, et placés avec soins l'un après l'autre, vînt à bout de ce qu'avec les couleurs sur la

palette, on peut exécuter avec beaucoup moins de peine et d'embarras ; ce dernier art a même dû n'être inventé que long-tems après la peinture, dont il semble n'être qu'une pénible imitation : cependant on le voit tout établi dans divers pays dès le tems d'Homère, qui en parle comme d'un art connu dès le tems du siége de Troyes. La peinture est donc plus ancienne qu'Homère, et plus ancienne même que le siége de Troyes : Il est probable même que les femmes de ce tems là, comme nos meilleurs ouvriers d'aujourd'hui, avoient besoin d'un patron colorié pour travailler des fleurs ou des figures, ce qui n'est autre chose que des tableaux.

Virgile, qui avoit plus lu et plus examiné que personne les poésies d'Homère, n'a pas fait difficulté, en parlant des mêmes tems que lui, de supposer la peinture déjà inventée et dans toute sa force, il n'a pas craint de blesser la vérité et le *costume*, lorsqu'il a mis des tableaux dans le temple de Junon à Carthage, et qu'il a supposé que son Énée s'y reconnoit parmi les Héros qui y étoient peints.

On peut donc conclure que la véritable origine de cet art est dans une grande obscurité; il suffit d'avoir fait voir assez plausiblement que la peinture est si ancienne, qu'on en sauroit découvrir la naissance.

La peinture doit être placée parmi les choses purement agréables, cela est d'autant plus

vrai, que cet art n'ayant aucun rapport avec ce qu'on appelle précisément les nécessités de la vie, est tout entier pour le plaisir des yeux et de l'esprit ; que ce n'est point le besoin qui lui a donné naissance, et qu'elle ne lui doit point son origine. Ses agrémens sont de saisir l'ame par le secours des sens, et c'est peut-être dans le fond le plus sûr moyen de l'attacher, de tromper nos yeux par cette magie qui nous fait jouir de la présence des objets trop éloignés, ou qui ne sont plus. Son attrait frappe et attire tout le monde, les ignorans, les connoisseurs et les artistes même; elle ne permet à personne de passer indifféremment par un lieu où sera quelque excellent tableau sans être comme surpris, sans s'arrêter, et sans jouir quelque temps du plaisir de la surprise. La peinture nous affecte par le beau choix, par la variété, par la nouveauté des choses qu'elle nous présente, par l'histoire et par la fable dont elle nous rafraîchit la mémoire, par les inventions ingénieuses et par les allégories, dont nous nous faisons un plaisir de trouver le sens et de critiquer l'obscurité.

Des avantages de la Peinture.

C'est un des grands avantages de la Peinture que les hommes, pour être de grands peintres, n'ont guère besoin pour se produire des biens de la fortune ; la fortune ne peut que rarement les priver des secours néces-

saires pour manifester leurs talens. Tout devient palettes et pinceaux entre les mains d'un jeune homme doué du génie de la peinture. Il se fait connoître aux autres pour ce qu'il est, quand lui-même ne le sait pas encore. Ajoutez que l'art de la peinture n'est pas moins propre à attirer autant de considération à ceux qui excellent, qu'aucun des autres arts qui sont faits pour les sens.

Il y a dans la peinture des plaisirs que les objets qu'elle imite sont bien éloignés de procurer. Des monstres et des hommes morts ou mourans, que nous n'oserions regarder, ou que nous ne verrions qu'avec horreur, nous les voyons avec plaisir imités dans les ouvrages des peintres; mieux ils sont imités, plus nous les regardons avidement. Un seul exemple doit suffire. Le massacre des innocens a dû laisser des idées bien funestes dans l'imagination de ceux qui virent réellement des soldats effrénés égorger les enfants dans le sein des mères sanglantes. Le tableau de le *Brun*, où nous voyons l'imitation de cet événement tragique, nous émeut et nous attendrit; mais il ne laisse dans notre esprit aucune idée importune de quelque durée. Nous savons que le peintre ne nous afflige qu'autant que nous le voulons, et que notre douleur, qui n'est que superficielle, disparoîtra presque avec les tableaux. Au lieu que nous ne serions pas maître ni de la vivacité, ni de la durée de nos sentimens. C'est en vertu du

pouvoir qu'il tient de la nature, que l'objet réel agit sur nous. Voilà d'où procède le plaisir; voilà pourquoi nous regardons avec contentement des peintures dont le mérite consiste à mettre sous nos yeux des aventures si funestes, qu'elles nous auroient fait horreur, si nous les avions vues véritablement. Tels sont les avantages de la peinture.

Des Écoles qu'a produit la Peinture.

École, ce terme est ordinairement employé pour signifier la classe, ou la suite des peintres qui se sont rendus célèbres dans un pays, et en ont suivi le goût; cependant on se sert aussi quelquefois du mot d'école pour désigner les élèves d'un grand peintre, ou ceux qui ont travaillé dans sa manière : c'est pourquoi on dit dans ce dernier sens; l'école des Raphaël, des Carrache, des Rubens, etc. Mais en prenant le mot d'école dans sa signification la plus étendue, on compte huit écoles en Europe : savoir; l'école *Romaine*, l'école *Florentine*, l'école *Lombarde*, l'école *Vénitienne*, l'école *Allemande*, l'école *Flamande*, l'école *Hollandoise* et l'école de *France*.

ÉCOLE ROMAINE.

On trouve dans les ouvrages des habiles maîtres de cette école un goût formé sur l'antique, qui fournit une source inépuisable de beautés du dessin, un beau choix d'attitudes, a finesse des expressions, un bel ordre de

plis, un style poétique embellit par-tout ce qu'une heureuse imagination peut inventer de grand, de pathétique et d'extraordinaire. La touche de cette école est facile, savante, correcte et gracieuse : sa composition est quelquefois bizarre, mais élégante. Le coloris est la partie qu'elle a négligé davantage, défaut commun presque à tous ceux qui ont correctement dessiné.

Les peintres de l'école *Romaine* ont le bonheur de nommer *Raphaël* à leur tête ; il est certain que son mérite éminent, et les disciples qu'il a formé font la plus grande gloire de cette école ; d'ailleurs, les plus célèbres artistes du monde, à commencer par Michel-Ange, ont embelli Rome de leurs chef-d'œuvres, afin de s'immortaliser eux-mêmes : toutes les églises et tous les palais de cette capitale sont ornés des merveilles de l'art et de la nature. Ce qui nous reste des tableaux de *Raphaël* se trouve principalement en Italie et à Paris. Celui de la Transfiguration, que l'on conserve à Rome dans l'église de *S. Pierre Monterio* passe pour son chef-d'œuvre. Né à Urbin en 1482. Mort à Rome en 1520, à 57 ans.

ANTOINE DE MESSINE, appellé aussi *Antonello*, peintre fameux, est le premier qui a enseigné en Italie l'art de peindre à l'huile, secret qu'il avoit appris de Jean de *Bruges*, ou Jean *Van-cik*, peintre flamand, qu'on nomme communément *Jean de Bruges*. Antoine de Messine, ainsi nommé, de cette ville sa patrie, fleurissoit vers 1430.

PERUGIN. (*Pierre*) élevé dans la pauvreté, resolut, pour s'en tirer, de s'attacher à la peinture, dont les merveilles occupoient l'Italie, sur-tout depuis la divulgation du secret de la peinture à l'huile. L'incendie du bourg de S. Pierre, représenté dans la chapelle de Sixte, au Vatican, passe pour le chef-d'œuvre de Perugin : mais sa plus grande gloire est d'avoir eu Raphaël pour disciple, et il sut la doubler en finissant par le regarder comme son maître. Un filou lui ayant dérobé sa cassette, dans laquelle il portoit toujours son argent avec lui, la douleur de cette perte causa sa mort. Né à Perouse en 1446, et mort dans la même ville en 1524.

PRIMATICE, plus connu sous le nom de *Boulogne*, parce qu'il étoit gentilhomme Boulonois, peintre célèbre : Jules Romain perfectionna ses ouvrages. Il fut appellé en France par le roi François Ier. en 1531 : il embellit Fontainebleau de statues qui furent jetées en bronze, de ses peintures et de celles que *Nicolo*, et plusieurs autres élèves, ont faites sur ses dessins ; mais le peu d'ouvrages qui nous restent de cet artiste, car la plupart ne subsistent plus, méritent seulement d'être loués pour le coloris et les attitudes des figures : cependant c'est réellement à lui et à *Maître Roux*, que la France est redevable du bon goût de la peinture. Né à Boulogne en 1490, mort à Paris en 1570. Le Maître Roux, dit Rosso, étoit un peintre célèbre du 16me. siècle, natif

de Florence : après s'être fait admirer en Italie, il fut attiré en France par le roi François Ier. Ce prince eut pour lui une estime particulière.

JULES ROMAIN. (Son nom de famille est Julio Pippi) ; il a été le premier et le plus savant des disciples de Raphaël. Sujets d'histoire, tableaux de chevalet, ouvrage à fresque, portraits, paysages : il excella dans tous ces genres. Il se montra un peintre également sage, spirituel et gracieux, comme simple imitateur de Raphaël. Jules Romain étoit aussi très-habile dans l'architecture. Raphaël avoit tant d'amitié pour lui, qu'il l'institua en partie son héritier. Né à Rome en 1492 ; mort à Mantoue en 1546, à 54 ans.

PERRIN DELVAGA ou *Buonascorsi*, peintre italien, fort célèbre, excellent dans les ornemens et les draperies. Il vint fort jeune dans la capitale de la Toscane, par goût pour la peinture, et se mit à dessiner avec beaucoup d'assiduité.

Raphaël remarquant ses talens et son génie, en fit son élève, et lui procura des avantages considérables. La salle d'audience du Vatican, celle où l'on reçoit les ambassadeurs des têtes couronnées, est presque entièrement de ce maître ; mais il n'a pas peint les trois tableaux de cette même salle qu'on y voit toujours, et qui représentent l'affreux massacre de la St. Barthelemi. Né à Mantoue en 1500 ; mort à Rome en 1547, à 47 ans.

NICOLO, peintre célèbre, surnommé *Delabatte*, vint en France en 1552. Il s'y acquit beaucoup de réputation par ses tableaux dont on en voit un grand nombre à Paris : il excelloit sur-tout dans le coloris : il étoit élève du *Primatice* ; ce peintre s'engagea de venir en France avec lui, et ils travaillèrent ensemble à peindre à fresque dans le château de Fontainebleau la galerie d'Ulysse ; ainsi nommée, parce que les aventures du roi d'Ithaque étoient représentées dans cette galerie en cinquante-huit tableaux. L'ouvrage est presqu'entiérement détruit. Né à Modène en 1512 ; mort à Paris vers l'an 1580.

BAROCHE (*Fréderic*), peintre célèbre. Le cardinal della *Rovere*, prit sous sa protection ce savant artiste, qui n'avoit encore que vingt ans, et l'occupa dans son palais : c'est un des plus gracieux, des plus judicieux et des plus aimables peintres d'Italie. Il a fait beaucoup de tableaux d'histoire, mais il a sur-tout réussi dans les sujets de dévotion. Il se servoit pour ses vierges d'une sœur qu'il avoit, et pour le petit christ d'un enfant de cette même sœur. Baroche modéloit d'abord en cire les figures qu'il vouloit peindre, ou bien il faisoit mettre des personnes choisies de l'un et de l'autre sexe dans les attitudes propres à son sujet. On reconnoît dans ses ouvrages le style et les graces du Correge ; mais quoiqu'il dessinât plus correctement que cet aimable peintre, ses contours n'étoient

ni d'un si grand goût ni si naturels. Né à Urbin en 1528, mort dans la même ville en 1512, à 84 ans.

FETI (*Dominique*) fameux peintre du 17.e siècle. Il eut pour maître le *Civoli*; il s'attacha particulièrement aux œuvres de Jules Romain, et devint l'un des meilleurs peintres de son tems. Il avoit une grande manière, de la finesse dans ses pensées, une expression vive, une touche piquante et quelque chose de moëlleux. On lui desiroit seulement plus de correction, et un ton de couleur moins noir. Ses tableaux sont fort goûtés des amateurs. Le palais du duc de Mantoue a été embelli des peintures de *Feti*; ses dessins sont extrêmement rares et d'un grand goût. Il a fait des études admirables peintes à l'huile sur du papier. Sa passion pour les femmes abrégea sa carrière. Né à Rome en 1589. Mort à Venise en 1624, à la fleur de son âge.

SACHI (*André*), excellent peintre, fut disciple d'Albane; on retrouve dans tous ses ouvrages les graces et la tendresse du coloris qu'on admire dans ses grands tableaux. Ses figures brillent par l'expression; ses draperies par la simplicité : ses idées sont nobles et sa touche finie, sans être peinée. Ses dessins sont aussi très-précieux : une belle composition, des expressions vives, une touche facile, des ombres et des clairs bien ménagés, en caractérisent le mérite. Né à Rome en 1599, mort dans la même ville en 1661.

MICHEL-ANGE *des batailles*. Son nom de famille étoit *Cercozzi* ; son surnom des *batailles* lui vint de son habileté à représenter ces sortes de sujets. Il se plaisoit aussi à peindre des fleurs, des fruits, sur-tout des pastorales, des marchés, des foires, en un mot des bambochades, ce qui le fit encore appeller *Michel-Ange* des bambochades. Il avoit une imagination vive, une grande prestesse de main, et mettoit beaucoup de force et de vérité dans ses peintures : son coloris est bon et sa touche légère ; rarement il faisoit le dessin ou l'esquisse de son tableau. Né à Rome en 1602, mort dans la même ville en 1660.

MARATTE (*Carlo*) célèbre peintre italien, se fit universellement estimer par la beauté de ses tableaux. André *Sacchi* le reçut dans son école où Carlo *Maratte* resta 19 ans. Il étudia les ouvrages de Raphaël, des Carrache et du Guide, et se fit d'après ces grands maîtres, une manière qui le mit dans une haute réputation ; il devint un des plus gracieux peintres de son tems, et ses tableaux très-recherchés pendant sa vie n'ont point perdu de leur mérite depuis sa mort. Louis XIV et le Pape Clement XI lui témoignèrent une estime particulière. Ce maître a excellé à peindre des Vierges : il étoit fort instruit de toutes les parties de son art. Né en 1625 à Camerano, dans la marche d'Ancone ; mort à Rome en 1713, à 87 ans.

ÉCOLE FLORENTINE.

Les peintres de l'école Florentine qui mettent à leur tête *Michel-Ange* et *Leonard de Vinci*, se sont rendus recommandables par un style élevé, par une imagination vive et féconde, par un pinceau en même-tems hardi, correct et gracieux. Ceux qui sont sensibles au coloris, reprochent également aux peintres de Florence, comme à ceux de Rome, d'avoir ordinairement négligé cette partie, qui rend le peintre le plus parfait imitateur de la nature.

Les beaux-arts, éteints dans l'Italie par l'invasion des barbares, franchirent en peu de tems un long espace. Le sénat de Florence fit venir des peintres de la Grèce pour rétablir la peinture oubliée, et *Cimabué* fut leur premier peintre dans le XIII siècle; ainsi l'on vit paroître en Toscane, dans la patrie de Léon X la première lueur de ce bel art, qui avoit été couvert d'épaisses ténèbres pendant près de mille ans; mais il jeta bientôt la plus éclatante lumière.

CIMABUÉ, peintre et architecte florentin, ayant pris des leçons des peintres grecs, fut celui qui commença à relever l'honneur des beaux-arts dans sa patrie. Il s'acquit une si grande réputation, que Charles Ier. roi de Naples, lui alla rendre visite. Il reste encore de ce peintre quelque morceau à fresque et à détrempe, car on sait que la peinture à l'huile n'étoit pas trouvée alors. On voyoit encore à Florence, dans le dernier siècle, des restes de la peinture à fresque de Cimabué. Né à Florence en 1213, mort en 1300.

LÉONARD DEVINCI, peintre, né de parens nobles. Il devint l'un des plus habiles hommes de son tems. Il étoit savant dans les belles-lettres et dans les arts, aimoit la poésie, la musique, l'anatomie, les mathématiques et l'architecture. Il poussa la pratique presque aussi loin que la théorie et se montra tout ensemble grand dessinateur, peintre judicieux, expressif, naturel, plein de vérité, de graces et de noblesse. Il fit des ouvrages admirables, entr'autres, la figure d'un lion, qui, après avoir marché quelques pas devant le roi Louis XII, à son entrée dans la salle du palais, s'arrêta tout court, et ouvrit son estomach, où l'on vit paroître les armes de France. Léonard de Vinci, au bout de quelques années d'études peignit un ange si parfaitement dans un tableau de Verrochio, son maître, que celui-ci confondu de la beauté de cette figure, qui effaçoit toutes les sciences, ne voulut plus manier le pinceau. La scène de Notre-Seigneur, que Léonard représenta dans le réfectoire des dominicains de Milan, étoit un ouvrage si magnifique par l'expression, que Rubens, qui l'avoit vu avant qu'il fût détruit, reconnoît qu'il est difficile de parler assez dignement de l'auteur, et encore plus de l'imiter. Les tableaux de ce maître se trouvent dispersés dans toute l'Europe, et la plupart sont des morceaux très-gracieux. Il n'est personne qui ne connoisse de nom sa fameuse Gioconde, qui est peut-être le portrait le plus achevé qu'il y ait

au monde. Né dans le château de Vinci, près de Florence, en 1445, mort à Fontainebleau en 1520, entre les mains de François Ier.

MICHEL-ANGE BONAROTA, de la maison des comtes de Canosses, aussi grand peintre que grand sculpteur, et aussi grand sculpteur que grand architecte. Il fera toujours l'admiration de l'univers, tant que la peinture, la sculpture et l'architecture subsisteront avec honneur. Malgré toutes les sollicitations dont ses parens l'accablèrent pour l'engager à se marier, il répondit toujours qu'il ne vouloit avoir d'autres enfans que ses ouvrages.

Celui de ses tableaux qui a fait le plus de bruit dans le monde, est son *jugement universel*; tableau unique en son genre, plein de feu, de génie, d'enthousiasme, de beautés, et son habileté dans la sculpture et dans l'architecture, éclate dans les statues et dans les édifices qu'il fit à Florence et à Rome. C'est lui qui traça le dessin de l'église de St. Pierre de Rome, qu'il exécuta, excepté le frontispice, qui, pour cette raison, est bien inférieur au reste. Né à Chieri, château du pays d'Arezzo, en 1474, mort à Rome en 1564, à 89 ans. Le duc Côme de Médicis, après l'avoir fait déterrer, en secret, fit transporter son corps à Florence, où l'on voit son tombeau en marbre, qui consiste en trois figures d'une grande beauté, la peinture, la sculpture et l'architecture.

SARTO (*André del*), célèbre peintre, fut

l'élève de *Pierre Cosimo*. Son père fut un tailleur d'habit, d'où lui est venu le surnom *del Sarto*. Après avoir travaillé quelque tems pour Léon X, il vint en France, où il fut employé par le roi François Ier. Les sujets de la vie de St. Jean-Baptiste, et celle de Saint Philippe Bénezzi, qu'on voit à Florence, le placent au rang des célèbres artistes. Il étoit grand dessinateur, bon coloriste, entendoit bien le nu, le jet des draperies, et l'art de disposer ses figures. Né à Florence en 1488, mort de la peste dans la même ville, en 1530, âgé de 40 ans.

PONTORME (*Jacques*) ou *Giaccomo Carrucci*, car c'étoit son véritable nom, montra dans ses premiers ouvrages un talent supérieur, et ne remplit point dans les derniers les idées avantageuses qu'il avoit données de lui. Il sortit de son genre, où il acquéroit une grande réputation, pour prendre le goût allemand : c'est à cette bizarrerie, qu'il faut attribuer cette grande différence qui est entre ses premiers ouvrages, fort estimés, et ses derniers, dont on ne fait aucun cas ; mais ses dessins sont recherchés. Il employa douze années de soins et de peines à peindre à Florence la chapelle de St. Laurent ; et la contrainte où il mit son génie, à force de limer son travail, lui glaça tellement l'imagination, qu'il ne fit qu'un ouvrage fort médiocre, et se trouva même incapable de l'achever. Né à Florence en 1493, et mort dans la même ville en 1556, à 63 ans.

Rosso

Rosso (*le*), peintre célèbre, nommé ordinairement *Maître Roux*. Après s'être fait admirer en Italie, il fut attiré en France par le roi François Ier. Ce prince eut pour lui une estime particulière, lui donna un canonicat de Notre-Dame, avec des grosses pensions. Le Rosso fit un grand nombre de tableaux admirables, et s'empoisonna. Né à Florence en 1496, mort en 1541.

VOLTERRE (*Daniel Riciavelli de*), fameux peintre et sculpteur italien : il fut élève de Balthazar Peruzzi et de Michel-Ange, et s'acquit, par son travail, une grande réputation. Il fut très-employé à Rome. La descente de croix qu'il fit à la Trinité du Mont, passe pour son chef-d'œuvre, et pour l'un des plus beaux tableaux qui soient à Rome. On estime aussi beaucoup les tableaux qu'il fit pour la chapelle de la princesse des Ursins. C'est lui qui jetta en fonte, d'un seul jet, le cheval de la statue de Louis XIII. Né à Volterre, en Toscane, l'an 1609 ; mort à Rome en 1666.

CIVOLI ou CIGOLI (*Ludovico*), peintre Italien, dont le nom de famille étoit *Cardi*. Il partageoit son tems entre la peinture, la poésie et la musique, ce qui le fit recevoir dans l'académie de la Crusca, et dans celle de Florence. Civoli jouoit parfaitement du luth ; mais il le brisa un jour, sur les reproches qu'on lui faisoit d'aimer mieux jouer du luth que de finir ses tableaux. Son *Ecce Homo* qu'il fit en concurrence avec le Baroche et Michel-Ange

de Caravache, fut jugé meilleur que ceux de ces deux peintres. Il excelloit dans le dessin, et fut employé par les papes et par les princes. Il a donné plusieurs ouvrages qui sont à Rome et à Florence. Né au château de *Cigoli*, en Toscane, en 1559; mort à Rome, en 1612.

CORTONE (*Pietro di*) ou BERETIN, peintre célèbre, montra peu de disposition pour son art dans les commencemens; mais un travail assidu développa son génie. Il se fit connoître par l'enlèvement des Sabines et par une bataille d'Alexandre, qu'il peignit dans le palais Sacchete. Il augmenta sa réputation par les peintures à fresque du palais Barberin. Enfin le grand duc Ferdinand II employa ce célèbre artiste pour décorer de ses ouvrages son palais ducal et ses galeries.

Son tableau de la Trinité est dans la chapelle du St. Sacrement de St.-Pierre de Rome. La chapelle de Sixte au Vatican est ornée, entr'autres peintures, d'une Notre-Dame de Pitié, du Cortone. Cet excellent artiste s'est distingué dans l'architecture. Né à Cortone, dans la Toscane, en 1596; mort à Rome en 1669.

ROMANELLI (*Jean-François*) entra dans l'école de Pierre de Cortone, et s'y distingua. Le cardinal Mazarin le fit venir en France, où le roi le combla d'honneur et de bontés. Ses principaux ouvrages sont à Fresque; on en voit encore au vieux Louvre, dans les lambris du cabinet de la reine. *Romanelli*

étoit habile dessinateur, bon coloriste, et gracieux dans ses airs de têtes ; mais ses compositions manquent de feu et d'expression. Né à Viterbe, en 1617 ; mort dans la même ville en 1662.

ÉCOLE LOMBARDE.

Le grand goût du dessin formé sur l'antique et sur le beau naturel, des contours coulans, une riche ordonnance, une belle expression, des couleurs admirablement fondues, un pinceau léger et moëlleux, enfin une touche savante, noble et gracieuse, caractérisent les célèbres artistes de cette école. Soit que l'on ne regarde pour Lombards que les ouvrages qui ont précédé la galerie Farnèse, soit que l'on comprenne dans l'école lombarde celle de Bologne, qui fut établie par les Carrache, il sera toujours vrai de dire que les grands maîtres qui se succédèrent consécutivement, se sont également immortalisés par des routes différentes et toujours si belles, qu'on seroit fâché de ne les pas connoître.

Mais la manière du Corrège, fondateur de l'école lombarde proprement dite, est le produit d'un heureux génie qui reçut son pinceau de la main des graces ; cependant on ne sauroit s'empêcher d'admirer les grands artistes qui parurent après lui.

CORRÈGE (*Antoine*), très-célèbre peintre, se fit admirer à Parme et dans la Lombardie. On estime principalement ses tableaux de

vierges, de saints et d'enfans. Il y répand des graces singulières qui charment les connoisseurs. On rapporte de lui qu'ayant longtems considéré un tableau de Raphaël, il s'écria : *Son pittore anchio* ; c'est-à-dire, je suis peintre aussi moi. Il n'avoit jamais été à Rome. Il osa le premier mettre des figures véritablement en l'air, et qui plafonnent, comme disent les peintres. Pour ses tableaux de chevalet, ils sont d'un prix immense. Il mourut d'une grosse fièvre, qu'il gagna en revenant de Parme à pied, chargé de deux cents livres, en monnoie de cuivre. C'étoit dans le tems des plus grandes chaleurs : la joie qu'il avoit de porter cette modique somme à sa pauvre famille, lui fit forcer sa marche ; ce qui lui causa la maladie dont il mourut. Né à Corregio, ville dont il prit le nom en 1494 ; mort en 1534, à 40 ans.

PARMESAN (*François Mazzuoli* dit le), célèbre peintre italien, eut l'estime du pape Clement VII : il excelloit sur-tout à peindre des vierges, des enfans et des paysages. Il s'attacha tellement aux ouvrages de Raphaël et à imiter sa manière, qu'on disoit qu'il avoit hérité de son génie. Parmesan avoit la vivacité de l'esprit, la facilité du pinceau, la fécondité du génie, toujours tourné du côté de l'agrément et de la gentillesse ; le talent de donner beaucoup de graces à ses attitudes, aussi-bien qu'à ses têtes. Les parties qui caractérisent les ouvrages de cet aimable maître

sont les draperies légères et bien constatées. Né à Parme, en 1504 ; mort dans la même ville, en 1540.

Les Carrache, qui ont acquis tant de gloire et de réputation, étoient Louis, Augustin et Annibal, tous trois de Bologne.

CARRACHE (*Louis*), peintre célèbre, étoit un de ces génies tardifs, lents à se développer ; mais qui, venant à leur point de maturité, brillent tout-à-coup, et laissent le spectateur dans un étonnement mêlé de plaisir. Il établit à Bologne une académie de peinture, dont il devint le chef, et conduisit les études d'Augustin et d'Annibal Carrache, ses cousins. Voilà l'école de Bologne, dont les Carrache et leurs disciples ont rendu le nom si célèbre dans la peinture. L'histoire de Saint Benoît et celle de Ste. Cécile que Louis Carrache a peintes dans le cloître Saint-Michelin Bosco à Bologne, forme une des belles suites qu'il y ait au monde. Né à Bologne, en 1555 ; mort dans la même ville, en 1618, à 64 ans, du chagrin d'une injuste critique.

CARRACHE (*Augustin*) : il étoit frère aîné d'Annibal et cousin de Louis : son goût le portoit également à toutes les sciences et à tous les beaux arts ; mais il s'appliqua à la gravure et à la peinture. Sa composition est savante : il donnoit à ses figures beaucoup d'élégance, mais ses têtes n'ont point la fierté de celles d'Annibal. Ses grands ouvrages de peinture se voyent à Bologne, à Rome et à

Parme, mais sur-tout à Rome, où il peignit pendant quelque tems la galerie du palais Farnèse. Né à Bologne, en 1558 ; mort à Parme, en 1605, à 45 ans.

CARRACHE (*Annibal*) l'emporta sur les deux autres. Il avoit plus d'élévation de génie, plus de profondeur dans le dessin, plus de vivacité dans l'expression, plus de majesté dans l'exécution. C'est lui qui peignit la plus grande partie du palais Farnese, ouvrage admirable dont il fut mal récompensé. Il a aussi excellé dans le paysage : ses arbres sont d'une forme exquise et d'une touche très-légère. On admire la chambre qu'il a peinte à Monte-Cavallo, palais de Rome que les papes habitent ordinairement l'été. On voit un saint Xavier d'Annibal Carrache dans l'église de la maison professe des jésuites à Paris. Le saint Antoine et le saint Pierre en pleurs, sont au palais Borghèse. Annibal Carrache excelloit encore à dessiner des caricatures, c'est-à-dire, des portraits qui, en conservant la vraisemblance d'une personne, la représentent avec un ridicule ; et tel étoit son talent en ce genre, qu'il savoit donner aux animaux et même à des vases la figure d'un homme qu'il vouloit critiquer. Né à Bologne, en 1560 ; mort de débauches, en 1609, à 49 ans.

SCHIDONE (*Barthélemi*) excellent peintre italien, fut élève d'Annibal Carrache, et travailla dans le goût du Corrège, en quoi il réussit très-bien. Il devint premier peintre du

duc de Parme, et avoit fait fortune, si sa passion pour le jeu ne l'eût ruiné et couvert de honte. Né à Modène vers l'an 1560, mort à Parme, en 1610. Ses tableaux sont rares et recherchés.

MICHEL-ANGE DE CARAVAGE (appellé communément *Michel-Ange Amerigi*). Ce peintre s'est rendu très-illustre par une manière extrêmement forte, vraie, et d'un grand effet, de laquelle il est auteur. Son dessin étoit de mauvais goût; il n'observoit ni perspective, ni dégradation. Ses attitudes sont sans choix, ses draperies mal jettées. Le caractère de ce peintre, semblable à ses ouvrages, s'est toujours opposé à son bonheur. Il fut misérable toute sa vie, et mourut sans secours sur un grand chemin. Il mangeoit seul à la taverne, où n'ayant pas un jour de quoi payer, il peignit l'enseigne du cabaret, qui fut vendue une somme considérable. Ses portraits sont très-bons. Celui du grand maître de Vignacourt, que ce peintre fit à Malte, est à Paris. On vante singulièrement un Cupidon du Caravage, et son tableau de l'incrédulité de St. Thomas, qu'il a gravé lui-même. Mais que dire de son Promethée attaché au rocher? On ne peut regarder un moment cette peinture sans détourner la vue, sans frissonner, sans ressentir une impression qui approche de celle que l'objet même auroit produite.

Le Caravage a fait pendant son séjour à Malte, pour l'église de ce lieu, la décollation

de St. Jean. Le grand autel de l'église de St. Louis à Rome, est peint par le Caravage: il a peint un Christ porté au sépulchre dans l'église de Ste. Marie *in valicella* : tous ces morceaux ont un relief étonnant. Né au château de Caravage, en 1569; mort en 1609, à 30 ans.

GUIDO RENI, qu'on appelle le Guide, célèbre peintre d'Italie : il étoit fils de Daniel Reni, excellent musicien. Denis Calvart fut son premier maître; il passa ensuite sous la discipline des Carraches, et ne fut pas longtems sans se distinguer par la supériorité de son génie. Le pape Paul V exerça ses talens, qu'il ne pouvoit se lasser d'admirer. Il lui donna pour preuve de son estime particulière, un équipage et une forte pension. Devenu vieux, et ne trouvant plus dans son pinceau la même ressource qu'il lui procuroit dans le fort de l'âge. D'ailleurs, poursuivi par ses créanciers, abandonné, comme il est trop ordinaire, par ceux mêmes qu'il mettoit au nombre de ses amis. La grandeur, la noblesse, le goût, la délicatesse, et par-tout une grace inexprimable, sont les marques distinctives qui caractérisent toutes les productions de cet aimable peintre, et qui les rendent l'objet d'une admiration générale. Les ouvrages que le Guide a laissés à Rome et à Bologne, sont ce qu'il a fait de plus considérable. On vante beaucoup son crucifix qui est dans la chapelle de l'Annonciade, St. Laurent *in lucina* : son

Ariane, sa vierge qui coud, David vainqueur de Goliath, et l'enlèvement d'Hélène par Pâris. Ces deux derniers tableaux sont à l'hôtel de Toulouse. Le couvent des carmélites du faubourg St. Jacques possède un admirable tableau du Guide, dont le sujet est une annonciation. Son martyre des innocens est connu de tout le monde. On estime son St. Michel qui est à Rome, dans l'église des capucins. Né à Bologne, en 1575; mort dans la même ville, de chagrin, ayant perdu au jeu tout son avoir, en 1642, à 67 ans.

ALBANE (*François*), l'un des plus savans et des plus agréables peintres de l'Italie. Son père étoit marchand de soie: sa passion dominante fut pour la peinture. Il se rendit à Rome où il perfectionna ses talens, et devint un des plus agréables et des plus savans peintres du monde. Il cultiva toute sa vie l'étude des belles-lettres, et se servit utilement et ingénieusement des lumières qu'elles lui fournirent, pour enrichir ses inventions des ornemens de la poésie. Il prenoit plaisir à peindre sa femme qui étoit très-belle, de même que ses enfans, aussi charmans. De-là vient que Venus, les amours, les nymphes et les déesses entrent dans le sujet de la plupart de ses tableaux; mais, par la même raison, n'ayant que sa famille sous les yeux, Albane n'a pas assez varié ses figures. Né à Bologne, en 1578; mort dans la même ville, en 1660, à 80 ans.

LANFRANC (*Jean*), excellent peintre d'Italie, disciple des Carrache : il fit des progrès rapides qui lui acquirent promptement de la célébrité, des richesses et beaucoup d'occupation. La voûte de la première chapelle de l'église de St. Pierre, et la coupole de St. André *della valle* à Rome, justifièrent la hardiesse et l'étendue de son génie, il réussissoit sur-tout dans les grands sujets, et dans les lieux vastes. Les papes Paul V et Urbain VIII comblèrent Lanfranc de biens et d'honneurs. Né à Parme, de parens pauvres, en 1581, mort en 1647, à 66 ans.

DOMINIQUIN (*Dominique Zampieri* dit le), peintre fameux, fut élève des Carrache, dont il s'acquit l'estime. Il réussissoit sur-tout dans l'expression. Son tableau de St. Jérôme, que l'on voit à Rome, passe pour un chef-d'œuvre, même au jugement du *Poussin*. Le St. Sébastien qui est dans la seconde chapelle de l'église de St. Pierre, le musée et autres morceaux admirables qu'il a fait à Rome à la chapelle du trésor de Naples et à l'abbaye de *Grotta Ferrata*, seront des monumens éternels de sa capacité.

Le Dominiquin a parfaitement réussi dans les fresques : ses tableaux à l'huile ne sont pas pour la plupart aussi bons. Né à Bologne en Italie, en 1581 ; mort le 25, en 1641, à 60 ans.

GUERCHIN (*Jean-François Barbieri d'Accuto*, dit le). Le surnom de *Guercino* ou de

Guerchin, lui fut donné parce qu'il étoit louche. L'école des Carrache, la vue des ouvrages des grands maîtres et son génie, le firent marcher dans le chemin de la renommée. Il s'attacha à la manière du Caravage, préférablement à celle du Guide et de l'Albane, qui lui parut trop foible. Le nombre de ses ouvrages répandus dans toute l'Italie est presque incroyable : personne n'a travaillé avec plus de facilité et de promptitude. Il a peint beaucoup à fresque. Il a fait aussi une quantité de dessins qui sont à la vérité de simples esquisses, mais pleines de feu et d'esprit. Né à *Cento* près de Bologne, en 1597 ; mort en 1667, âgé de 70 ans, sans avoir été marié.

MOLA (*Pierre-François*), habile peintre, entra dans l'école d'Albane, et se rendit ensuite à Venise, où il prit du Bassan et du Titien le goût du coloris. Il étoit bon dessinateur et excellent paysagiste. On remarque dans ses peintures du génie, de l'invention et beaucoup de facilité.

Ses principaux ouvrages sont à Rome. Mola reçut les premiers élémens de la peinture de son père. Il fut chef de l'académie de saint Luc à Rome, où il mourut de chagrin, étant sur le point de venir en France. Né en 1621, à Coldré dans le Milanois ; mort en 1666.

CIGNANI (*Charles le*), habile peintre italien. Il fut disciple d'Albane, et se fit estimer du pape Clement XI, qui le nomma peintre de l'académie de Bologne, et le combla de bien-

faits. Il eut dix-huit enfans, dont un seul lui survécut, et aucun d'eux ne devint peintre. Le Cignani étoit correct dans son dessin, gracieux dans son coloris. La coupole de la *Madona del fuogo de Forli*, où il a représenté le paradis, est un ouvrage admirable. Ses principaux tableaux sont à Rome, à Bologne et à Forli. On voit de lui à Paris, un *noli me tangere*, ouvrage excellent. Né à Bologne, en 1628 ; mort à Forli, en 1719.

ÉCOLE VÉNITIENNE.

Un savant coloris, une grande intelligence du clair-obscur, des touches gracieuses et spirituelles, une imitation simple et fidèle de la nature, qui va jusqu'à séduire les yeux; voilà en général les parties qui caractérisent spécialement les beaux ouvrages de cette école. On reproche à l'école romaine d'avoir négligé le coloris, on peut reprocher à l'école vénitienne d'avoir négligé le dessin de l'expression. Néanmoins elle a produit de grands artistes.

Les Bellin frères (Gentil et Jean) en jetèrent les fondemens ; mais c'est le Titien et le Géorgien qu'il faut mettre à la tête des célèbres artistes de cette école : ce sont eux qui méritent d'en être regardés comme les fondateurs.

BELLIN (*Gentil*), habile peintre, travailla de concert avec Jean son frère à ces excellens tableaux, qui sont dans la salle du conseil à Venise. Mahomet II, empereur des

turcs, ayant vu quelques tableaux de Gentil en fut si charmé qu'il écrivit à la république de Venise pour la prier de lui envoyer ce peintre. Gentil partit pour Constantinople, et remplit l'idée que ce fameux conquérant, amateur de la peinture, avoit conçu de ses talens. Il fit pour ce grand seigneur la décollation de saint Jean-Baptiste. Ce prince y remarqua seulement que la peau du cou dont la tête venoit d'être séparée, n'étoit pas exactement rendue: et pour prouver la réalité de ce défaut, il appella un esclave, et lui fit couper la tête en présence de Bellin, auquel il fit remarquer que le cou séparé de la tête, se rétrécissoit extrêmement. Bellin fut saisi d'une frayeur mortelle à la vue d'un tel objet, et n'eut pas un moment de repos qu'il n'eût obtenu son congé. Le grand seigneur lui fit des riches présens et le congédia, en lui mettant une couronne d'or sur la tête, une chaîne d'or au col et une bourse de trois mille ducats d'or entre les mains. Né à Venise en 1421; mort en 1501, à 80 ans

BELLIN (*Jean*), curieux de savoir le nouveau secret de la peinture à l'huile, s'habilla en noble vénitien, vint trouver sous ce déguisement Antoine de Messine qui ne le connoissoit pas, et lui fit faire son portrait. Après avoir ainsi découvert le mystère que ce peintre cachoit avec soin, et dont il tiroit toute sa gloire, il le rendit public dans sa patrie. Le goût du dessin de Bellin est go-

thique, et ses attitudes sont forcées ; il ne s'est montré que servile imitateur de la nature. Cependant il a mis de la noblesse dans ses airs de têtes. On n'apperçoit pas de vives expressions dans ses tableaux. Aussi la plupart des sujets qu'il a traités, sont des vierges. Né à Venise, en 1422 ; mort dans la même ville, en 1512.

TITIEN (*le*), peintre italien, un des plus célèbres du monde, dont le nom de famille étoit *Vecelli*, fit paroître dès son enfance une si grande inclination pour la peinture, que Gabriel Vecelli son père l'envoya à Venise, où l'un de ses oncles le fit étudier sous un habile peintre, nommé Bellin. Mais ayant entendu louer de toutes parts le coloris des ouvrages de Giorgien, qui avoit été son ancien camarade, il ne songea plus qu'à cultiver son amitié pour profiter de sa nouvelle manière : bientôt les progrès rapides qu'il fit, donnèrent occasion à Giorgien de rompre avec lui. Devenu déjà son émule, il vint à bout de le surpasser. On sait quels ont été ses succès. On le chargea des ouvrages les plus importans à Venise, à Padoue, à Vicence et à Ferrare. Il se distingua presque également dans tous les genres, traitant avec la même facilité les grands et les petits sujets. Personne en Italie n'a mieux entendu le paysage, ni rendu la nature avec plus de vérité. Son pinceau tendre et délicat représente encore si bien les femmes et les enfans, ses touches sont si spirituelles et

si conformes au caractère des objets, qu'elles piquent le goût des connoisseurs, beaucoup plus que les coups sensibles d'une main hardie. Le cardinal Farnèse l'engagea de venir à Rome pour faire le portrait du pape. Pendant son séjour dans cette ville, il y fit de petits tableaux qui furent admirés de Vasari, et même de Michel-Ange. Le Titien peignit trois fois Charles V, qui disoit à ce sujet, qu'il avoit reçu trois fois l'immortalité de Titien. Ce prince le combla de biens et d'honneurs.

On rapporte que sur la fin de sa carrière sa vue étant affoiblie, il vouloit retoucher ses premiers tableaux, qu'il ne croyoit pas d'un coloris assez vigoureux; mais ses élèves mirent dans ses couleurs de l'huile d'olive qui ne sèche point, et effaçoient son nouveau travail pendant son abscence. C'est ainsi qu'ils nous ont conservé plusieurs chefs-d'œuvre du Titien. Les églises de Venise sont toutes embellies de ses productions. On y voit les morceaux précieux de la présentation de la sainte vierge, un St. Marc admirable, le martyre de St. Laurent, de St. Paul et tant d'autres. Mais son tableau le plus connu et le plus vanté, est celui qui représente St. Pierre martyr, religieux dominicain, massacré par les Vaudois : il est non-seulement précieux par les richesses des couleurs locales, mais plus encore parce que l'action de ce tableau est intéressante, et que le Titien l'a traitée avec plus de ressemblance, et avec une expression

de passions plus étudiées que celle de ses autres ouvrages. Né à Cador, dans le Frioul, dans l'état de Venise, en 1477, et mort de la peste dans la même ville en 1576, à 99 ans.

GIORGION (*Georges*), grand peintre. Malgré son goût et ses talens pour la musique, la peinture eut encore pour lui plus d'attraits ; il s'y livra tout entier et surpassa bientôt Jean Bellin son maître. L'étude que le Giorgion fit des ouvrages de Léonard de Vinci, et surtout l'étude de la nature qu'il n'a jamais perdu de vue, acheva de le perfectionner.

Il entendoit parfaitement le clair-obscur, et cet art si difficile de mettre toutes les parties dans une parfaite harmonie. Son goût de dessin est délicat, et a quelque chose de l'école romaine. Ses carnations sont peintes avec une grande vérité. Il n'y employoit que quatre couleurs capitales, dont le judicieux mêlange faisoit toute la différence des âges et des sexes : il donnoit beaucoup de rondeur à ses figures : ses portraits sont vivans : ses paysages sont d'un goût exquis. Il a fait un très-petit nombre de tableaux de chevalet, ce qui les rend d'autant plus précieux. Il a porté la peinture à un degré si grand de perfection, que personne encore n'a pu l'atteindre pour la force et la fierté du coloris. Né dans le Trévisan, en 1478 ; mort en 1511, d'une infidélité que sa maîtresse lui fit.

SÉBASTIEN DEL PIOMBO, connu aussi sous le nom de *Sébastien de Venise*, et de *Fra-*

bastien, peintre célèbre, fut élève du Giorgion. Il alla ensuite à Rome, où il s'attacha à Michel-Ange, qui lui apprit les secrets de son art. Sébastien devint le rival de Raphaël et l'égala dans le coloris ; mais il n'avoit ni son génie ni son goût du dessin. Le tableau de la résurrection du Lazare, qu'il fit pour l'opposer à celui de la transfiguration, est admirable ; mais n'égale point celui de Raphaël. Sébastien excelloit dans le portrait. Il obtint du pape Clement VII l'office del *fratel del piombo* ; c'est-à-dire, de scelleur dans la chancellerie. Les peintures de la première chapelle à droite de l'église de St. Pierre *in montorio*, lui ont acquis un honneur singulier. Il est le premier qui ait peint à l'huile sur les murailles ; et comme il avoit beaucoup de génie, il inventa un composé de poix, de mastic et de chaux vive, afin d'empêcher les couleurs de s'altérer.

Les dessins de ce célèbre maître, travaillés à la pierre noire, sont dans le goût de ceux de Michel-Ange. Né à Venise, en 1485 ; mort en 1547.

BORDONE (*Paris*), excellent peintre, né de parens nobles. Le Titien et le Giorgion lui montrèrent les secrets de leur art. Il vint à Paris sous le règne de François Ier. en 1538, et eut l'honneur de peindre ce monarque. De retour, il se fixa à Venise, où ses richesses, son amour pour les belles-lettres, son goût pour la musique, et ses talens pour la pein-

ture, lui firent mener une vie délicieuse. Il fit aussi quelques ouvrages pittoresques pour sa réputation. Le plus considérable de tous est celui où il représenta l'aventure prétendue du pêcheur de Venise. Né à Trevise, ville d'Italie; mort à Venise, âgé de 75 ans.

BASSAN (*Jacques Dupont*), excellent peintre italien. Le lieu où il prit naissance lui donna son nom. Les ouvrages des grands maîtres, et sur-tout l'étude de la nature, développèrent ses talens. Il excella dans la représentation des plantes, des animaux, dans le paysage et autres sujets semblables, naturels et artificiels. Il emprunta du Titien et du Giorgion la beauté du coloris, et il y joignit une grande connoissance du clair-obscur.

Il a renouvellé les miracles qu'on raconte des peintres grecs. Parmi les simples qu'il cultivoit, il mettoit des figures de serpens et d'animaux représentés avec tant d'art, qu'il étoit difficile de ne point s'y laisser abuser. Annibal Carrache lui-même étant venu chez le Bassan, fut tellement trompé par la représentation d'un livre que ce peintre avoit fait sur le mur, qu'il alla pour le prendre.

Ses ouvrages, en grand nombre, même ceux d'histoire, se sont répandus dans tous les cabinets de l'Europe. Né en 1510, à Bassano; mort à Venise, en 1592.

TINTORET (*Jacques Robusti*, surnommé *le*) très-célèbre peintre italien, fut nommé *le Tintoret*, parce que son père étoit teintu-

rier. Il fit paroître, dès son enfance, une inclination et des talens extraordinaires pour la peinture; ce qui engagea ses parens à le mettre sous la discipline du Titien. Il y fit de si grands progrès, que cet habile maître en devint jaloux et le renvoya. Le Tintoret fit un nombre prodigieux de tableaux, qui lui acquirent une grande réputation dans toute l'Europe. Né à Venise, en 1512; mort dans la même ville en 1594, à 82 ans.

VERONÈSE (*Paul*). Son nom de famille est *Caliari*. Paul Veronèse excelloit dans les grandes machines. Les belles choses qu'il a faites à Venise le mettent au rang des plus grands peintres. On remarque, dans ses peintures, une imagination féconde, vive et élevée, beaucoup de dignité dans ses airs de têtes, un coloris frais, et un bel accord dans ses couleurs locales. Il a donné à ses draperies un brillant, une variété et une magnificence qui lui sont particulières. Les tableaux qu'il a faits au palais de St. Marc à Venise ont immortalisé son nom. On estime sur-tout ses banquets, et ses pélerins d'Emmaüs; mais les nôces de Cana représentées dans le réfectoire de St. George majeur du palais Saint-Marc, forment un des plus beaux morceaux qui soient au monde. La plupart des dessins de ce peintre fameux, arrêtés à la plume et lavés au bistre, ou à l'encre de la Chine, sont terminés. Ils font les délices des amateurs pour la richesse de l'ordonnance, la beauté des caractères de

têtes, le grand goût des draperies.

On possède à Paris plusieurs tableaux de Paul Veronèse, entr'autres celui des pélerins d'Emmaüs, et le repas chez Simon le lépreux, que la république de Venise a envoyé en présent à Louis XIV. Né à Verone, en 1537; mort à Venise, en 1588.

PALME LE JEUNE (*Jacques*). Il fut disciple du Tintoret; et sa réputation s'augmentant avec sa fortune, l'amour du gain lui fit expédier ses tableaux. On remarque dans ceux qu'il a travaillés avec soin, une touche hardie, de bonnes draperies et un coloris agréable. Ses dessins sont recherchés; sa plume est fine et légère. Né à Venise, en 1544; mort dans la même ville, en 1628.

PALME LE VIEUX (*Jacques*), peintre inégal dans ses ouvrages, terminés avec patience: les couleurs y sont admirablement fondues et unies; mais on n'y trouve ni la correction ni le bon goût de dessin. Cependant on voit à Venise quelques peintures de *Palme le vieux* qui sont très-estimées, entr'autres une tempête représentée dans la chambre de l'école de Saint-Marc, et la Ste. Barbe qui orne l'église de *Sancta Maria Formosa*. Né à Seniralta, territoire de Bergame, en 1548; mort à Venise, en 1596.

ÉCOLE ALLEMANDE.

Les ouvrages de cette école sont caractérisés par une représentation fidèle de la nature,

telle qu'on la voit avec ses défauts, et non comme elle pourroit être dans sa pureté. Il semble de-là que les peintures de l'école allemande ne doivent pas différer de celles des hollandois et des Flamands, à qui l'on reproche également de représenter la nature sans l'ennoblir. Cependant il règne encore à cet égard une grande différence pour le mérite entre les ouvrages des uns et des autres : les scènes champêtres, les fêtes du village, les bombochades, et autres petits sujets de ce genre, traités par les peintres allemands, n'ont point généralement cette touche, cette expression, cette élégance, cet esprit, ce caractère de vérité, cette naïveté pleine de charmes ; enfin, ce fini précieux qu'on trouve dans les ouvrages des peintres des Pays-Bas.

DURER (*Albert*), l'un des plus excellens graveurs et des meilleurs peintres de son siècle, doué d'un génie vaste qui embrassoit tous les arts. Albert Durer jetta les fondemens de l'école allemande, et se rendit extrêmement célèbre par ses premiers ouvrages. Les souverains recherchèrent ses tableaux, et le comblèrent d'éloges, d'honneurs et de biens. Il nous reste de lui un grand nombre d'excellentes estampes et de beaux tableaux, sur lesquels il a marqué avec soin l'année qu'il y a travaillé. On estime sur-tout son estampe de la mélancolie. Ses vierges sont aussi d'une grande beauté. Il étoit si vertueux, qu'il n'employa jamais son pinceau à des représentations obs-

cènes. Né à Nurembourg, en 1471 ; mort en 1528, à 57 ans, des déplaisirs que lui donnoit sa femme, qui étoit d'une avarice et d'une humeur insupportables.

HOLBEIN (*Jean*), peintre célèbre compris dans la classe des peintres allemands, quoiqu'il soit né en Suisse, n'eut pour maître que son père ; mais secondé d'un heureux génie, il parvint à s'élever au rang des grands artistes dans les premiers ouvrages qu'il produisit. Il travailloit également en miniature, à gouache, en détrempe et à l'huile. Il s'est immortalisé par les ouvrages de sa main, qu'on voit à Bâle et à Londres. Né à Bâle, en 1498 ; mort à Londres, en 1554.

ROTHENAMER (*Jean*), développa ses talens dans son séjour en Italie, et s'est rendu célèbre par plusieurs ouvrages, au nombre desquels on met son tableau du banquet des dieux, qu'il fit pour l'empereur Rodolphe II ; le bal des nymphes qu'il peignit pour Ferdinant duc de Mantoue, et son tableau de tous les saints, qu'on voit à Ausbourg. Sa manière tient du goût flamand et du goût vénitien : ses airs de têtes tout gracieux, son coloris est brillant, son travail est assez fini ; mais on lui reproche de manquer de correction dans le dessin. Né à Munich, en 1564.

ELSHAIMER (*Adam*). Sa composition est ingénieuse, et son travail d'un grand fini. Il n'a presque traité que de petits sujets, et représentoit admirablement des effets de nuit,

et des clairs de lune : sa touche est spirituelle et gracieuse. Il entendoit très-bien le clair-obscur, et ses figures sont rendues avec beaucoup de goût et de vérité. Ses tableaux sont rares et précieux. Né à Francfort, en 1574; mort à Rome, en 1620.

BACHUYSER (*Ludolphe*), célèbre peintre holandois, dont on estime les dessins et les tableaux. Cet artiste rendit la nature avec une grande précision. Il a représenté des marines, et sur-tout des tempêtes, avec beaucoup d'intelligence. Né à Embden, en 1631; mort en 1709.

NETSCHER (*Gaspard*), s'est distingué par le portrait, par son art à traiter de petits sujets, et par un talent singulier à peindre les étoffes et le linge. Sa coutume étoit de répandre sur ses tableaux un vernis, avant que d'y mettre la dernière main; il remanioit ensuite les couleurs, les lioit et les fondoit ensemble. Né à Prague, en 1636; mort à la Haye, en 1684.

MIGNON (*Abraham*). Ses ouvrages sont précieux par l'art avec lequel il représentoit les fleurs dans tout leur éclat, et les fruits avec toute leur fraîcheur; par le choix qu'il en faisoit, par sa manière ingénieuse de les groupper, par son intelligence du coloris qui paroît transparent et fondu sans sécheresse; enfin par son talent à imiter la rosée et les gouttes d'eau que la nature répand sur les fleurs et les fruits. Ce charmant artiste est le

Vanhuysmer de l'école allemande. Né à Francfort, en 1640; mort en 1679.

MERIAN, (*Marie-Sibille*), est célèbre par son goût pour l'histoire des insectes, par l'intelligence avec laquelle elle a su les dessiner et les peindre, par ses voyages dans les Indes à ce sujet, et enfin par ses ouvrages, imprimés avec figures qui en ont été la suite. Née à Francfort, en 1647; morte à Amsterdam, en 1717.

KNELLER (*Godefroi*), peintre célèbre en Angleterre. Il s'est enrichi dans le portrait. Il a fait aussi quelques tableaux d'histoire, où règnent une touche ferme sans dureté et un coloris onctueux. Le fond de ses tableaux est pour l'ordinaire orné de paysages ou d'architecture. Né à Lubeck, en 1648; mort à Londres, en 1717.

KEINGFLET, a excellé dans la miniature: Ses ouvrages sont pour l'ordinaire à l'encre de la Chine. Il a donné dans des sujets extrêmement libres. Né à Riga, en 1657; mort à Paris, en 1734.

ÉCOLE FLAMANDE.

On distingue les ouvrages de cette école et de celle de Hollande, à une parfaite intelligence de clair-obscur, à un travail fini, sans sécheresse; à une union savante de couleurs bien assorties, et à un pinceau moëlleux. Pour ses défauts, ils lui sont communs avec ceux de l'école hollandoise. C'est grand dommage que

que les peintres de ces deux écoles, imitateurs trop serviles de la nature, l'aient rendue telle qu'elle étoit, et non comme elle pouvoit être; mais ces reproches ne tombent point sur certains grands maîtres, et singulièrement sur Rubens et Vandeyk.

HUBERT et JEAN VAN-EYCK peuvent être regardés comme les fondateurs de l'école flamande. Jean, qu'on appella depuis Jean de Bruges, du nom de cette ville où il s'étoit retiré, y trouva dans le XIVe. siècle le secret admirable de la peinture à l'huile, qu'il communiqua à Antoine de Messine, et celui-ci le fit passer en Italie.

STEENUYCK, grand peintre, peignoit à merveille les perspectives intérieures des églises : ses effets de lumière sont admirables, et ses tableaux très-finis : Peternefs fut son élève. Né en Flandre, vers l'an 1550; mort en 1603.

BRIL (*Paul*), excellent peintre : son goût le conduisit en Italie, pour y connoître les ouvrages des meilleurs maîtres. Ses paysages, dans lesquels il a excellé, sont sur-tout recommandables par les arbres, les sites et les lointains charmans; par un pinceau moëlleux, une touche légère, une manière vraie. Annibal Carrache se plaisoit quelquefois à y mettre des figures de sa main. Paul Bril peignit aussi dans sa vieillesse des paysages sur cuivre, qui sont précieux par leur fini et leur délicatesse. Ses dessins sont fort recherchés; on y remar-

que une touche spirituelle et gracieuse. Né à Anvers, en 1550; mort à Rome, en 1622.

POURBUS le fils (*François*), a parfaitement réussi dans le portrait, et a traité quelques sujets d'histoire avec succès. Il a mis de la noblesse et de la vérité dans ses expressions: son coloris est bon, ses draperies bien jetées et ses ordonnances assez bien entendues. On voit dans l'hôtel-de-ville de Paris deux tableaux de sa main, représentant, l'un le prévôt des marchands et les échevins à genoux aux pieds de Louis XIII encore enfant, l'autre la majorité de ce prince. Le portrait en grand de Henri IV est peint par ce maître. Né à Anvers, vers l'an 1560; mort à Paris, en 1622.

BREUGEL (*Jean*), surnommé *Breugel de velours*, parce qu'il s'habilloit de cette étoffe. Il étoit fils de Pierre Breugel le vieux, et le surpassa de beaucoup. Ce charmant artiste a fait des paysages admirables dans lesquels il y a souvent des fleurs, des fruits, des animaux et des voitures représentées avec une intelligence singulière. Il a aussi peint en petit de sujets d'histoire. Sa touche est pleine d'esprit, ses figures sont correctes, et ses ouvrages d'un fini qui ne laisse rien à desirer. Ses dessins ne sont pas moins précieux que ses tableaux. Il se servoit du pinceau avec une adresse infinie, pour feuiller les arbres. Né en 1565 à Breugel, village près de Breda; mort en 1642.

BREUGEL (*Pierre*), son frère, surnommé

le jeune, a suivi un autre goût. Les sujets ordinaires de ses tableaux sont des incendies, des feux, des siéges, des tours de diables et de magiciens. Ce genre de peinture, dans lequel il excelloit, l'a fait surnommer *Breuger d'enfer.*

RUBENS (*Pierre-Paul*), très-célèbre peintre. Il passa en Italie et s'acquit une grande réputation à Mantoue, à Rome, à Gênes et à Venise. Il résolut dans cette dernière ville d'imiter la manière de peindre du Titien, de Paul Veronèse et du Tintoret. De retour à Anvers, il fit d'excellens tableaux, et fut ensuite employé par la reine Marie de Médicis, par le roi d'Espagne et par le roi d'Angleterre. Il inventoit facilement, et son imagination lui fournissoit plusieurs ordonnances également belles. Ses attitudes sont variées et ses airs de têtes sont d'une beauté singulière. Il y a dans ses idées une abondance, et dans ses expressions une vivacité surprenante. Son pinceau est moëlleux, ses touches faciles et légères : ses carnations fraîches et ses draperies jetées avec art.

Ses ouvrages sont répandus par-tout, et la ville d'Anvers a mérité la curiosité des étrangers par les seuls tableaux de ce rare génie. On vante en particulier singulièrement celui qu'elle possède du crucifiement de Notre-Seigneur entre les deux larrons. Dans ce chef-d'œuvre de l'art, le mauvais larron, qui a eu sa jambe meurtrie par un coup de barre de

fer dont le bourreau l'a frappé, se soulève sur son gibet ; et par cet effort qu'a produit la douleur, il a forcé la tête du clou qui tenoit le pied attaché au poteau funeste. La tête du clou est même chargée des dépouilles hideuses qu'elle a emportées en déchirant les chairs du pié à travers lequel elle a passé.

Rubens, qui savoit si bien en imposer à l'œil par la magie de son clair-obscur, fait paroître le corps du larron sortant du coin du tableau dans cet effort, et ce corps est encore la chair la plus vraie qu'ait peint ce grand coloriste. On voit de profil la tête du supplicié et sa bouche, dont cette situation fait encore mieux remarquer l'ouverture énorme ; ses yeux, dont la prunelle est renversée, et dont on n'apperçoit que le blanc sillonné de veines rougeâtres et tendues ; enfin l'action violente de tous les muscles de son visage, font presque ouïr les cris horribles qu'il jette. Mais les peintures de la galerie du Luxembourg, qui ont paru gravées au commencement de ce siècle, et qui contiennent vingt-un grands tableaux, etc. et trois portraits en pieds, ont porté la gloire de Rubens par tout le monde. Né à Cologne, en 1577 ; mort à Anvers, en 1640.

FOUQUIÈRES, (*Jacques*), excellent paysagiste, s'il n'eût pas trop bouché ses paysages, et s'il y eût mis moins de verd. Il étudia quelque tems sous *Breugel de velours* : ses peintures ne sont pas si finies ; mais elles ne sont pas moins vraies ni moins bien colo-

riées que celles de son maître. Né à Anvers, vers l'an 1580; mort à Paris, en 1658.

KRAYER (*Gaspard*). Ce peintre fameux a peint avec succès des sujets d'histoire. On trouve dans ses ouvrages une belle imagination de la nature, une expression frappante, un coloris séduisant. Krayer a fait un grand nombre de tableaux de chevalet, et de tableaux d'autel. Les villes d'Ostende, de Gand, de Dendermode, et en particulier Bruxelles, sont enrichies de ses compositions. Son chef-d'œuvre est un tableau de plus de vingt pieds de haut, qu'on voit dans la galerie de Dusseldorp, dont il fait un des beaux ornemens. L'électeur Palatin l'acheta 60000 livres des moines qui le possédoient. Ce tableau représente la vierge soutenue par des anges extrêmement bien grouppés. St. André, appuyé sur sa croix, admire, avec d'autres saints, la gloire de la mère de Notre-Seigneur, etc. Il règne dans cet ouvrage un coloris suave, une grande intelligence du clair-obscur, une belle disposition de figures et d'attitudes. Né à Anvers, vers l'an 1585; mort à Paris, en 1669.

SNYDERS (*François*), n'a guère été surpassé par personne dans l'art de représenter des animaux. Ses chasses, ses paysages, et les tableaux où il a peint des cuisines, sont aussi fort estimés. Sa touche est légère, ses compositions variées, et son intelligence des couleurs donnent encore du prix à ses ouvrages. Cet artiste a gravé un livre d'animaux. Né à

Anvers, en 1587 ; mort dans la même ville, en 1657.

JORDAANS (*Jacques*), est un des plus grands peintres de l'école flamande. Son pinceau peut être comparé à celui de Rubens même. Les douze tableaux de la passion de Notre-Seigneur, qu'il fit pour Charles Gustave, roi de Suède, sont très-estimés. Le tableau de quarante pieds de haut, qu'il peignit à la gloire du prince Frédéric-Henri de Nassau, est un ouvrage magnifique. Ce maître a aussi excellé dans des sujets plaisans : on connoît son morceau *du roi boit*. Enfin il embrassoit par ses talens tous les genres de peintures. Né à Anvers, en 1594 ; mort dans la même ville, en 1678.

VANDEYK (*Antoine*), comblé de faveurs et de bienfaits par Charles I. Vandeyk est le second peintre de l'école flamande, et le roi du portrait. On reconnoît dans toutes ses compositions les principes par lesquels Rubens le conduisoit. Il a fait aussi des tableaux d'histoire extrêmement estimés. Né à Anvers, en 1599 ; mort à Londres, en 1641.

BRAUR ou BRAWER, excellent peintre, réussissoit sur-tout dans le grotesque. Les sujets ordinaires de ses ouvrages sont des scènes plaisantes de paysans. Il a représenté des querelles de cabaret, des filoux jouant aux cartes, des fumeurs, des ivrognes, des noces de village, etc. Etant en prison à Anvers, il peignit avec tant de feu et de vérité

des soldats espagnols occupés à jouer, que Rubens ayant vu ce tableau, en fut frappé, en offrit aussitôt 600 florins, et employa son crédit pour obtenir la liberté de Braur. Né à Oudenarde, en 1608; mort à Anvers, en 1640, à 32 ans.

TENIERS LE JEUNE (*David*). C'est un artiste unique en son genre. Ses paysages, ses fêtes de villages, ses corps-de-garde, tous ses petits tableaux et ceux qu'on nomme des *après-soupers*, parce qu'il les commençoit et les finissoit le soir même, font les ornemens des cabinets des curieux. Ses dessins sont fort recherchés, pour l'esprit et la légèreté qui y brillent. Enfin aucun peintre n'a mieux réussi que lui dans les petits sujets. Né à Anvers, en 1610; mort dans la même ville, en 1659.

VAN-DER-MEER (*Jean*) avoit, ainsi que son frère, dit *le jeune* (*der jongh*) un talent supérieur pour peindre des vues de mer, des paysages et des animaux. Le jeune Van-der-mer excelloit en particulier à peindre des moutons, dont il a représenté la laine avec un art séduisant. Tout est fondu et d'un accord parfait dans ses petits tableaux. Né à Lille, en 1627; mort dans un petit voyage de mer, en 1690.

VAN-DER-MEULEN (*Antoine-François*). Ce peintre avoit un talent supérieur pour peindre les chevaux : sa touche est pleine d'esprit, et approche de celle de Teniers. Ce maître est non seulement connu par ses char-

mans paysages, mais encore par des grands tableaux qu'il a faits pour Marly et autres maisons royales. Ses tableaux particuliers sont des chasses, des siéges, des combats, des marches ou des campemens d'armées. Né à Bruxelles, en 1634; mort à Paris, en 1690.

VLEUGHELS (*le chevalier*), cultiva la peinture dès sa tendre jeunesse, vint en France, et se rendit ensuite en Italie, où ses talens, son esprit et son savoir le firent nommer par le roi directeur de l'académie de saint Luc, établie à Rome. Il n'a guère peint que de petits tableaux de chevalet; mais ses compositions sont ingénieuses, et il s'est particulièrement attaché à la manière de Paul Veronèse. Né en Flandre, vers le milieu du dernier siècle; mort à Rome, le 10 décembre 1737, à 70 ans.

ÉCOLE HOLLANDOISE.

Voici le précis des meilleures observations qui ont été faites sur les ouvrages de cette école, plus recherchés aujourd'hui qu'ils ne l'étoient sous le siècle de Louis XIV. Ils tiennent du goût et des défauts des flamands et allemands, au milieu desquels vivoient les peintres de la Hollande. On les distingue à une représentation de la nature, telle qu'on la voit avec ses défauts; à une parfaite intelligence du clair-obscur, à un travail achevé, à une propreté charmante, à une exactitude singulière, à un art admirable dans la repré-

sentation des paysages, des perspectives, des ciels, des animaux, des fleurs, des fruits, des insectes, des sujets de nuit, des vaisseaux, des machines et autres objets qui ont rapport au commerce et aux arts : mais il ne faut pas chercher chez eux la beauté de l'ordonnance, de l'invention et de l'expression, qu'on trouve dans les ouvrages de France et d'Italie.

Nous voyons quantité de peintres hollandois doués d'un génie rare pour la méchanique de leur art, et sur-tout d'un talent merveilleux, soit pour le paysage, soit pour imiter les effets du clair-obscur, dans un petit espace. Ils ont l'obligation de ce talent à une présence d'esprit et à une patience singulière, laquelle leur permet de s'attacher long-tems sur un même ouvrage, sans être dégoûtés par ce dépit qui s'excite dans les hommes d'un tempérament plus vif, quand ils voient leurs efforts avorter plusieurs fois de suite.

LUCAS DE HOLLANDE, peut être regardé comme le fondateur de l'école hollandoise. La nature le doua de génie et de grands talens, qu'il perfectionna par une si forte application au travail, qu'elle altéra sa santé, et le conduisit au tombeau à l'âge de trente-neuf ans. Lucas s'occupoit jour et nuit à la peinture et à la gravure. Il grava quantité d'estampes au burin, à l'eau-forte, et en bois. Il peignit à l'huile, à gouache et sur le verre. Il ne faut pas chercher dans les ouvrages de Lucas un pinceau moëlleux, l'art des draperies, ni la

correction du dessin ; mais il a donné beaucoup d'expression à ses figures. Ses attitudes sont naturelles, et il a choisi un bon ton de couleur. Ses dessins ont été autrefois fort recherchés. Né à Leyden, en 1494 ; mort dans la même ville, en 1533.

VŒNIUS (*otto*), ou plutôt *Octave Vanveen*, s'attacha à la peinture, et demeura sept ans en Italie pour s'y perfectionner. Ensuite il se retira à Anvers, et orna les églises de cette ville de plusieurs magnifiques tableaux. On trouve dans ses ouvrages une grande intelligence du clair-obscur, un dessin correct, des draperies bien jetées, une belle expression dans ses figures, et beaucoup de graces dans ses airs de têtes. On estime particulièrement son *triomphe de Bacchus*, et *la Cène*, qu'il peignit pour la cathédrale d'Anvers. On peut ajouter à sa gloire, qu'il a eu Rubens pour disciple. Né à Leyden, en 1556 ; mort à Bruxelles, en 1634.

POELEMBURG (*Corneille*), grand peintre. Il fit à Rome de bonnes études d'après nature, et d'après les meilleurs ouvrages, qui embellissent cette capitale. Le grand duc de Florence, et le roi d'Angleterre Charles I, ont employé long-tems le pinceau de ce maître. Le goût de Poëlemburg le portoit à travailler en petit, et ses tableaux dans cette forme sont précieux. Né à Utrecht, en 1586 ; mort dans la même ville, en 1660.

HEEM (*Jean-David de*). Ce maître s'atta-

cha particulièrement à peindre des fleurs, des fruits, des vases, des instrumens de musique, et des tapis de Turquie. Il rend ces divers objets d'une manière si séduisante, que le premier mouvement est d'y porter la main : son coloris est frais, et sa touche d'une légèreté singulière : les insectes paroissent être animés dans ses tableaux. Né à Anvers, en 1604 ; mort dans la même ville, en 1674.

REMBRANT VAN-RYN, fameux peintre et fils d'un meûnier. Cet homme rare, sans avoir fait aucune étude de l'antiquité, dont il se moquoit, avoit tant de goût et de génie pour la peinture, qu'il est compté parmi les plus célèbres artistes. Il mettoit ordinairement des fonds noirs dans ses tableaux, pour ne point tomber dans des défauts de perspective dont il ne voulut jamais se donner la peine d'apprendre les principes. Cependant on ne peut se lasser d'admirer l'effet merveilleux que ses tableaux font de loin : son intelligence du clair-obscur, l'harmonie de ses couleurs, le relief de ses figures, la force de ses expressions, la fraîcheur de ses carnations ; enfin le caractère de vie et de vérité qu'il donnoit aux parties du visage. Ses gravures formées de coups écartés, irréguliers et égratignés, font un effet très-piquant. Né en 1606, dans un village sur un bras du Rhin ; mort à Amsterdam, en 1668.

VAN-OSTADE (*Adrien*). On l'appelle communément *le brun Ostade*, pour le dis-

tnguer de son frère. Les tableaux d'Ostade présentent ordinairement des intérieurs de cabarets, de tavernes, d'hôtelleries rustiques et d'écuries. Cet habile artiste avoit une parfaite intelligence du clair-obscur : sa touche est légère et spirituelle : il a rendu la nature avec une vérité piquante. Mais son goût de dessin est lourd, et ses figures sont trop courtes. Il a fait une belle suite de dessins coloriés, qui est actuellement dans le cabinet des curieux hollandois. On a aussi gravé d'après Van-Ostade. Né à Lubec, en 1610 ; mort à Amsterdam, en 1685.

DON GERARD. Rembrant lui montra la peinture, quoique Gerard ait pris une manière d'opérer opposée à celle de son maître ; mais il lui devoit l'intelligence de ce beau coloris qu'on admire dans ses tableaux. On admire encore le travail étonnant, le goût singulier pour la propreté, le fini, la vérité, l'expression et la parfaite connoissance que ce célèbre artiste avoit du clair-obscur. Né à Leyden, en 1613.

LAAR (*Pierre de*), est encore plus connu sous le nom de *Bamboche*, qui lui fut donné à cause de la singulière conformation de sa figure. Bamboche étoit né peintre dans son genre. Il n'a traité que de petits sujets, des foires, des jeux d'enfans, des chasses, des paysages, des scènes gaies et champêtres, des tabagies et autres sujets plaisans qui, depuis lui, ont été nommés des *bambochades*,

En Effet, personne n'a touché ce genre de peinture avec plus de force, d'esprit et de vérité que l'a fait cet artiste. Né à Laar, en 1613, village près de Naarden ; mort à Harlem, en 1675.

METZU (*Gabriel*). Ce maître a fait peu de tableaux ; mais ce qu'on voit de lui est très-précieux, par l'art avec lequel il a su rendre les beautés de la nature : la finesse et la légèreté de la touche, la fraîcheur du coloris, l'intelligence du clair-obscur et l'exactitude du dessin, se font également sentir dans ses ouvrages. Ce maître ne peignoit qu'en petit, et la plupart de ses sujets sont de caprice. On vante son tableau qui représente une visite de couches, comme aussi celui de la demoiselle qui se lave les mains au-dessus d'un bassin que tient sa servante, tandis qu'un jeune homme qui entre alors, lui fait la révérence. Né à Leyden, en 1615 ; mort à Amsterdam, en 1658.

BERGHEM (*Nicolas*). C'est un des plus grands paysagistes de la Hollande. Ses ouvrages brillent par la richesse et la variété de ses compositions, par la vérité et le charme de son coloris, par la liberté et l'élégance de sa touche, par des effets piquans de lumière, par son habileté à peindre les ciels ; enfin par l'art et l'esprit avec lesquels il a dessiné les animaux. Né à Amsterdam, en 1624 ; mort à Harlem, en 1683.

MIERIS dit LE VIEUX (*François*). Il eut

pour maître Gerard Dow. Plusieurs connoisseurs prétendent qu'il l'a égalé pour le précieux fini, et l'a surpassé par le goût et la correction du dessin, par l'élégance de ses compositions; et enfin par la suavité des couleurs. Quoi qu'il en soit, ses tableaux sont très-rares, et d'un grand prix. Il les vendoit lui-même une somme considérable. Ce charmant artiste excelloit à représenter des étoffes, et se servoit, à l'exemple de Gerard Dow, d'un miroir convexe pour arrondir les objets. Né à Leyden, en 1635; mort dans la même ville, en 1681, à la fleur de son âge.

VAN-DEL-VELDE (*Adrien*). On estime ses paysages et ses tableaux d'animaux. Il a excellé dans le petit, mais ses ouvrages demandent du choix. Ceux de son bon tems charment par la fraîcheur du coloris, et le moëlleux du pinceau. Sa couleur est en même tems fondue et vigoureuse. Ses petites figures sont naïves et bien dessinées. Enfin, ce maître fait les délices des curieux qui sont partisans des morceaux peints avec amour. Né à Amsterdam, en 1639; mort en 1672.

SCALKEN (*Godefroi*), élève de Gerard Dow. Il excelloit à faire des portraits en petit, et dans des sujets de caprice. Ses tableaux sont ordinairement éclairés par la lueur d'un flambeau ou d'une lampe. Les reflets de lumière qu'il a savamment distribués, un clair-obscur admirable, des teintes parfaitement fondues et des expressions rendues avec art,

donnent beaucoup de prix à ses ouvrages. Né à Dordrecht, en 1643; mort à la Haye, en 1706.

VAN-DER-WERFF (*Adrien*). Les ouvrages de ce grand peintre sont très-chers, par leur rareté et leur fini. Il a travaillé dans le goût et avec le même soin que Mieris. Son dessin est assez correct, sa touche est ferme, ses figures ont beaucoup de relief; mais ses carnations sont fades, et approchent de l'ivoire. Il a traité quelques sujets d'histoire. L'électeur Palatin qui goûtoit sa manière, le combla de biens et d'honneurs. Ses principaux ouvrages sont à Dusseldorp, dans la collection de cet électeur. On y voit entr'autres, les quinze tableaux qu'a fait Van-der-werff sur les mystères de la religion, et qui sont les chefs d'œuvres de cet artiste. Né à Roterdam, en 1659; mort dans la même ville, en 1727.

VAN-HUYSUM (*Jean*), appellé le peintre de Flore et de Pomone. Il n'a point eu de maître dans l'art de représenter des fleurs et des fruits. Le velouté des fruits, l'éclat des fleurs, la fraîcheur et le transparent de la rosée, le mouvement qu'il savoit donner aux insectes, tout enchante dans les tableaux de ce peintre unique en son genre. Il n'y a que des grands ou des riches particuliers qui puissent les acquérir. La France en possède deux des plus beaux. M. de Voyer d'Argenson, qui desiroit les avoir, les couvrit d'or pour se les procurer. Né à Amsterdam, en 1682; mort dans la même ville, en 1749.

ÉCOLE FRANÇAISE.

Il est difficile de caractériser en général cette école ; car il paroît que les peintres de cette nation ont été dans leurs ouvrages assez différens les uns des autres. Dans le séjour que les jeunes élèves ont fait en Italie, les uns ont pris le goût romain ; d'autres, qui se sont arrêtés plus long-tems à Venise, en sont revenus avec une inclination particulière pour la manière de ce pays-là. Les uns ont suivi le goût de l'antique pour le dessin, et d'autres celui d'Annibal Carrache. On reproche à quelques-uns des plus célèbres peintres françois, un coloris assez trivial ; mais ils ont d'ailleurs tant de belles parties, que leurs ouvrages serviront toujours d'ornement à la nation française, et seront admirés de la postérité. Le Primatice, Maître Roux, Nicolo, et plus encore Léonard de Vinci, ont apporté le bon goût en France sous le règne de François Ier. On sait assez qu'avant eux, tout ce que nous faisions dans les arts, étoit barbare et gothique.

Cousin (*Jean*) peignoit avec succès à Paris, lorsque François Ier. fit venir d'Italie *Maître Roux* et *le Primatice*. Ceux-ci se distinguèrent par plusieurs tableaux que le roi voulut avoir de leur main ; par plusieurs ouvrages qu'ils firent ou dirigèrent pour Fontainebleau, et sur-tout par la galerie qu'ils y peignirent. Mais il ne reste aujourd'hui que

bien peu de leurs productions. On peut donc regarder *Jean Cousin* comme le premier des peintres de l'école française, dont les ouvrages méritent l'attention des curieux. Son tableau du jugement universel qui est dans la sacristie des minimes de Vincennes, lui valut la réputation avantageuse dont il jouit encore aujourd'hui. Il possédoit supérieurement le secret fort estimé de son tems de peindre sur les vîtres. Telles sont celles du chœur de Saint-Gervais, où il a retracé le martyre de saint Laurent, la Samaritaine et l'histoire du paralytique. Jean Cousin ne borna pas ses talens à l'art de peindre, il se fit un honneur singulier par les traités qu'il publia sur la géométrie, la perspective et les proportions du corps de l'homme, relatives aux arts fondés sur le dessin. Né à Souci, dans le XVe. siècle ; mort en 1550, âgé de 83 ans.

MARTIN FREMINET s'attacha à étudier les ouvrages de Michel-Ange. Il prit de lui cet air fier, cette forte manière de dessiner, qui exprime les muscles et les nerfs plus vivement que la belle nature ne les présente. Sa façon de peindre n'étoit pas du goût de tout le monde, et ses compositions formées d'actions trop recherchées n'avoient rien de gracieux. Tel est le caractère des ouvrages qu'il a peints à Fontainebleau, et que sa mort inattendue l'empêcha de finir.

Il étoit savant dans l'anatomie et dans l'architecture. Le roi Louis XIII l'honora du

cordon de St. Michel et de la charge de premier peintre. Né à Paris, en 1567; mort dans la même ville en 1619, âgé de 52 ans.

QUENTIN VARRIN, n'est connu que par le tableau du maître-autel des carmes déchaussés près le Luxembourg, la présentation du temple.

L'anecdote la plus intéressante de sa vie est d'avoir aidé le Poussin à faire des progrès dans la carrière de la peinture. Ces deux particularités seules ont transmis son nom jusqu'à nous. Né à Amiens.

LE VALENTIN, élève de Vouet, en imitant la manière du Caravage, donne beaucoup de vigueur à son coloris. Son goût pour l'Italie le détermina à en faire le voyage pour s'y perfectionner. Il s'attacha à représenter des musiciens, des joueurs, des soldats, des bohémiens, et autres sujets de caractère. Ce sont-là ses meilleurs ouvrages, si l'on excepte le martyre des SS. Processe et Martinien, qu'il a peint à Saint-Pierre de Rome. Il a suivi quelquefois la manière du Poussin, avec qui il étoit lié d'amitié. Alors il peignoit d'un style simple et moëlleux. Tous ses autres tableaux présentent beaucoup de force et de vérité. Né en Brie, l'an 1600; mort tout jeune aux environs de Rome, en 1632, âgé de 32 ans.

BLANCHARD (*Jacques*), se fit une si grande réputation par la beauté du coloris, qu'il se forma en étudiant les chefs-d'œuvres de Venise, qu'à son retour en France tous les bons

connoisseurs voulurent avoir un tableau de sa main. On voit à l'hôtel de Bullion et chez le président Perrault deux galeries, qui décèlent le grand artiste. Mais de tous ses ouvrages, celui qui lui fait le plus d'honneur est la descente du Saint-Esprit, qu'il a peinte à Notre-Dame, Blanchard fit aussi pour la communauté des peintres un St. Jean exilé dans l'île de Pathmos, et une Assomption pour Cognac en Gascogne, qui lui attirèrent les éloges les plus flatteurs. Il y a de lui une très-grande quantité de Vierges à demi-corps. Le peu de tems qu'il a vécu ne lui a pas fourni beaucoup d'occasions de peindre de grandes machines. Né à Paris, en 1600; mort dans la même ville, en 1638, âgé de 38 ans.

VOUET (*Simon*), fit un long séjour en Italie, et à son retour en France, Louis XIII le nomma son premier peintre. On peut le regarder comme le fondateur de l'école française, et la plupart de nos meilleurs maîtres ont pris de ses leçons. On compte parmi ses élèves le Sueur, le Brun, Mignard, Mole, Testelin, du Fresnoy, etc. Vouet resta à Rome: il fit plusieurs tableaux à Saint-Pierre, à Saint-Laurent *in lucina*, et dans des palais de princes et cardinaux. Un grand nombre d'églises, d'hôtels à Paris, sont ornés de ses ouvrages. On y trouve quantité de galeries et plusieurs plafonds de sa main. La plupart de ceux qui sont sortis de son pinceau, réunissent des figures ingénieuses et de très-beaux effets.

Il a donné à ses élèves l'idée de faire ces sortes d'ouvrages plus parfaits encore que les siens, et que tous ceux que les français avoient peints jusqu'alors. Né à Paris, en 1582 ; mort dans la même ville, en 1641, âgé de 53 ans.

Nota. Vouet doit être placé après Martin Freminet.

PERRIER (*François*), tient un rang parmi les peintres et les graveurs renommés. Il étudia à Rome sous Lanfranc, et se forma dans cette école un caractère de dessin et une manière de peindre qui lui ont mérité l'estime des gens de goût. Ses compositions sont naturelles et savantes. Le paysage y est traité dans le style du Carache. Ses principaux ouvrages sont à Paris. Le plus connu est le plafond de l'hôtel de Toulouse. Il y a des productions pittoresques de Perier à l'hôtel Lambert dans l'île, aux religieuses de la visitation, rue St. Antoine, au château de Livry. Né à Mâcon, vers 1590 ; mort en 1650, âgé de 60 ans.

POUSSIN (*Nicolas*). On peut le nommer le Raphaël de la France. Il étoit de son tems le premier peintre de l'Europe. Un beau et heureux génie, joint au travail le plus assidu, le firent marcher à grands pas dans la route du sublime. Dès l'âge de vingt-huit ans, il fit connoître sa capacité par le tableau représentant la mort de la vierge, qui se trouve dans une chapelle de Notre-Dame. Il fut ensuite à Rome, où il forma son goût sur l'étude des belles antiques. Il les modèloit avec tant de

précision, qu'on ne doute point qu'il n'eût parfaitement réussi dans la sculpture. On voit à Rome divers ouvrages du Poussin; mais la plus grande partie est heureusement revenue en France. L'église de Saint-Germain-en-Laye possède la belle cène de ce célèbre maître, qui a non-seulement mérité d'être mis de pair avec les plus célèbres peintres de l'école française; mais à qui encore on a décerné le titre du Raphaël de la France : prérogative que personne ne lui a encore disputée. Les principaux ouvrages du Poussin sont : les sept sacremens, Moyse sauvé des eaux, Moyse foulant aux pieds la couronne de Pharaon, le frappement du rocher, le ravissement de St. Paul, la manne, le triomphe de Flore, le déluge, la peste des philistins, la vierge au pilier, le Pyrrhus que l'on voit au cabinet du Luxembourg, la mort de Germanicus, le martyre de St. Erasme, et les sept sacremens, que ce grand artiste peignit à Rome. Né en 1594, à Andely en Normandie; mort à Rome en 1665, âgé de 71 ans.

STELLA (*Jacques*) entreprit à vingt ans le voyage d'Italie, et se lia d'amitié avec le Poussin. Les conseils qu'il en reçut, joints à des études d'après les grands maîtres et les figures antiques, le conduisirent à se faire une manière sage, savante et correcte. Il étoit agréable, noble dans ses compositions, aisé, naturel dans les attitudes de ses figures; sage et modéré dans les expressions qu'il leur don-

noit. Sa manière dans le petit, est gracieuse et finie. Il a parfaitement rendu des jeux d'enfans et des pastorales. On a vu de lui, dans la grandeur d'une pierre de bague, un jugement de Pâris, où il y avoit cinq figures d'une beauté surprenante pour la délicatesse du pinceau. Ses ouvrages dans le grand sont froids, et son coloris cru donne trop dans le rouge. Le cardinal de Richelieu le détermina à retourner en France. Le roi lui donna une pension de mille livres, un logement aux galeries, et l'honora du cordon de St. Michel. Né à Lyon, en 1596; mort à Paris, en 1647, âgé de 62 ans.

CHAMPAGNE (*Philippe de*). La reine Marie de Medicis l'honora de sa bienveillance, lui donna un logement au Luxembourg avec une pension de douze cents livres, et le chargea de beaucoup d'ouvrages. Il avoit de l'invention, et un bon ton de couleur; mais ses compositions sont froides. Son crucifix qu'il a peint dans l'église des carmélites du faubourg St. Jacques, passe pour un chef-d'œuvre de perspective. On voit encore de ses ouvrages, tant en histoire qu'en portraits, au palais des Thuileries, à l'hôtel de Toulouse, à l'hôtel de Bullion et dans une très-grande quantité d'églises, sur-tout à St. Gervais, où sont ses meilleures productions. Né à Bruxelles, en 1602; mort à Paris, en 1674, âgé de 72 ans.

ROBERT (*Nicolas*), habile peintre, s'attacha à Gaston de France, duc d'Orléans. Ce

prince voulut orner son cabinet de toutes sortes d'animaux et insectes. Dans ce dessin, il employa Robert, dont personne n'a jamais égalé le pinceau en cette partie. Cet habile artiste peignit chaque plante sur une feuille de vélin, de la grandeur d'un *in-folio*, avec une exactitude merveilleuse, et représenta sur de semblables feuilles, les oiseaux et les animaux rares de la ménagerie du prince. En sorte que Gaston se trouva insensiblement un assez grand nombre de ces miniatures, pour en former divers porte-feuilles, dont la vue lui servoit de récréation. Il forma de sa main un recueil de peintures, d'oiseaux et de plantes aussi singulières par leur rareté que par leur beauté et l'exactitude de leur dessin. On les voit à la bibliothèque du roi dans le cabinet des estampes. Né à Langres, vers l'an 1610.

FRESNOY (*Charles-Alphonse du*), fut obligé de vaincre toutes les difficultés que peuvent faire des parens qui ne connoissent point le mérite des arts. Son père voulut en vain le destiner à la médecine, la nature en avoit disposé autrement. Du Fresnoy se livra à ses penchans, fut en Italie et chercha à imiter le Carache pour le dessin, et le Titien pour le coloris. Quelque honneur que ses tableaux lui ayent mérité, rien ne sauroit égaler la gloire que lui vaut son poëme latin sur la peinture. Cet ouvrage conduira le nom de son auteur à l'immortalité. Il a été traduit en français, en italien et en anglais. Né à

Paris, en 1611; mort en 1665, âgé de 54 ans.

BOURDON (*Sébastien*), saisit en Italie la manière du Caravage et du Bamboche. Il avoit une imagination pleine de feu, une grande facilité et un goût quelquefois bizarre. Sa touche est légère, et son coloris brillant : ses compositions sont ingénieuses, souvent extraordinaires : ses expressions sont vives, et ses attitudes variées. Le Bourdon a embrassé tous les genres de peinture. Ses paysages sont estimés par le coloris et par une bizarrerie piquante. On voit encore de cet habile artiste des pastorales, des bambochades, des corps-de-garde, outre des sujets d'histoire. Trois des meilleurs tableaux qui ornent l'église de St. Pierre de Rome, sont du Poussin, de Valentin et du Bourdon. Le fameux tableau du martyre de St. Pierre, est de ce dernier. La galerie de l'hôtel Bretonvilliers, ouvrage le plus considérable qu'ait produit le pinceau de Bourdon, et les sept œuvres de miséricorde que son burin a mises au jour, seroient seules capables d'éterniser la mémoire du grand artiste. Il y a de sa main la mort de Didon, la femme adultère, Solomon sacrifiant à la déesse des sydoniens, la décolation de St. Protais, la descente de croix; et dans plusieurs églises de Paris, de Rome et de Montpellier, quantité d'autres ouvrages excellens. Né à Montpellier, en 1616; mort à Paris, en 1671, âgé de 56 ans.

SUEUR

SUEUR (*Eustache le*), très-excellent peintre, élève de Vouet, surpassa son maître. Ingénieux, sage, délicat et noble dans tous ses choix, il composoit avec précision, avec sentiment, avec sublimité. C'est un des plus grands maîtres de l'école française. On connoît les peintures dont il a orné le petit cloître des chartreux, et qui ont été gâtées par quelques envieux de son rare mérite. Cet ouvrage consiste en 22 tableaux, où la vie de saint Bruno est représentée : le 7e, le 13e et le 21e sont les plus beaux ; le dernier sur-tout est traité d'une manière très-savante, pour la disposition des figures et les différentes expressions des religieux qui regardent leur père expirer. Les tableaux de ce grand maître, qui sont d'une couleur excellente et d'un très-bel effet, sont saint Paul qui fait brûler les livres des payens à Ephèse, son Alexandre malade, son martyre de saint Laurent. Né à Paris, en 1617 ; mort dans la même ville, en 1655, âgé de 38 ans.

BRUN (*Charles le*), premier peintre du roi, directeur des manufactures des gobelins, directeur, chancelier et recteur de l'académie royale de peinture et de sculpture. Le Brun, à l'âge de trois ans, tiroit les charbons du feu pour dessiner sur le plancher, et à douze il fit le portrait de son ayeul, tableau estimé. Les deux morceaux qu'il fit à quinze ans, l'un représentant Hercule qui assomme les chevaux de Diomède, et l'autre, ce héros en

sacrificateur, présentent les preuves de son rare mérite. Sa galerie de Versailles, ses batailles d'Alexandre, sa Magdeleine pénitente, sont des chefs-d'œuvres qu'on ne peut se lasser de considérer et d'admirer. Son St. Charles et tant d'autres tableaux finis dont il a enrichi la France, lui méritèrent, à juste titre, mille bienfaits de Louis XIV. La considération et l'admiration des connoisseurs, sont les garans des justes éloges que lui accorderont les siècles à venir. Né à Paris, en 1618; mort dans la même ville, en 1690, âgé de 71 ans.

COYPEL (*Noël*), habile peintre, fit à l'âge de trente-deux ans le tableau représentant le martyre de St. Jacques le majeur, l'un des plus beaux de l'église métropolitaine de Paris. Il se distingua par son morceau de reception à l'académie royale, dont le sujet retrace le meurtre d'Abel. On remarque dans les compositions de ce maître des pensées heureuses, de belles expressions, un beau style de draperie, un bon goût de dessin, soutenu d'un coloris vrai et séduisant. Il a mérité le titre d'habile homme par les tableaux qu'on voit de lui au cabinet du Luxembourg, par les ouvrages qu'il a faits dans le chœur des chartreux, aux religieuses de l'Assomption, à Versailles, etc. Né à Paris, en 1629; mort dans la même ville, en 1707, âgé de 79 ans.

FOREST (*Jean*), est un des meilleurs paysagistes français, élève de Pietro-Francisco Mola. Il l'égala dans le paysage. Il alla deux

fois en Italie et y resta sept ans dans le premier voyage. On remarque dans ses tableaux une touche hardie, de grands coups de lumière, de savantes oppositions de clair-obscur et d'ombre, un style assez élevé et des figures bien dessinées. On fait un grand cas de ses dessins. Né à Paris, en 1636; mort dans la même ville, en 1707, âgé de 76 ans.

VANLOO (*Jacques*), s'établit d'abord à Amsterdam, où il se fit une grande réputation par la beauté de ses portraits. Sacrifiant ensuite sa fortune à sa religion, lors des troubles des Pays-bas, il vint en France et fut reçu à l'académie royale, sur le portrait de Corneille le père, qu'il fit à la place de celui de M. de Colbert, qui lui avoit d'abord été ordonné. Cet ouvrage, digne du Vandeyk, le seul que nous connoissions de Jacques Vanloo, fournit une preuve victorieuse du degré d'excellence où il porta ses talens. Mort en 1670, âgé de 56 ans.

VANLOO (*Jean-Baptiste*), réunit les talens de l'histoire et du portrait. Elève de Benedetto Lutti, il a peint comme son maître, dans un style élégant, noble et gracieux. Vanloo a presque ranimé en France la manière italique qui de son tems paroissoit sur son déclin. Ses principaux tableaux d'histoire sont St. Pierre délivré de prison, l'entrée du Sauveur dans Jerusalem, Diane et Endimion, deux cérémonies de l'ordre du St. Esprit, et quantité d'autres. Né à Aix, en 1684; mor

dans la même ville, en 1745, âgé de 59 ans.

FOSSE (*Charles de la*), fut un des plus célèbres élèves de le Brun. Il n'a pas imité son maître dans l'élégance et la correction du dessin, non plus que dans la grandeur et la noblesse de la composition; mais il l'a surpassé dans la partie du coloris et dans celle des effets. On lui reproche d'avoir fait ses figures trop courtes, et d'avoir mal jeté ses draperies. Ses principaux ouvrages sont à Londres, à Paris. C'est lui qui a peint la coupole de l'église des invalides. Il brilloit dans le fresque. On admire son morceau de la reception à l'académie, l'enlèvement de Proserpine, la naissance du Sauveur et l'adoration des rois, et une infinité de beaux tableaux. Né à Paris, en 1640; mort dans la même ville, en 1716, âgé de 76 ans.

JOUVENET, fameux peintre. Il étudia la nature avec une application et un discernement qui le mettent au rang des plus fameux artistes. Son tableau représentant la guérison du paralytique, qu'il peignit à l'âge de vingt-neuf ans, annonça toutes les merveilles qu'il a produites. Son coloris n'étoit pas trop recherché; mais sa main-d'œuvre étoit d'une facilité et d'une hardiesse qu'aucun peintre n'a surpassée. Tous ses ouvrages sont pleins de feu, d'enthousiasme, de nouveautés et de ces bizarreries ingénieuses qui équivalent aux graces de la noble simplicité. On doit mettre au rang de ses chefs-d'œuvres la descente de

croix. Ce tableau qui renferme les plus belles parties de l'art, et qui mérite un rang distingué parmi ceux de l'école française, tiendroit sa place parmi les plus renommées des écoles d'Italie. Son tableau de Notre-Dame, surnommé le *magnificat*, qu'il peignit de la main gauche, à la suite d'une attaque d'apoplexie. Né à Rouen, en 1644; mort à Paris, en 1717, âgé de 68 ans.

BON DE BOULOGNE, grand dessinateur, bon coloriste, n'étoit pas moins habile dans l'art de composer. Les chapelles de saint Ambroise et de saint Jérôme qu'il a peintes aux invalides, suffiroient pour en offrir la preuve, s'il n'y avoit une quantité d'ouvrages qui déposent en sa faveur : tels sont Amphytrite, son morceau de reception à l'académie royale, représentant le combat des centaures et des lapites. On voit par-tout des peintures de Bon de Boulogne, dans l'église de Notre-Dame, dans le chœur des chartreux, dans la chapelle de Versailles. L'excellent artiste joignoit à plusieurs talens celui de contrefaire la manière des grands maîtres flamands et italiens, au point que les plus fins connoisseurs, et Mignard lui-même, s'y sont trompés. Bon de Boulogne étoit fils et élève de Louis, qui mourut professeur de l'académie royale, en 1674, âgé de 65 ans. Né à Paris, en 1649; mort dans la même ville, en 1717, âgé de 68 ans.

SANTERRE (*Jean-Baptiste*), célèbre peintre

français. Son pinceau est aimable et fini. Son coloris est sans manière : ses tons sont vrais et harmonieux. On estime beaucoup ses liseuses, et sa dessineuse à la chandelle, la voilée, la coupeuse de choux, la tireuse de rideaux, la chanteuse, la pelerine, les curieuses. On a de lui des tableaux admirables de chevalet. Né à Magny, ville du Vexin français, en 1657; mort à Paris, en 1717, âgé de 76 ans.

LARGILLIÈRE (*Nicolas de*). C'est un de nos bons peintres en portraits pour la ressemblance, les mains et les draperies. On a beaucoup gravé d'après ce maître, ami et rival de Rigault. M. Oudry, peintre de mérite, a été un des élèves de Largillière. Né à Paris, en 1656; mort dans la même ville, en 1746.

COYPEL (*Antoine*), habile peintre français, avoit un caractère juste, mâle, élevé, qu'éclaira une érudition consommée. Aussi poëte que peintre, il mettoit dans ses compositions tous les agrémens de l'esprit et du génie. Il en relevoit la noblesse par un coloris animé, par des expressions vives, pathétiques, frappantes, et sur-tout par les graces ou la fierté qu'il imprimoit sur les airs de têtes. Sa galerie du palais royal, son tableau de Suzanne calomniée, le crucifiement qu'on voit aux missions étrangères, et quantité d'autres ouvrages, lui ont mérité l'admiration des connoisseurs et l'estime des souverains. Le roi Louis XIV, et M. le duc d'Orléans, l'ho-

norèrent de la qualité de leur premier peintre. Le prince qui venoit souvent voir travailler Antoine Coypel, prit du goût pour la peinture et voulut être son disciple. Le discours sur la peinture publié par ce maître est un monument authentique de son savoir et de sa profonde théorie Né à Paris, en 1661; mort dans la même ville, en 1722, âgé de 61 ans.

RIGAULT (*Hyacinthe*). On le nomme le Vandyck de la France. En effet, aucun de nos peintres ne l'a surpassé pour le portrait. Il a peint les mains à merveille, et les étoffes avec un art séduisant. Ses couleurs et ses teintes sont d'une vivacité et d'une fraîcheur admirable. Il n'a composé que quelques tableaux d'histoire; mais celui où il a représenté le cardinal de Bouillon ouvrant l'année sainte, est un chef-d'œuvre égal aux beaux ouvrages de Rubens. Cependant on remarque dans les tableaux du dernier tems de Rigault de contours secs et un ton de couleur qui tire sur le violet. On lui reproche aussi d'avoir mis trop de fracas dans ses draperies, ce qui détourne l'attention due à la tête du portrait. Né à Perpignan, en 1663; mort à Paris, en 1743.

TROY (*François de*), avoit du talent pour l'histoire. Il a traité avec succès plusieurs ouvrages dans ce genre; mais les circonstances le déterminèrent à se borner au portrait. Il réunit dans ses tableaux le mérite de divers grands maîtres. On disoit de lui qu'il peignoit les yeux comme le Guide, les nés comme

Vaudyk, et les bouches comme Correge. Ses ouvrages sont estimés par le coloris. Le roi Louis XIV l'envoya en Bavière pour peindre Madame la Dauphine. Le succès avec lequel il s'en acquitta, lui valut la considération et l'estime des grands seigneurs de la cour qui occupèrent long-tems son pinceau. De Troy a passé par toutes les charges de l'académie royale. Il y fut reçu à l'occasion d'un tableau qu'il fit représentant Mercure, qui, au son de sa flûte, endort Argus. Son portrait peint par lui-même, dans la galerie du duc de Florence, est un chef-d'œuvre qui va de pair avec ce qu'il y a de plus estimé dans ce genre. Né à Paris, en 1676; mort à Rome, en 1752, à 76 ans.

RAOUX (*Jean*), peintre agréable, négligea les vastes entreprises de l'imagination pour se borner à l'imitation exacte du naturel. On ne sauroit néanmoins douter des ressources de son génie, lorsqu'on se rappelle ses quatre morceaux représentant les âges, son tableau de reception à l'académie, dans lequel il a retracé Pygmalion amoureux de son ouvrage, ce sont autant de monumens des talens de leur auteur. Raoux a peint avec succès les portraits, et principalement les sujets de fantaisie. Il a parfaitement rendu les soyeux des étoffes, et l'artifice des reflets, partie qui mérite bien d'être admirée dans les productions des artistes, ambitieux de l'étudier et de la mettre en pratique. Né à Montpellier, en 1677; mort à Paris, en 1734, âgé de 57 ans.

WATTEAU (*Antoine*), se distingua autant par des compositions ingénues et galantes, que par un style aimable et précieux. Son genre, trop séducteur, trop imité, auroit été pernicieux aux parties essentielles de la peinture, si l'académie royale, toujours attentive au bien général, n'y avoit pourvu. Le goût de dessin de Watteau étoit spirituel, son coloris attrayant, vague, lumineux. Ses carnations en petit présentoient toutes les graces de la nature. Ses étoffes étoient soyeuses, brillantes, et les paysages dont il ornoit ses tableaux, d'une grande fraîcheur. Les arbres en étoient tendres, légers, habilement feuillés; les ciels suaves, chauds, facilement faits. Rien n'est plus fin que sa touche et plus intéressant que l'élégance et l'harmonie de tous ses tableaux. Il a réuni ces parties de l'art dans ses pélerins de Cithère, qu'il fit pour sa réception à l'académie. Né à Valenciennes, en 1684; mort près de Paris, en 1721, âgé de 37 ans.

MOINE (*François le*), forma son goût d'après Pietre du Cortonne et Romanelli. Il n'étoit pas né avec un génie facile; mais il suppléa aux dons que lui avoit refusés la nature. Ses compositions étoient aimables, bien raisonnées; les tournures de tous les objets en étoient souples, les efforts suaves, et les têtes sublimes. On voit de lui un saint Roch, une nativité, un plafond représentant la transfiguration, une fuite en Egypte, un saint Jean

dans le désert ; à St. Sulpice une coupole à fresque où l'assomption de la Vierge est retracée. Né à Paris, en 1688 ; mort dans la même ville, en 1737, âgé de 49 ans.

DESPORTES (*François*), excella dans l'art de peindre les animaux, les fleurs, les fruits, les paysages et les portraits. Il se trouvoit à toutes les chasses du roi pour les dessiner d'après nature. Le roi prenoit souvent plaisir à le voir travailler. La plupart de ses tableaux ont fait l'ornement des plus grandes maisons de France. Son morceau de réception à l'académie présente son portrait. Desportes s'y est peint en chasseur, environné de plusieurs pièces de gibier. Né au village de Champigneul en Champagne, en 1661 ; mort à Paris en 1743, âgé de 82 ans.

VIVIEN (*Joseph*), excellent peintre dans le portrait, et justement renommé pour la peinture au pastel, s'appliqua entièrement aux portraits. On voit pourtant quelques tableaux de sa main où l'allégorie et la fable sont associées avec art. Il est élève de le Brun. C'est de la nature qu'il apprit la partie dans laquelle il s'est distingué. Vivien mettoit beaucoup de noblesse et de vérité dans ses portraits. La couleur en est précieuse, bien fondue ; les teintes en sont fraîches, justes, la touche en est mâle. Il joignoit au mérite de bien saisir la ressemblance, celui de faire passer sur la toile l'esprit et le caractère des personnes. Son industrie trouva l'art de donner à la

poussière de ses crayons, l'ame, la vie et une consistence, que l'intervalle de douze lustres n'a point encore entamées. Né à Lyon, en 1657; mort à Bonn, en 1735, âgé de 57 ans.

Fin des écoles mentionnées.

TABLE ALPHABÉTQUE

Des grands peintres des différentes écoles qui forment la première partie de cette Notice.

ÉCOLE ROMAINE.

Antoine de *Messine.*
Baroche (Frederic).
Feti (Dominique).
Jules Romain.
Maratte (Carlo).
Michel-Ange des batailles.
Nicolo.
Perrin del vaga.
Perrugin (Pierre).
Primatice ou *Boulogne.*
Sacchi (André).
Raphael d'Urbin.

ÉCOLE FLORENTINE.

Cimabué.
Civoli ou *Cigoli* (Ludovico).
Cortone (Pietro di).
Leonard (de Vinci).
Michel-Ange Bonarota.
Pontorme (Jacques).

Romanelli (Jean-François).
Rosso (le).
Sarto (André del).
Volterre (Daniel Riciavelli de).

ÉCOLE LOMBARDE.

Albane (François).
Carrache (Annibal).
Carrache (Augustin).
Carrache (Louis).
Cignani (Charles).
Correge (Antoine).
Dominiquin (Dominique Zampieri).
Guido Reni.
Guerchin (Jean-François Barbieri d'Acento, dit le).
Lanfranc (Jean).
Michel-Ange de Caravage ou *Michel-Ange Amerigi.*
Mola (Pierre-François).
Parmesan (François).
Schidone (Barthelemi).

ÉCOLE VÉNITIENNE.

Bassan (Jacques Dupont.)
Bellin (Gentil).
Bellin (Jean).
Bordon (Paris).
Giorgion (Georges).
Palme le jeune (Jacques).

Palme le vieux (Jacques).
Tintoret (Jacques Robusti surnommé le)
Titien (le).
Sébastien del Piombo.
Veronèse (Paul).

ÉCOLE ALLEMANDE.

Bachuysen (Ludolphe).
Durer (Albert).
Holbein (Jean).
Klingflet Kneller (Godefroi.)
Merian (Marie-Sibille).
Mignon (Abraham).
Netscher (Gaspard).
Rothenamer (Jean).

ÉCOLE FLAMANDE.

Braur ou *Brawer.*
Breugel (Pierre).
Breugel(Jean *surnommé* Breugel de velours).
Breugel le vieux.
Bril (Paul).
Fouquières (Jacques).
Jordaans (Jacques).
Krayer (Gaspard).
Pourbus (François).
Rubens (Pierre).
Snyders (François).
Steenuyck.
Teniers le jeune.

Vandeyk (Antoine).
Vandermeulen (Antoine-François).
Van-der-meer (Jean).
Vlenghels (le chevalier).

ÉCOLE HOLLANDOISE.

Berghem (Nicolas).
Dow (Gerard).
Heem (Jean-David de).
Laar (Pierre de) ou *Bamboche.*
Lucas de Hollande.
Metzu (Gabriel).
Mieris dit le vieux (François).
Poelembourg (Corneille).
Rembrant Vauryn.
Scalken (Godefroy).
Van-del-velde (Adrien).
Van-derwerff (Adrien).
Van-huysum (Jean).
Van-ostade (Adrien) *ou* le Bonostade.
Vœnius (Otto).

ÉCOLE FRANÇAISE.

Bon de Boulogne,
Bourdon (Sébastien).
Blanchard (Jacques).
Brun (Charles le).
Champagne (Philippe de).
Cousin (Jean).
Coypel (Antoine).

Coypel (Noël).
Desportes (François).
Forest (Jean).
Frenoy (Charles-Alphonse du).
Fosse (Charles de la).
Jouvenet.
L'Argillière (Nicolas de).
Le Valentin.
Martin Freminet.
Moine (François).
Perrier (François).
Poussin (Nicolas).
Quenttin Varrin.
Raoux (Jean).
Rigault (Hyacinthe).
Robert (Nicolas).
Santerre (Jean-Baptiste).
Stella (Jacques).
Sueur (Eustache le).
Troy (François de).
Vanloo (Jacques).
Vanloo (Jean-Baptiste).
Vivien (Joseph).
Vouet (Simon).
Watteau (Antoine).

Fin de la table des écoles.

NOTICE HISTORIQUE
DES TABLEAUX

QUI COMPOSENT LE MUSÉE D'AVIGNON,

Avec une courte exposition du sujet de ces Tableaux.

SECONDE PARTIE.

AVIS.

A la fin de la 2e. partie de cette notice, est une table alphabétique des noms propres des maîtres qui sont dans le musée. A la suite du nom du peintre, vient une courte exposition du sujet de ses tableaux, indiquée chacun par un numéro qui correspond à celui placé sur le tableau même pour en faciliter la recherche ; et finalement on trouve la date et le lieu de sa naissance, et celle de sa mort.

DESCRIPTION
DES TABLEAUX.

N°. 1. St. Pierre, apôtre, par Pierre Parrocel, d'Avignon, de l'école française, original.

St. Pierre est représenté dans ce tableau tenant des clefs. La tête de ce saint est très-bien caractérisée. La carnation vraie, le coloris beau, et la figure bien drapée. Le cadre de ce tableau est cintré, sculpté et doré. Sa hauteur est de 2 mètres 84 millimètres. Sa largeur d'1 mètre 10 millimètres. Il étoit dans l'église de St. Pierre d'Avignon.

Pierre Parrocel d'Avignon, peintre d'histoire, fils de Joseph Parrocel, de Brignole, fut élève de Joseph Parrocel son père et de Carle Marat. Son ouvrage le plus considérable est à Saint-Germain-en-Laye, où il a peint dans une galerie de l'hôtel de Noailles, l'histoire de Tobie, en 16 tableaux. Son chef-d'œuvre est à Marseille, dans l'église des ci-devant religieuses de Ste. Marie. L'enfant Jesus, assis sur un thrône, est représenté couronnant la Vierge, qui est humblement inclinée devant lui. Cet ouvrage offre les graces

du dessin et du coloris, associées au charme des effets agréables et séduisans. Pierre Parrocel a répandu quantité de ses productions dans le Languedoc, la Provence et le Comtat, et sur-tout dans Avignon. Les trois tableaux dont il présenta les esquisses à l'académie royale de peinture et de sculpture (ce qui le fit recevoir au nombre de ses agréés), sont une résurrection, une ascension et la pêche miraculeuse, qui étoient tous les trois aux pénitens blancs d'Avignon. Mort en 1739, âgé de 76 ans.

N°. 2. La Sainte Vierge donnant le scapulaire à St. Simon Stock, par Nicolas Mignard, de l'école française, original.

Ce tableau est magnifique et d'une vérité étonnante. St. Simon Stock, instituteur de l'ordre des grands carmes(1), est habillé d'après leur costume. Sa tête est d'un fini admirable et des plus naturelles : il reçoit à genoux des mains de la Ste. Vierge, qui tient au bras l'enfant Jesus, le scapulaire. Un grouppe d'anges soutient une corbeille de fleurs, et un autre ange qui se trouve au bas du tableau, délivre des ames détenues dans le purgatoire. Peint à Avignon, en 1657. Son cadre est cintré, sculpté et doré. Sa hauteur est de 3 mèt. 735 millimèt. Sa largeur 2 mèt. 761 millim. Il étoit dans l'église des grands carmes d'Avignon.

Nicolas Mignard, surnommé Mignard

(1) Vies des Saints, par Croiset, 16 Juillet.

d'Avignon, pour avoir habité long-tems cette ville, étoit de Troye en Champagne, frère de Pierre Mignard. Il étudia d'abord les ouvrages du Primatice, qui étoient à Fontainebleau, et fut ensuite perfectionner ses talens à Rome, d'après les belles antiques et les chefs-d'œuvres des plus grands peintres. De retour à Paris, il fut employé à la cour, y fit plusieurs portraits et quantité de tableaux d'histoire. Il se distingua particulièrement dans les peintures et les plafonds dont il décora divers appartemens des Thuilleries. Les compositions de Nicolas Mignard étoient ingénieuses et pleines d'agrémens poétiques. Il étoit naturel dans les agencemens, ainsi que dans les attitudes de ses figures. Avignon possède plusieurs tableaux de ce peintre. Il y en avoit une quantité dans les églises, dont les deux plus excellens sont la naissance de Jesus et la visitation, original, le plus beau de tous. Mort en 1668, âgé de 63 ans, directeur de l'académie royale.

N°. 3. La descente du St. Esprit sur les apôtres, original, par Guilhermis d'Avignon. Ce tableau représente les douze apôtres, et la Sainte Vierge au milieu d'eux. Le St. Esprit qui répand ses rayons, en forme de langue de feu, sur leurs têtes. (*Acte* 2.) On y remarque saint Pierre, dont la tête est d'une grande beauté, ayant les mains jointes. Un autre apôtre a sur le nez des lunettes, quoiqu'alors elles ne fussent pas connues. Ces lunettes sont si bien repré-

sentées, et l'air de tête est si naturel dans son attitude et dans sa forme, qu'on diroit qu'il lit en effet dans le livre d'un autre qui le tient ouvert. Toutes les têtes des vieillards qui composent ce tableau, sont d'un fini charmant. Le tapis même qui y est au bas, imite si bien la nature qu'on s'y méprendroit aisément, si l'on n'étoit pas assuré que c'est de la toile peinte. Le cadre en est carré, sculpté et doré. Sa hauteur de 2 mèt. 842 millimèt. Sa largeur de 2 mèt. 37 millim. Il étoit dans l'église de St. Agricol d'Avignon.

Guilhermis, assez bon peintre, vivoit au commencement du 16e. siècle. Il fit à Avignon plusieurs tableaux d'histoire que cette commune possède encore, parmi lesquels se trouve celui des épousailles de la Ste. Vierge et de saint Joseph. Quoique moins savant pour le dessin que Mignard, néanmoins il excelloit dans le naturel des têtes, auxquelles il donnoit la plus grande vérité. On ne peut rien dire de précis sur les années de sa naissance et de sa mort: les recherches faites à ce sujet ont été inutiles.

N°. 4. St. Louis, roi de France, considérant la couronne de Notre-Seigneur, par Philippe Sauvan d'Avignon, original.

On voit dans ce tableau St. Louis, qui en fait le principal sujet, prosterné et vêtu de ses habits royaux, soutenant d'une main un linge sur lequel est la couronne d'épine de J. C., et trois clous au milieu qu'il considère avec le plus grand respect: deux anges de grandeur

naturelle, dont le premier tient d'une main le bout du même linge, et de l'autre veut, avec son doigt, comme indiquer à ce saint que cette couronne et ces cloux sont de Notre-Seigneur. Le second a dans la main droite une éponge, et plusieurs autres anges moins grands tiennent le sceptre et la couronne de ce saint roi. On en remarque dans le fond du tableau qui paroissent sortir du ciel. Dans le haut, est représenté une espèce de temple, au milieu duquel se trouve placée la Ste. Vierge, tenant entre ses bras l'enfant Jesus. La composition de ce tableau est très-belle : le coloris en est bon, et toutes les figures répondent à la science de ce peintre. Le cadre est cintré et doré. Sa hauteur est de 3 mètres 979 millim. Sa largeur de 2 mètres 517 millim. Il étoit dans l'église des ci-devant religieuses de saint Louis d'Avignon.

Philippe Sauvan, excellent peintre et habitant de la commune d'Avignon depuis l'âge de 14 ans, Élève de Pierre Parrocel, fameux peintre d'histoire, se distingua particulièrement dans le portrait et dans l'histoire. Son St. Michel, copie d'après le Guide, et le plafond qui existe encore dans la commune d'Avignon, peint à la détrempe, feront toujours son éloge.

Ce savant peintre, à l'âge de quatre-vingts ans, fit un tableau pour l'église de la ville de Rochemaure. Il représente la Sainte Vierge qui tient l'enfant Jesus, St. Jean-Baptiste et

St. Charles : il est d'un grand mérite. Né à Arles, mort à Avignon, âgé de 96 ans.

N°. 5. La Sainte Vierge souffrante, original, de Nicolas Mignard, de l'école française.

Cette vierge est voilée, elle lève les yeux vers son fils souffrant. Son regard est si expressif, qu'il attendrit le cœur. Une de ses mains ouverte, en forme de suppliante, et l'autre qu'elle appuye sur sa poitrine, expriment au mieux les douleurs qu'elle ressent, lorsque son fils meurt sur une croix.

Cette vierge est très-bien dessinée : les carnations de la tête et des mains sont très-naturelles. Le coloris en est excellent, les couleurs d'un parfait accord. Ce tableau est sans cadre. Sa hauteur est d'1 mèt. 976 millim. Sa largeur de 893 millim. Il étoit dans l'église des ci-devant religieuses de la Miséricorde d'Avignon.

N°. 6. St. Antoine de Padoue, faisant un miracle, touchant son père accusé d'assassinat, original, par Joseph Parrocel, de l'école française.

Le père de St. Antoine étant sur le point d'être condamné à mort, comme assassin, le saint commande, au nom de J. C., à celui qui avoit perdu la vie, et que l'on voit enveloppé de son suaire, de déclarer tout haut si son père est l'auteur de l'assassinat. Le mort se lève aussi-tôt, et dit publiquement que l'accusé est innocent. (*Vies des Saints.* 13 *Juin*). Ce tableau est plein d'expressions. Ici c'est

saint

saint Antoine qui parle au mort, et il le ressuscite : là le père lié, est conduit prêt à être supplicié : quantité de personnes gémissent à la vue de ce spectacle ; mais leurs chagrins se tournent en joie, au moment qu'ils deviennent témoins de la résurrection du mort et de l'innocence du père de saint Antoine. Le fond de ce tableau est magnifique, le coloris en est très-beau, les airs de tête bien dessinés, tout l'ensemble très-correct. Ce tableau est de forme triangulaire : le cadre en est doré. Sa hauteur est de 2 met. 165 millim. Sa largeur de 2 mètres 679 millim. Il étoit dans le passage attenant à l'église de saint Pierre à Avignon.

Joseph Parrocel étoit élève de Bourguignon. Il égala son maître dans l'art de peindre les batailles et le surpassa par le bouillant du coloris. Parrocel n'avoit jamais suivi les armées ; mais son heureux génie suppléoit à tout ce qu'il n'avoit pas vu. D'ailleurs le talent dont il étoit doué pour l'histoire, et les connoissances qu'il avoit acquises dans cette partie de la peinture, le mettoient naturellement au-dessus des artistes qui étoient bornés au seul genre de batailles et de portraits. Il étudia à Venise d'après les plus grands peintres, et réussit à les imiter dans la force, le mouvement, le fracas et les beaux effets. Le pinceau de Parrocel est plein de feu et de cet enthousiasme ragoûtant qui étonne et qui ravit. On voit de ses ouvrages à l'église de

Notre-Dame, où il a peint St. Jean qui prêche dans le désert. Il y en a plusieurs autres à l'hôtel de Toulouse, aux invalides, à Versailles, etc. Cet artiste dirigeoit la pointe et le burin avec la même hardiesse qu'il manioit le pinceau. Il a gravé plusieurs estampes avec beaucoup d'intelligence et d'esprit. Né à Brignoles en Provence, mort en 1704, âgé de 36 ans.

N°. 7. S. Benoît abbé, par Nicolas Mignard, original.

Le sujet de ce tableau est saint Benoît, avec un habit en long, d'après le costume de son ordre, tenant la crosse de la main droite : les carnations de la tête et des mains sont naturelles et de toute beauté ; la vérité en est des plus recherchées. Le dessin est très-correct et l'attitude du saint très-belle. Le cadre de ce tableau est un carré long, sculpté et doré. Sa hauteur est de 2 mèt. 973 millim. Sa largeur d'1 mèt. 974 millim. Il étoit dans le sanctuaire de l'église des ci-devant religieuses de St. Laurent d'Avignon.

N°. 8. St. Antoine de Padoue prêche et convertit plusieurs idolâtres. Original, par Joseph Parrocel.

Les sermons de ce saint faisoient si grand bruit, que sa réputation se répandit par-tout et opéra plusieurs conversions. Aussi on remarque dans ce tableau un nombre infini d'idolâtres qui accourent à lui et qui tous veulent l'entendre. Le costume et les têtes des femmes

sont d'un coloris qui ne laissent rien à desirer. On voit une mère qui dirige avec son doigt les yeux de son enfant qui rit, et dont le rire est si gracieux et si naturel qu'il vous épanouit l'ame. Les carnations de toutes les figures qui sont dans ce tableau sont vraies, les attitudes en sont bonnes. Le ton des couleurs y est très-distingué, par l'accord et l'harmonie que le coloris y produit. Les draperies qui sont sur les figures y sont bien jetées et les couleurs bien fondues. Le fond du tableau est une espèce de paysage où les arbres qui s'entrelacent donnent une grande idée de celui qui les a peints. Le cadre est doré, sa forme en est triangulaire. Sa hauteur 2 mèt. 328 millim.; sa largeur 1 mèt. 976 millim. Il étoit dans le passage attenant à l'église de S. Pierre d'Avignon.

N°. 9. L'ascension de Jesus-Christ, original, par Pierre Parrocel.

Jesus monte au ciel. La sainte Vierge lève les yeux vers lui. Sa tête est de la plus grande beauté. Elle est d'un fini charmant. La carnation en est vive et délicate. Le dessin en est correct. Les apôtres voyent avec regret que leur bon maître les abandonne. Ils le suivent des yeux et paroissent presque tous en extase. Ce tableau a un cadre sans dorure. Sa hauteur 2 mèt. 355 millim. Sa largeur d'1 mètre 684 millim. Il étoit dans le ci-devant séminaire de Sainte-Garde d'Avignon.

N°. 10. St. Antoine de Padoue faisant un miracle. Original, par Pierre Parrocel. Ce saint prêchant contre l'abus des richesses et contre l'avidité de ceux qui ne cherchent qu'à thésauriser; leur montre un coffre, où sont des sommes considérables. Il leur reproche qu'ils en sont idolâtres et qu'ils en font leur dieu. Tout-à-coup le démon s'en rend maître; et bien loin d'y voir l'or et l'argent, on ne voit dans ce même coffre que des fruits. La tête de ce saint est naturelle et bien finie. Son attitude est très-bonne. Les têtes des hommes et des femmes qui l'écoutent sont très-bien caractérisées, de même que leurs costumes. Le peintre sait varier la surprise et l'air de componction dans ceux qui entendent la prédication de ce saint. Ce tableau est de forme triangulaire, son cadre est doré. Sa hauteur est de 2 mèt. 30 millim. Sa largeur de 2 mèt. 382 millim.

Il étoit dans le passage de saint Pierre d'Avignon, attenant à l'église, peint en 1697, dans la même ville.

N°. 11. St. Ignace, original, de Nicolas Mignard.

Ce saint est représenté, habillé d'après le costume de la ci-devant société des jésuites. L'air mâle de tête qu'il a et l'ensemble du tableau, en font toute la beauté. Comme cette société portoit le nom de Jesus, ce saint tient dans une de ses mains un cœur qui prouve combien elle y étoit attachée. Tout dans ce

tableau est bien rendu. Le cadre est un carré long, sculpté et doré. Sa hauteur est 2 mèt. 193 millim. Sa largeur 1 mètre 245 millim. Il étoit dans le sanctuaire des ci-devant religieuses de l'église de St. Laurent d'Avignon.

N°. 12. St. Antoine prêchant à des idolâtres, original, par Pierre Parrocel.

Il étoit difficile de faire croire à un peuple idolâtre les vérités de l'évangile. Il falloit avant toute chose leur enseigner qu'il existoit un Etre Suprême et les faire croire en Dieu. Aussi on voit dans ce tableau que saint Antoine leur montre le ciel et il leur apprend que c'est là sa demeure. Déjà ceux qui l'écoutent sont si contrits qu'ils ne balancent pas à se convertir. Les têtes des femmes qui font une partie de ce tableau y sont d'une grande vérité, le ton des couleurs très-bon, les draperies magnifiques, les attitudes distinguées, le dessein bien suivi et correct, le pinceau fort et moëlleux. Le cadre est doré et sa forme en est triangulaire. Sa hauteur est 2 mèt. 111 millim. Sa largeur 2 mèt. 30 millim. Il étoit dans le passage de l'église de saint Pierre d'Avignon.

N°. 13. St. Hyacinthe, de l'ordre de saint Dominique, original, par Pierre Parrocel.

Le sujet de ce tableau est saint Hyacinthe tenant à son bras gauche une statue de la Sainte Vierge avec l'enfant Jesus, tandis que du droit il tient un soleil dans lequel le Saint Sacrement est renfermé, et que ce saint re-

garde avec complaisance. Les tartares étant venus assiéger Kiovie, capitale de la Moscovie, où on avoit bâti pour ce saint vivant encore un très-beau couvent et une église magnifique, prirent la ville d'assaut et la mirent toute à feu et à sang. Le saint venoit d'achever de dire la messe, lorsqu'il apprit cette triste nouvelle. Il prit le saint sacrement, et ordonna à tous les religieux de le suivre. En passant devant une haute statue d'albâtre qui représentoit la sainte Vierge, et devant laquelle il avoit coutume de prier, il entendit une voix miraculeuse qui lui disoit d'un ton plaintif : *hé quoi, mon fils, me laisserez vous à la merci des barbares ?* Le saint plein de confiance envers la mère de Dieu prend sa statue, quoiqu'elle fût d'un grand poids : il la trouve si légère qu'il l'emporte d'une main. (*Vies des saints. 16 Août.*) Ce tableau est sans cadre et très-estimé ; l'air de tête de ce saint très-gracieux, sa robe, d'après le costume de son ordre, bien ordonnée et les attitudes excellentes. Sa hauteur est 2 mèt. 328 millim. Sa largeur 866 millim. Il étoit aux ci-devant pénitens gris d'Avignon, dans leur chapelle.

N°. 14. Ste. Claire, avec le saint sacrement à la main, original, par Pierre Parrocel.

Cette sainte, attachée à Jesus-Christ par l'amour le plus vif et le plus sincère, est peinte avec un soleil où est placée la sainte hostie.

L'eucharistie, dans plusieurs miracles qu'elle opéroit, étoit cause de bien de prodiges; aussi s'en servoit-elle quand elle avoit à combattre contre les hérétiques : (*vies des saints*, 12 *Août*). Voilà pourquoi on représente cette sainte de cette manière. Sa tête est d'un air naturel, et dévotieux. Le coloris en est bon ; tout l'ensemble est bien dessiné : le voile et la robe d'après le costume de son ordre très-exacts. Ce tableau n'a point de cadre, il est en forme de cintre. Sa hauteur est 2 mèt. 219 millim. Sa largeur 807 millimèt. Il étoit aux ci-devant pénitens gris d'Avignon, dans leur chapelle.

N°. 15. La mort de saint Antoine de Padoue, original, par Pierre Parrocel.

Le principal sujet qui compose ce tableau, est saint Antoine mourant, couché sur une natte, habillé d'après le costume de son ordre. L'agonie dans laquelle se trouve ce saint, lui donne toute la vérité d'un homme qui se meurt. Ce qu'il y a de plus frappant dans ce tableau, c'est saint Antoine qui lève les yeux vers l'enfant Jesus, la sainte Vierge l'ayant entre ses bras. D'un côté les yeux de ce saint, prêt à rendre l'ame, sont dirigés vers ce divin enfant ; de l'autre, les mains du même enfant sont tendues vers lui, et semblent prêtes à recevoir cette ame bienheureuse. Enfin plusieurs de ses confrères, humblement à genoux, unissent leurs prières à celles de celui qui, en étole, lui fait la recommandation de l'ame,

et derrière lui, un autre religieux tient à la main un cierge allumé.

Ce tableau est de la plus grande beauté : les airs de tête y sont naturels, le dessin très-correct, le coloris excellent, le ton de couleur vrai ; en un mot, c'est un tableau très-estimable. Le cadre a la forme triangulaire ; il est doré. Sa hauteur est de 2 mèt. 273 millim. Sa largeur est de 2 mèt. 60 millim. Il étoit dans le passage attenant à l'église de saint Pierre d'Avignon.

N°. 16. St. Veran, en chape, donnant la bénédiction du saint sacrement, original, par Pierre Parrocel.

On remarque dans ce tableau la tête de ce saint : elle est bien caractérisée : le dessein en est correct, le coloris beau et la figure richement drapée. Il est sans cadre et cintré. Sa hauteur est de 2 mèt. 517 millim. Sa largeur de 649 millim. Il étoit dans la chapelle des ci-devant pénitens gris d'Avignon.

N°. 17. Ste. Praxede, original, par l'ayeul de Mignard d'Avignon, de sa première manière.

Cette sainte est représentée habillée d'après le costume des dames romaines, tenant d'une main, dans un linge, une éponge ensanglantée. Tout le monde sait qu'à Rome, lors des persécutions de Néron, Domitien et Dioclétien, contre les chrétiens, des dames romaines, pleines de religion et de charité, alloient aux échafauds ramasser avec des

éponges le sang des martyrs: elles les portoient dans un puits, où elles les cachoient, de même que leurs corps. Une lampe y veille journellement. Ce puits existoit à Rome dans l'église érigée en l'honneur de sainte Praxède et sainte Pudentienne dès le second siècle ; mais quoique rétablie dans le neuvième par le pape Pascal, il s'y trouve encore. (*Description de la ville de Rome*, *an* 1778, *pag.* 53.)

Sainte Praxède et sainte Pudentienne sont les deux que, dans ce nombre, on connoît le plus. Elles ont leur tombeau dans une des églises de Rome. On remarque dans ce tableau la robe de sainte Praxède qui joue le satin dans la plus grande vérité. Les ombres y sont si bien étudiées qu'on s'y méprendroit, si l'on n'étoit pas assuré qu'une toile peinte n'est pas une étoffe. La tête et les mains de la sainte ne répondent pas à la beauté du satin qu'on a voulu imiter. Ce tableau est sans cadre et cintré. Sa hauteur est 1 mèt. 976 millim. Sa largeur de 866 millim. Il étoit dans l'église des ci-devant religieuses de saint Louis d'Avignon.

N°. 18. St. Roch, de Pierre Parrocel.

On le voit dans ce tableau habillé en pélerin, avec son bourdon. Un ange lui essuye une playe qu'il a à la cuisse droite. Il avoit pris cette maladie en servant des pestiférés dans un hôpital, d'où il fut mis dehors, peu de tems après. Forcé d'aller se refugier dans une mauvaise cabane, ne sachant plus où re-

poser sa tête, Dieu qui recompense toujours ceux qui lui sont fidèles, fit sortir, près du même lieu, une source d'eau vive et miraculeuse, dont le saint but et se trouva guéri. (*Vies des saints*, 16 *Acût.*)

Ce tableau est très-exact dans le dessin, la composition en est bonne et les airs de tête bien naturels. Il est sans cadre et ceintré. Sa hauteur est de 2 mèt. 247 millim. Sa largeur de 807 millim. Il étoit dans l'église des ci-devant pénitens gris d'Avignon.

N°. 19. St. Antoine de Padoue, portant sur ses bras l'enfant Jesus, original, par Pierre Parrocel.

On voit ce saint qui contemple ce divin enfant. Il le regarde avec complaisance. Le plaisir qu'il goûte dans ce moment, exprime son amour. La sainte Vierge tient, par un bout, une partie du linge qui l'enveloppe. Elle paroît être assise sur un nuage, soutenue par deux anges. On raconte de ce saint que la curiosité ayant porté un jour son hôte à épier ce qu'il faisoit, il le vit à genoux dans sa chambre (*Vies des saints*, 13 *juin*), avec l'enfant Jesus qui le caressoit; et cette signalée faveur a donné lieu à la plupart de ses images. Quand on aime aussi tendrement le fils, on a toujours une dévotion pour la mère : on eût dit que la tendresse pour la sainte Vierge étoit née avec lui. On la trouve par-tout dans ses écrits, dans ses sermons, dans ses entretiens familiers : la dévotion à la mère de Dieu y

avoit toujours sa place. Ce tableau est très-gracieux et d'une bonne composition. Son cadre est en forme triangulaire et doré.

Sa hauteur est de 2 mèt. 301 millim. sa largeur de 2 mèt. 242 millim. Il étoit dans le passage attenant à l'église de saint Pierre d'Avignon, et peint dans la même ville en 1700.

N°. 20. Saint Jean l'évangeliste, par Nicolas Mignard, original.

On ne peut rien trouver de plus expressif que le fini de la tête de saint Jean. La carnation est de la plus grande vérité. Le regard vers l'objet qu'il aime, qui est Jesus-Christ, est très-expressif. Les mains jointes qui caractérisent le respect qu'il a pour lui et la fermeté de sa foi, sont parfaitement bien dessinées; les draperies qui couvrent la figure de ce saint bien jetées, et le coloris qui fait l'accord et l'harmonie du tableau, très-beau. Il est sans cadre. Sa forme est un carré long. Sa hauteur est 1 mèt. 949 millim.; sa largeur de 781 mil.

Il étoit aux ci-devant religieuses de la Miséricorde d'Avignon, dans leur église.

N°. 21. La descente de la croix, par Simon de Châlon, d'après le Carrache.

Jesus-Christ est étendu sur son linceul avec toutes ses plaies. Un ange courbé baise celle de la main gauche. A sa droite est saint Etienne, habillé en diacre et à genouil. A sa gauche saint Pierre en pluvial, tenant des clefs, pareillement à genouil. Le seul mérite

de ce tableau, est qu'il est peint sur bois et de l'an 1548. On l'estime assez. Il est sans cadre. Tous les tableaux de ce peintre ont un certain prix. Sa hauteur est de 0 mèt. 785 millim.; sa largeur de 1 mèt, 542 mil. Il étoit à Notre-Dame des Dons.

N°. 22. La descente du Saint-Esprit sur les apôtres, par Simon de Châlon, original.

Les douze apôtres avec la sainte Vierge, sur lesquels le saint-Esprit descend en forme de langue de feu (*Act.* 2.), sont assez bien dessinés, et leurs têtes assez bien caractérisées. L'apôtre qui a un bras presque sous ses yeux est assez intéressant. Il veut dire, par cette attitude, que les rayons du saint-Esprit l'éblouissent. La sainte Vierge, qui se trouve au milieu d'eux, est dans une attention particulière : elle médite la grace qu'elle reçoit de ce don, tandis que les apôtres sont presque tous en prière.

Ce tableau est peint sur bois et sans cadre. sa hauteur est 1 mèt. 404 millim. sa largeur 1 mèt. 353 millim.

Il étoit à Notre-Dame des Dons.

N°. 23. Sainte Anne, original, par Trevisani, peintre de l'école romaine.

La sainte Vierge tient entre ses bras l'enfant Jesus. Le regard de complaisance qu'elle jète sur son enfant mérite quelqu'attention. Jesus répond à l'amour de la mère : il la fixe tendrement et avec satisfaction. ste. Elisabeth est peinte d'après nature : les rides qu'elle a, à

raison de son âge, sont d'une vérité étonnante. Elle baise une des mains de ce divin enfant, et de l'autre le même enfant paroît la bénir. St. Joseph est debout et à son côté. Deux anges, d'une très-petite forme, occupent le bas du tableau. Le premier déroule une bande, et l'autre tient prêt le lange qui doit servir à emmailloter l'enfant. Ce tableau est très-précieux : le coloris aimable et naturel. Les carnations y sont de toute beauté, les expressions vives, les attitudes bonnes, le ton de couleur très-harmonieux par ses accords. Le cadre de ce tableau est carré, sculpté et doré.

Sa hauteur est de 2 mèt. 382 millim. : sa largeur de 1 mèt. 813 millim. Il étoit dans l'église de saint Agricol d'Avignon.

N°. 24. L'Annonciation de la sainte Vierge, par Pierre Parrocel, copie d'après Lanfranc.

L'ange Gabriel tenant d'une main un lys qui, chez tous les peuples, a été estimé pour sa blancheur et sa pureté. Cet ange envoyé de Dieu à la sainte Vierge, appellée Marie de la tribu de Juda. Il la salue et lui dit : *ô pleine de graces, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes, vous concevrez et vous enfanterez un fils.* (*St. Luc*, 1.) La sainte Vierge, avec la plus grande humilité, se conforme à la volonté de Dieu, et répond à l'ange, qu'il soit fait selon votre parole. Alors le Saint-Esprit vient dans elle, et par sa vertu opère le grand mystère de l'Incarnation et le fondement de notre religion.

On remarque dans ce tableau la bonne attitude de la Vierge, et l'air de tête qu'elle a, lorsqu'elle écoute avec respect ce que l'ange lui annonce, que ses mains, dans leur attitude, expriment au mieux, la réponse qu'elle fait à l'ange Gabriel. On y voit avec satisfaction le Saint-Esprit qui, sous la forme d'une colombe, paroît sortir d'un nuage et vient à elle de la manière la plus digne et forme, du sang très-pur de la sainte Vierge, un corps parfaitement beau, et la plus belle ame qui fut jamais. Dans le fond du tableau, il y a un paysage qui fait plaisir. Ce tableau est d'une très-belle composition : les draperies y sont bien jetées, le dessin très-correct, les couleurs vives. Le cadre en est carré, sculpté, doré, et marbré en partie. Sa hauteur est de 3 mèt. 890 millim. : sa largeur 2 mèt. 761 millim. Il étoit dans l'église des grands ci-devant carmes d'Avignon.

N°. 25. L'Ascension de Jesus-Christ, original, par Pierre Parrocel.

Jesus-Christ monte au ciel (*act.* 1er.), élevé sur une nuée. La sainte Vierge, au milieu des apôtres, comme en extase, lorsque son fils disparoît. Les trois Maries, à son côté, et les apôtres qui ne cessent de l'accompagner des yeux, sont saisis du plus grand étonnement.

L'air de tête de la sainte Vierge exprime la douceur même, et son regard vers celui qui l'abandonne, est des plus plaintifs. La car-

nation en est si bien imitée, le coloris si bien rendu et l'attitude si expressive, qu'on peut dire que le tout est digne de son auteur. On n'est pas moins satisfait des airs de têtes des trois Maries, que de ceux des apôtres qui sont très-gracieux; et l'air de surprise qu'ils ont, en perdant leur bon maître, paroît la seule cause de leur regret. Ce tableau est cintré, sculpté et doré. Sa hauteur est de 4 mèt. 6 millim.: sa largeur de 2 mèt. 328 millim. Il étoit dans la ci-devant chapelle des pénitens blancs d'Avignon, et peint dans la même ville en 1728.

N°. 26. St. Eloy, évêque de Noyon, original, par Nicolas Mignard.

Son père l'ayant fait instruire dans les principes des sciences humaines et divines, le voyant adroit, plein d'industrie et de délicatesse pour les ouvrages de la main, le mit chez un orphèvre de Limoges. Peu de tems après, il devint si habile dans l'art de l'orphevrerie, qu'il surpassa son maître. Sa réputation ainsi établie, tout le monde voulut se servir de ce fameux artiste; même le roi Clotaire II le prit en amitié et le fit travailler à une chaîne d'or et à des pierreries, ouvrages très-précieux, qui le firent passer pour un habile maître. Mais, dégoûté du monde et plein de religion, voulant vivre dans la retraite, il se mit dans un monastère qu'il avoit fait bâtir lui-même, où bientôt sa vertu reconnue et la science qu'il avoit acquise dans

ce couvent, l'élevèrent à l'épiscopat. Eloy en remplit si dignement les fonctions, qu'il mourut en odeur de sainteté, et mérita, comme saint, d'être placé sur les autels. (*Vies des saints, premier décembre.*) Il est représenté habillé pontificalement. Sa tête est très-bien caractérisée et d'un fini qui donne le plus grand mérite à son auteur. Son attitude est noble et naturelle. Sa chape est dessinée supérieurement, et la broderie qui l'enrichit est de toute beauté.

Les ombres de l'aube dont ce saint est revêtu sont si bien entendues et elles trompent tellement, qu'on prendroit la toile peinte pour une vraie mousseline. Les bijoux et les chaînes qui sont au bas du tableau, expriment parfaitement l'art qu'il a professé. Ce tableau a un cadre sculpté, doré et cintré. Sa hauteur est de 2 mèt. 788 millim. Sa largeur de 1 mèt. 949 millim. Il étoit dans l'église des ci-devant grands carmes d'Avignon.

N°. 27. La résurrection de Notre-Seigneur, original, par Pierre Parrocel.

Jesus-Christ, après avoir souffert toutes sortes d'ignominie de la part des juifs, jusqu'à mourir sur une croix, voulut montrer à ce peuple ingrat qu'il étoit mort comme homme; mais qu'il avoit la puissance de sortir du tombeau comme Dieu, en triomphant de la mort.

On voit dans ce tableau Jesus-Christ qui sort du tombeau (*S. Marc*, 16.) avec les plaies de ses mains et de ses pieds : un ange

qui tient par le haut la pierre qui couvroit le sépulchre et qu'il a ôtée lui-même, et entre les bras duquel Jesus-Christ paroît se soutenir, enveloppé de son linceul. On y remarque un soldat qui est à la garde du tombeau, et armé d'une main d'une pique qu'il est prêt à lancer contre Jesus-Christ. L'on voit deux autres soldats dont l'un est renversé avec son armure, et l'autre couvert de son manteau, tous les deux saisis de la plus grande frayeur, persuadés qu'ils sont que Jesus-Christ ne pouvoit pas sortir d'un tombeau qui étoit fermé et scellé.

La composition de ce tableau est naturelle et savante. Les carnations de toutes les figures vraies. Le coloris brillant, le suaire bien jeté, les airs de tête d'un fini charmant, le pinceau hardi, fort et moëlleux, le dessin très-correct, et le contraste des coups de lumière bien trouvé; enfin le regard de satisfaction de l'ange, opposé à celui du soldat qui est des plus fâcheux; tout l'ensemble du tableau fait le plus grand effet.

Il est avec son cadre cintré, sculpté et doré. Sa hauteur est de 4 mèt. 6 millim.: sa largeur est de 2 mèt. 328 millim. Il étoit dans la chapelle des ci-devant pénitens blancs d'Avignon, et peint en 1708 dans la même ville.

N°. 28. Sainte Anne, original, de Nicolas Mignard, de sa première manière. On ne peut pas donner une idée plus noble, plus releyée

de la sainteté de sainte Anne, qu'en disant qu'elle est la mère de la mère de Dieu. (*Vies des saints*, 26 *juillet.*) Cette qualité auguste renferme tous les titres d'honneur : elle seule vaut tous les éloges. Quoique mariée, elle resta plus de quarante ans sans avoir un enfant. C'étoit une espèce d'opprobre et d'infamie, parmi les juifs, d'être stérile. Il y avoit longtems que sainte Anne vivoit dans cette triste humiliation, sans espérance d'en sortir, à cause de son âge ; mais priant un jour dans le temple avec beaucoup de ferveur, et demandant à Dieu de daigner regarder d'un œil favorable l'affliction extrême de sa servante. Le Seigneur exauça sa prière, et elle devint la mère de la mère de Dieu.

On voit dans ce tableau sainte Anne toute occupée à donner pour l'enfant Jesus quelque chose qui lui fasse plaisir, comme on le pratique ordinairement à un enfant de cet âge. Aussi la sainte Vierge prend un raisin que sainte Anne lui offre : et saint Joseph, son père nourricier, qui s'intéresse également à son amusement, porte sur sa main un chardonneret, lequel bien loin de prendre le vol, y reste immobile ; et lorsque l'enfant Jesus veut s'en saisir, cet animal ouvre son bec, bat des aîles, voulant comme témoigner dans ce moment le plaisir qu'il a d'être préféré sur tous les autres oiseaux, par le choix que ce divin Enfant veut bien faire de lui.

On remarque beaucoup d'expression dans

ce que sainte Anne fait auprès de la mère de Dieu. La tête de la sainte Vierge est charmante, le pinceau en est délicat, les carnations tant de la mère que du fils, vraies, les couleurs des draperies fraîches, et le chardonneret d'après nature. Ce tableau est terminé dans le haut par deux petits anges, soutenant lestement un rideau, qui sert de ciel à la mère et à l'enfant.

Ce tableau a un cadre cintré, sculpté et doré. Sa hauteur est de 0 mèt. 244 millim. : sa largeur de 328 millim. Il étoit dans l'église de saint Pierre d'Avignon. Peint dans la même ville, en 1641.

N°. 29. St. Antoine de Padoue, original, de Pierre Parrocel.

Le culte qu'on rend aux saints est fondé sur l'espérance que l'on a d'obtenir ce qu'on demande ; cependant on ne s'y trompe pas. Tout le monde sait que quoiqu'ils soient les amis de Dieu, néanmoins ils n'ont que la seule qualité d'intercesseurs auprès de lui, et qu'il n'y a que lui qui ait le pouvoir d'accorder la demande qu'on lui fait. St. Antoine est donc représenté dans ce tableau en forme de suppliant. Il demande à la sainte Vierge, pour laquelle il a toujours eu une dévotion particulière, d'obtenir de son fils la délivrance de plusieurs ames détenues du purgatoire. Et comme il sait que quand on aime la mère on aime aussi le fils, il redouble sa prière ; et à peine l'a-t-il achevée que l'enfant Jesus, qui est entre

les mains de la sainte Vierge, tend les bras à ces ames souffrantes : un ange les prend par la main et les délivre toutes de ce lieu de peines et de douleur.

Ce tableau est magnifique : le pinceau en est moëlleux, le coloris excellent, les carnations vraies, les attitudes en sont bonnes, le dessin en est correct. Il est très-estimé.

Son cadre est sculpté et doré. Sa hauteur est de 1 mèt. 138 millim. : sa largeur de 866 millimètres.

Il étoit dans le passage attenant à l'église de saint Pierre d'Avignon.

N°. 30. Hérodias, avec la tête de saint Jean dans le bassin, d'après Rubens, de l'école flamande.

Dieu avoit promis d'envoyer saint Jean-Baptiste devant son Christ, pour lui préparer les voies. Ce prophète, plus que prophète, ce précurseur de Jesus-Christ, vient et prêche la pénitence. Il annonce qu'il faut faire de bonnes œuvres qui en sont les véritables fruits. Il sait qu'Hérode commet un inceste avec Hérodias, femme de son frère ; il le reprend avec zèle et toute la force possible. Mais Hérodias ayant appris qu'on vouloit lui ravir l'objet de son crime, et que Jean en étoit la cause, jura sa perte ; et par la malice la plus noire, elle chercha les moyens d'y réussir. (*St. Marc*, 6.) Elle commande à sa fille de se parer de ses habits les plus précieux, de profiter du jour où Hérode devoit donner un

festin et de danser devant lui. La fille obéit à l'instant, elle se rend au palais d'Hérode, elle danse avec grace en sa présence. Hérode en est tellement épris, qu'il lui demande ce qu'elle veut, fût-ce même la moitié de son royaume. La fille, pleine de joie, vient à sa mère, lui rend mot pour mot la réponse d'Hérode. Comme Hérodias desiroit depuis longtems la mort de Jean-Baptiste, elle dit à sa fille : retourne à Hérode, et demande-lui la tête de Jean. A peine la fille arrive-t-elle qu'elle se présente à Hérode ; et malgré la répugnance qu'il éprouve de lui accorder la tête d'un homme qu'il estime singulièrement, il a néanmoins la foiblesse de le faire mettre en prison, et bientôt le bourreau apporte sur un bassin cette tête sanglante. Il la remet par l'ordre d'Hérode entre les mains de la fille d'Hérodias, et cette mère barbare devient la plus contente de toutes les femmes.

On remarque dans ce tableau l'attitude et le bras du bourreau, dont les muscles tendus expriment la force, lorsqu'il tient la tête de Jean par les cheveux. Son coloris convient parfaitement à un homme décollé, et le bassin dans lequel la tête de Jean est portée est d'après nature. Ce tableau est d'une forme carrée ; il est sculpté et doré.

Sa hauteur est de 1 mèt. 461 millim. : sa largeur de 1 mèt. 461 millim. Il étoit aux ci-devant pénitens de la Miséricorde d'Avignon.

N°. 31. Bijoux et autres objets de nature morte.

Tous les peintres se sont toujours attachés à imiter la belle nature, et même plusieurs y ont excellé. Mais comme les hommes changent souvent de façon de penser, et que leur goût varie, aussi s'ensuit-il delà que tous n'ont pas les mêmes desirs. Les uns s'attachent à des paysages, les autres à des portraits; ceux-ci à des tableaux d'histoire, ceux-là à des animaux, et cependant tous aiment la belle touche d'un tableau et la vérité de la belle nature. Il faut donc convenir qu'il existe des personnes qui ont un attrait particulier pour tel objet, et auquel d'autres ne sont pas portés; mais, dans tous les cas, tous cherchent la vérité. L'ignorant qui ne sait pas les règles de la peinture, et qui n'en a pas même le goût, s'il passe devant un tableau dont la composition soit bonne, le dessin correct, le fini charmant, s'arrête malgré lui, il le considére; et quoiqu'il ne puisse pas en juger, il en est ému, et il avoue que la belle nature a des grands pouvoirs sur lui.

On voit dans ce tableau quantité de choses de fantaisie, différens bijoux, coquilles, vase, montre, colliers, lettre, plume, etc. le tout si bien imité et d'une vérité si étonnante par la correction du dessin, par l'effet juste et par la composition gracieuse, que, quoiqu'on ne sache pas qui en est l'auteur, néanmoins on rend justice à celui qui l'a peint.

Ce tableau est carré, sculpté et doré. Sa

hauteur est de 1 mèt. : sa largeur de 1 mèt. 359 millim. On ignore l'endroit où il étoit.

N°. 32. Simon Stock reçoit le scapulaire. Original, par Nicolas Mignard.

La dévotion du scapulaire consiste pour les religieux à porter le scapulaire ; et pour les laïcs, à porter aussi sur eux une espèce de morceau d'étoffe sur laquelle est brodé le nom de la Vierge dont il faut réciter l'office à certains jours, avec quelques pratiques de dévotion, approuvées et confirmées par Paul V.

On assure que Simon Stock, général des carmes et instituteur de ces pratiques (*Vies des saints*, 16 *Juillet*), dans une vision, reçut des mains de la sainte Vierge le scapulaire, comme une marque de sa protection spéciale envers tous ceux qui porteroient ce petit habit, ou un morceau d'étoffe, et qui garderoient la virginité, la continence, la chasteté conjugale, selon leur état.

Dans ce tableau, on voit la sainte Vierge donnant le scapulaire à saint Simon Stock. Ce saint le reçoit à genoux, et la manière avec laquelle il se présente à elle exprime la satisfaction qu'il a de le prendre de sa main. L'enfant Jesus qui est entre les bras de sa mère, le bénit, et saint Joseph qui tient un lys veut, pour ainsi dire, devenir comme témoin des faveurs que ce saint reçoit dans ce moment.

On remarque dans le haut du tableau deux anges portés sur un nuage qui applaudissent à cette action sainte.

Ce tableau est magnifique. Les airs de têtes y sont vrais : celui de Simon Stock est d'une vérité étonnante ; tous les coloris beaux et frais, les figures bien drapées, la composition belle et le dessin très-correct. Son cadre est carré, sculpté et doré.

Sa hauteur est de 3 mèt. 958 millim. : sa largeur de 2 mèt. 571 millim.

Il étoit dans l'église des ci-devant religieux carmes déchaussés d'Avignon, dans une chapelle sous le titre de la confrairie de saint Joseph, et peint dans la même ville, en 1644.

N°. 33. La sainte Vierge donne le cordon à saint François d'Assise, original, par Pierre Parrocel.

St. François, premier père de différens ordres religieux, comme cordeliers, capucins et récollets, les oblige à porter un cordon ou espèce de corde garnie de nœuds, en forme de ceinture. Ce cordon donna bientôt naissance à une confrairie qui comprit non seulement les religieux, mais encore un très-grand nombre de personnes de l'un et de l'autre sexe. Ces confrères, pour obtenir les indulgences accordées à leur société, s'obligèrent à dire tous les jours cinq *Pater*, cinq *Ave Maria*, et cinq *Gloria Patri*, et à porter le cordon que tous les religieux pouvoient donner ; mais qui ne pouvoit être béni que par les supérieurs de l'ordre. (*Vies des Saints*, 4 *octobre.*)

S. François est ici représenté à genoux, recevant un cordon blanc de la main droite de la

la Mère de Dieu. Cette Vierge est assise sur un groupe d'anges, elle a entre ses genoux son enfant dont une main est appuyée sur une partie du cordon, voulant par là faire entendre qu'il approuve et accorde sa protection à ladite confrairie. On voit dans le haut du tableau un ange qui tient dans un bassin une quantité de cordons, dans lequel la sainte Vierge porte la main gauche pour en prendre un second et le donner encore à S. François. Cette nouvelle faveur que ce saint reçoit, explique parfaitement l'autorisation de la confrairie du cordon.

Ce tableau est d'un coloris charmant ; tous les airs de tête y sont très-gracieux, le pinceau en est moëlleux, les draperies bien jetées, les couleurs fraiches et le dessin très-correct. Son cadre en est carré, sculpté et doré.

Sa hauteur est de 2 mèt. 463 millim. sa largeur d'1 mèt. 921 millim. Il étoit dans l'église des ci-devant cordeliers d'Avignon.

N°. 34. La Circoncision de Notre-Seigneur, original, par Vien, de l'école française.

Le huitième jour étant arrivé (*S. Luc* 2), depuis la naissance du fils de Dieu, le tems vint où il devoit être circoncis. : il le fut selon la loi, et dans le cours de la cérémonie on lui donna le nom de Jesus : nom adorable et énergique que l'ange avoit apporté du ciel, avant même que l'enfant fut conçu dans le sein de sa mère.

La Circoncision, ordonnée pour le huitième

jour étoit une pratique religieuse introduite par l'ordre de Dieu pour distinguer et pour séparer les Juifs du reste des nations. Elle étoit le caractère propre des enfans d'Abraham, Isaac et de Jacob. En la recevant, on devenoit membre du peuple de Dieu, et on se chargeoit de l'observation de toute la loi; ce fut à ce titre et en conséquence de ce précepte, que le Sauveur de tous les hommes destiné à être spécialement le prédicateur des enfans d'Israël, fut circoncis, et que ne devant abroger la loi qu'après l'avoir accomplie toute entière, (ainsi qu'il s'en explique lui-même) Dieu voulut que son fils fut assujetti à une observance légale, plus ancienne à la vérité que Moïse, mais devenue comme la base et le fondement de toute la loi mosaïque. Le fils de Dieu se soumet volontairement à cette loi humiliante, quoiqu'il n'y fût nullement obligé. La circoncision de Notre-Seigneur Jesus-Christ peut donc être appellée le grand mystère de ses humiliations, le gage primitif de notre salut. La consommation de l'ancienne loi est comme les arrhes et le premier sceau de la nouvelle alliance. Dans ce tableau est représenté un temple dans lequel se trouve le grand prêtre habillé d'après son costume, assis sur un siége de forme antique; l'enfant Jesus, prêt à être circoncis, est placé sur une table ornée d'un superbe tapis. La Ste Vierge debout et dans une attitude très-respectueuse, contemple son fils. Sainte Anne, Prophétesse,

et S. Simeon sont comme les témoins de cette cérémonie, et par leurs gestes expriment combien grand est le sacrifice que le fils de Dieu fait en ce moment, en prenant la qualité de pécheur. Plusieurs jeunes lévites tiennent des flambeaux allumés, et un d'entreux présente un parchemin sur lequel sont écrits les termes de la loi touchant la circoncision. Au bas du tableau est S. Joseph à genoux, tenant une case d'osier dans laquelle sont d'eux tourterelles, offrande ordonnée dans la loi du Seigneur, un parfum à l'antique, une aiguière, suivie de son bassin et quantité de fleurs confusement répandues. Enfin, à côté des deux colonnes qui soutiennent le temple sont les tables de la loi, et dans le haut du tableau se trouvent sur un nuage deux anges dont le premier porte de fleurs, et le second une couronne qui sert à ce divin enfant. Ce tableau est d'une composition gracieuse. Les attitudes y sont très bonnes, les expressions vives, le dessin très-correct. Le cadre est un carré long, sculpté et doré. Sa hauteur est 4 mèt. 141 millim. sa largeur 2 mèt. 318 millim. Il étoit au ci-vant séminaire de S. Charles d'avignon. Peint en 1757.

On ne sera pas fâché, nous pensons, de trouver ici l'histoire abrégée de cet homme célèbre, natif de Montpellier, qui vit encore, et dont nous possédons un original. Vien étoit premier peintre de Louis XVI, président de l'académie de Paris, ancien directeur de celle

de France à Rome, professeur et recteur de l'école spéciale du dessin, et aujourd'hui membre du tribunat. Mais il est encore mieux connu par un nombre de tableaux estimés, que l'on regarde avec raison comme la restauration du bon goût de la peinture en France.

Les principaux ouvrages de ce fameux peintre sont, 1°. le tableau qui est dans la salle de la ci-devant académie, et qui représente l'ingénieux Dédale, attachant avec de la cire des aîles aux épaules de son fils Icare, pour l'affranchir des persécutions de Minos, et qui ne servirent à ce jeune présomptueux qu'à hâter le moment de sa perte.

Les figures qui sont dans ce tableau sont de grandeur naturelle et très-expressives, le dessin en est correct, le coloris vrai, l'effet juste et la composition gracieuse. Il est gardé avec beaucoup de soin.

2°. Celui qui représente St. Jerôme dans le désert mérite encore d'être placé parmi les meilleures productions de l'école française. Il a été fait en Italie.

3°. Les adieux d'Hector et d'Andromaque, tableau qui a resté long-tems à la manufacture des gobelins, est rempli de pathétique et de sensibilité.

4°. Une composition sage et sévère caractérise celui qui représente les prédications de St. Pierre et qui étoit placé dans l'église de St. Roch à Paris. M. Vien a aussi représenté avec beaucoup de succès les sujets gracieux:

plusieurs tableaux qu'il a faits dans ce genre méritent les suffrages de tous les véritables amateurs et hommes de goût.

Outre le mérite d'avoir produit d'excellens ouvrages, cet artiste respectable a encore celui d'avoir donné à la France David, Renaud et plusieurs autres grands peintres.

N°. 35. La Visitation de la Ste. Vierge, original, par Nicolas Mignard.

L'ange qui avoit annoncé à Marie le mystère de l'incarnation du fils de Dieu, lui avoit appris en même tems la miraculeuse grossesse d'Elisabeth sa cousine, qui, quoique stérile et dans un âge fort avancé, étoit depuis six mois mère d'un fils, lequel devoit être précurseur du Messie. La joie que ressentit la Sainte Vierge du bonheur de cette femme choisie de Dieu pour être la mère du précurseur de son fils, et l'obligation où elle croyoit être de l'en féliciter au plutôt; tout cela la fit resoudre à partir. En effet, quoique le chemin fût long et difficile, elle part; et arrivée à Hébron, ville sacerdotale, située dans la partie méridionale de Juda, elle alloit entrer dans la maison de Zacharie, quand Elisabeth l'ayant apperçue lui vint au-devant. (*S. Luc.* 1.) La Ste. Vierge s'approche, elles s'embrassent, et dès qu'Elisabeth eut entendu la voix et les félicitations de sa cousine, l'enfant qu'elle portoit tressaillit de joie dans ses flancs, et rendit ses premiers hommages à celui dont il devoit préparer les voies. Elisabeth s'en apperçut, et la lumière

surnaturelle qui éclairoit l'enfant, réjaillissant sur la mère, elle connut le mystère incompréhensible de l'incarnation du verbe.

Ce tableau est très-estimé : on y voit la Sainte Vierge et Ste. Elisabeth sa cousine, qui se prennent par la main et veulent s'embrasser. Zacharie debout étant sur la porte de sa maison, plein de respect et de vénération pour la Ste. Vierge, tient son bonnet à la main. On y remarque St. Joseph, occupé à attacher une espèce de sac pour les provisions dont son âne est chargé; une jeune et jolie villageoise qui porte un panier d'osier, couvert d'un linge, renfermant sans doute un présent; et un paysage dans le fond du tableau.

Les airs de tête répondent parfaitement à la belle composition de ce tableau. Celui de la Ste. Vierge et de Ste. Elisabeth y sont très-expressifs. Les carnations sont vraies, le coloris agréable, le pinceau moëlleux, la tête de St. Joseph bien caractérisée, les figures bien drapées, et le panier d'osier d'après nature et très-recherché; enfin un paysage charmant fait le fond du tableau.

Le cadre est un carré long et doré, sa hauteur est 2 mèt. 544 millim. Sa largeur 2 mèt. 670 millim.

Il étoit autrefois dans l'église de Montfavet, territoire d'Avignon, et ensuite au ci-devant hôpital de St. Benezet de la même commune, peint à Avignon, en 1639.

N°. 36. St. Ruf, premier évêque d'Avignon, l'an 70 environ.

Original par Pierre Parrocel.

Il étoit fils, selon François Nouguier, pr. auteur de l'histoire chronologique de l'église, évêques et archevêques d'Avignon, de Simon Cirenéen qui aida à porter la croix de Notre Seigneur. St. Ruf, après la mort de Jesus-Christ, ayant vu les merveilles que ce Dieu fait homme opéroit tous les jours, touché de ses prédications, embrassa la foi chrétienne, et fut mis au nombre des 72 disciples. Après la mort de notre Redempteur, il se joignit de cœur et d'ame à St. Paul, le suivit à Rome et dans ses travaux apostoliques, comme le témoigne ce grand apôtre, dans son épître aux romains, et élevé à la dignité d'évêque. Après tant de courses et de peines qu'il prit pour la conversion des infidèles à la foi, il vint à Avignon, où ce saint prélat fit bâtir hors des murs un beau couvent, dont on voit encore les restes. Se retirant là avec ses disciples, il leur prescrivit une règle et une manière de vivre très-austère.

Ce grand saint mourut et fut enseveli à Avignon dans l'église de son monastère, environ l'an 90. L'église métropolitaine de cette ville possédoit ses précieuses reliques : elles étoient placées dans un buste d'argent, et méritoient une grande vénération.

La palme et la couronne que l'enfant Jesus donne à St. Ruf, sont la récompense de ses grandes vertus et de ses travaux apostoliques. La Ste. Vierge qui tient l'enfant Jesus entre

ses genoux, semble coopérer à ce précieux don. St. Jean-Baptiste, avec sa main droite, montre à ce saint la couronne qu'il a méritée, et St.-Ruf à genoux et en forme de suppliant, exprime par cette attitude qu'il est indigne de la recevoir.

Les airs de tête des figures qui sont dans ce tableau, sont vrais. Celui de St. Ruf est de la plus grande vérité; le coloris beau et frais, le pinceau moëlleux et les draperies bien jetées. Sa hauteur est 3 mèt. 925 millim. Sa largeur 2 mèt. 538 millim. Son cadre est un carré long, sculpté et doré. Il étoit dans l'église de la ci-devant métropole d'Avignon.

N°. 37. Ste. Magdeleine, pécheresse et pénitente. Original, par Nicolas Mignard.

Son naturel vif et enjoué, son esprit brillant, son cœur tout mondain, sa beauté rare, lui rendirent insupportable la vigilance d'une sœur, appellée Marthe, qui faisoit profession de la plus exacte probité. Cette sainte se livre dans le monde, les fréquentes visites de bien de gens, un air trop enjoué, et des manières trop libres, donnèrent quelque atteinte à sa réputation: la coquetterie fut sa passion: Magdeleine ne pensa plus qu'à se divertir. Les parures, les parfums les plus exquis, les bijoux les plus rares donnèrent un nouvel éclat à sa beauté; et abusant de sa liberté, elle devint en peu de tems le scandale public de toute la Galilée.

Mais Magdeleine attirée par les merveilles

de Jesus-Christ, eut la curiosité de l'entendre. Elle ne l'eut pas plutôt ouï, qu'elle fut convertie. Elle apprit que Jesus mangeoit en grande compagnie chez un pharisien nommé Simon, dont elle étoit connue : la honte ne la retint pas.

Elle se charge d'un vase d'albâtre rempli d'une liqueur exquise, elle entre dans la salle du festin ; elle s'approche de Jesus ; elle se tient respectueusement debout derrière lui. En un moment, ses yeux sont baignés de larmes : elle les laisse couler sur les pieds de celui dont elle attend son salut ; elle les essuye avec ses cheveux ; elle les baise ; elle les arrose de la liqueur qu'elle avoit apportée. Comme cette femme pénitente attendoit son arrêt, et tout lui annonçoit qu'il seroit favorable. Vos péchés vous sont pardonnés, lui dit Jesus, votre foi est la source de votre salut. Allez en paix, soyez assurée de votre pardon. (*St. Luc.* 7.)

La belle stature de Magdeleine qui nous est représentée dans ce tableau, ses cheveux longs et blonds qui flottent sur ses épaules, le parfum qu'elle tient à la main, tout concourt à donner la plus grande idée de la beauté de cette sainte et de sa pénitence. L'air de tête est très-gracieux, le coloris beau. Le dessin de la figure très-correct, l'expression bonne et la draperie riche en dorure, bien jetée.

La hauteur de ce tableau est 2 mèt. 456 millim. Sa largeur 1 mèt. 434 millim.

Le cadre en est un carré long, sculpté et doré. Il étoit aux ci-devant pénitens de la Miséricorde d'Avignon.

N°. 38. Jesus-Christ avec les deux disciples d'Emmaüs, original, par Pierre Mignard, de l'école française.

Le premier de ces disciples se nommoit Cléophas, et le second portoit le nom de Céphas. Partis ensemble vers le milieu du jour, pour arriver sur le soir à la bourgade d'Emmaüs, distante de trois petites lieues de Jerusalem, ils s'entretenoient le long du chemin, de la prison de Jesus, de sa condamnation, de sa mort, de sa sépulture, de sa resurrection, et de ce qu'on publioit dans la ville de l'enlèvement de son corps. Durant qu'ils parloient et qu'ils se communiquoient leurs pensées avec confiance, un voyageur vient se joindre à eux (c'étoit Jesus), et ils marchèrent long-tems de compagnie, sans le connoître. Jesus voyant qu'ils étoient tous les deux affligés et abatus, leur dit : voudriez-vous me faire part des discours que vous tenez sur la route ? Je pourrai peut-être contribuer à votre consolation. Alors ces disciples lui dirent qu'ils parloient de Jesus de Nazareth, de ce grand prophète, puissant en œuvres et en paroles ; que nos pontifes et nos magistrats ont livré au président romain, et qu'ils ont fait condamner et vu expirer sur une croix. Quant à sa mort, elle nous a surpris et consternés ; car bien loin de nous imaginer

qu'il dût finir de la sorte, nous pensions qu'au moins il ressusciteroit, persuadés que nous étions, par mille prodiges qu'il avoit faits, qu'il étoit le Christ, le sauveur d'Israël. Cependant voilà que nous comptons le troisième jour depuis qu'il a été crucifié, et nous n'avons encore rien de fort assuré sur les suites de sa mort. O insensés ! ô hommes incrédules aux oracles des prophètes, leur dit Jesus ; ne falloit-il pas, pour l'accomplissement des prédictions, que le Christ souffrit de la sorte, et qu'il entra ainsi dans sa gloire ?

Cependant les deux disciples d'Emmaüs approchoient du lieu où ils comptoient de séjourner. Lorsqu'ils dirent à ce Sauveur du monde, il se fait tard ; le jour va tomber, ne vous engagez point dans la nuit, nous serons charmés de votre compagnie. Jesus-Christ se rend à leur invitation, il entre avec eux dans le logis, il se met à table avec eux, il prend le pain, il le bénit, il le rompt, il leur en présente à chacun un morceau, leurs yeux s'ouvrent à l'instant, ils reconnoissent Jesus et ils adorent leur maître, qu'ils voyent plein de vie. Dans le moment il disparoît, et il se dérobe à leurs regards. Aussi, dirent-ils, nos cœurs brûloient d'un feu divin, et nous ne connoissions pas celui qui nous embrasoit. (*S. Luc* 24.) Ce tableau nous offre une table au milieu de laquelle se trouve J. C. avec ses disciples. La nappe qui la couvre est de toute beauté ; les plis en font tout le prix.

Elle est peinte avec tant de vérité, qu'elle fait la plus grande illusion. Le pain qui doit servir à ce repas trompe de même. Les figures ont un dessin correct, elles sont bien drapées, les attitudes bonnes et le ton des couleurs y produit le plus parfait accord.

Le cadre en est carré, sculpté et doré; sa hauteur 2 mèt. 571 millim. sa largeur de 3 mèt. 194 millim. Il étoit à la chapelle des ci-devant pénitens blancs d'Avignon.

Pierre Mignard, surnommé le romain, de Troye en Champagne, étoit né avec des grands talens pour la peinture. A l'âge de douze ans il dessinoit des portraits d'une ressemblance très-juste. Les ouvrages de *maître Roux*, du *Primatice* et de *Freminet* furent l'objet de ses premières études. Il entra ensuite dans l'école de *Rouet*, dont il saisit tellement la manière, que les tableaux du disciple et du maître paroissoient sortir du même pinceau. Un plus vaste théâtre s'offrit bientôt à son génie. Mignard partit pour Rome, et après avoir étudié l'*Antique* et *Raphël*, il forma son goût sur les chefs-d'œuvres du *Carrache* et du *Dominiquin*. La liaison intime qu'il avoit avec Dufrenoy lui fut utile pour la connoissance de la théorie de son art. Étant à Rome en 1636, sous le pontificat d'Urbain VIII, qui voulut le voir et se faire peindre par une main aussi élégante. Après 22 ans de séjour en Italie, Louis XIV lui ordonna de se rendre à Paris. Mignard venoit d'épouser

la fille d'un architecte romain, qui étant belle et jeune lui procuroit un excellent modèle. Ayant quitté Rome et son ami Poussin, il s'arrêta plusieurs ans à Avignon, chez son frère. Quoique malade il peint un grand tableau pour la ville de Cavaillon. De retour à Paris, il peint à fresque la coupole du Val de grace, où la composition égale la belle touche. Il peignit une galerie, un cabinet, un salon à S. Cloud et la petite galerie de Versailles étoit aussi décorée de ses tableaux. Après quantité d'ouvrages, tant de dévotion que autres, il paya le tribut à la nature. Son tombeau est en marbre dans l'église des Jacobins de la rue St. Honoré. Né à Troye en champagne en 1610. Mort à Paris en 1695, âgé de 85 ans.

N°. 39. S. Pierre pleure sa faute, original de Nicolas Mignard.

Simon Pierre fut un de ceux d'entre les apôtres qui se montra le plus en faveur de J. C. lors de sa passion, (*St. Matthieu, ch.* 26). Il coupa l'oreille à Malchus, et cet apôtre eût juré cent fois plutôt que de renoncer son Maître. Plein de zèle, trop plein de confiance et trop présomptueux, il écoute la voix d'une simple servante qui le gagne ; elle lui demande s'il n'est pas un des compagnons de ce Nazaréen que les prêtres vont faire mourir. Cet apôtre, bien loin d'être ferme et de se ressouvenir de la parole qu'il avoit donnée à ce divin Maître, de ne le renier jamais, d'un silence timide passe à un langage

infidelle, et le coq n'a pas encore chanté pour la seconde fois, que Pierre renie J. C. pendant trois fois en présence de tout le monde.

Le chant du coq frappa les oreilles de Pierre et le consterna. Le regard de son maître lui ouvrit les yeux et le pénétra ; c'est alors qu'il se rappelle que J. C. lui avoit dit qu'avant le second chant du coq, il le renonceroit trois fois. Plein de ces pensées, il s'enfonce dans la première retraite qui se présente, il se livre à ses regrets, il verse un torrent de larmes ; larmes amères dont la source ne s'épuisa jamais !

On voit dans ce tableau S. Pierre, pénétré de sa faute, qui lève les yeux vers J. C. Son air de tête et l'attitude de ses mains, expriment sa douleur ; la figure de ce saint très-bien dessinée, la draperie bien jettée et la carnation bonne. Son cadre est un carré long, sculpté et doré. Sa hauteur est 2 mèt. 236 millim. ; sa largeur 1 mèt. 234 millim. Il étoit dans la chapelle des ci-devant pénitens de la Miséricorde.

N°. 40. La sainte famille, original de Rome, par un auteur inconnu.

Saint Joseph porte sur ses bras l'enfant Jesus. Ce grand saint, reputé son père nourricier, devant en exercer tous les droits, présente l'enfant à sa mère dans un linge, pour être emmailloté. Quelle joie pour la sainte Vierge de pouvoir considérer son fils d'aussi près. cette tendre mère lui prodigue

tous ses soins et toutes ses caresses. Saint Joseph toujours occupé de sa qualité de père nourricier ne cesse de pourvoir aux besoins, aux infirmités et aux foiblesses même que cet enfant a adoptées en voulant se soumettre à la triste condition que la nature impose à l'homme. La tête de la sainte Vierge est d'un fini charmant, l'enfant Jesus est d'un dessin correct. Toutes les carnations des figures qui sont dans ce tableau sont vraies, les plis des draperies bien entendus et le coloris excellent. Le cadre en est carré et doré; sa hauteur est 1 mèt. 922 millilm.; sa largeur 1 mèt. 705 millim. On ne sait pas où il étoit.

N°. 41. La Naissance de Notre-Seigneur J. C. original, par Nicolas Mignard. On voit dans ce tableau la Vierge qui tient dans un linge l'enfant Jesus qui vient de naître. Un ange le couronne; plusieurs bergers et bergères s'empressent de lui présenter leurs présents. Le respect qu'ils lui portent, leurs différentes attitudes et leur empressement à se rendre auprès de lui assurent leur croyance.

Ce tableau est de l'année 1654. Toutes les figures, quoique moins grandes, ressemblent parfaitement à celui que nous avons dans le musée, qui est du même auteur et du même âge. Le sujet en est semblable, le dessin en est correct, les figures bien drapées, le coloris gracieux. Si le groupe d'anges qui est porté par un nuage se trouvoit dans le haut du tableau dont nous faisons l'abrégé

historique, il seroit le même ; nous pourrions présumer que celui-ci a servi d'esquisse au second, tout nous invite à le croire. Ce tableau est cintré et doré ; sa hauteur est 1 mèt. 949 millim. ; sa largeur 1 mèt. 637 millim.

N°. 42. L'Adoration des Mages, dite vulgairement des rois, original, par Pierre Parrocel.

Les plus anciennes peintures de ce mystère nous représentent des personnes couronnées avec les autres marques de la dignité royale ; nous en avons même des témoignages dans les pères de l'église les plus célèbres, comme dans Tertulien, S. Cyprien, le vénérable Bede et plusieurs autres. Il est certain que les peuples d'orient choisissoient des philosophes pour rois, ou si les royaumes étoient héréditaires, ils faisoient instruire les princes qui devoient succéder à la couronne, dans les sciences qui pouvoient leur faire mériter le nom de sages ; c'est ce que Platon remarque, en traitant de l'éducation des princes de Perse, où il ajoute que sur-tout l'astronomie étoit estimée une science digne des souverains.

Vers le temps donc de la naissance de J. C. le Seigneur forma une nouvelle étoile qui fut aisément observée par des hommes habiles, (*S. Mat.* 2.) et accoutumés à la contemplation du ciel. Des mages, instruits de la naissance de Jesus, ne le furent point du lieu précis où il étoit né, ni de celui où il demeuroit

avec sa mère ; ils vinrent de l'orient à Jerusalem, ils demandèrent où est le roi des Juifs qui est né, car nous avons vu, dirent-ils, son étoile dans l'Orient, et nous sommes venus l'adorer. Hérode, alarmé de cette nouvelle, de même que toute la ville de Jerusalem, jaloux de sa dignité, craignant qu'on ne lui allât ravir sa couronne, fit assembler tous les princes des prêtres et les scribes du peuple pour savoir d'eux où devoit naître le Christ ; ils lui répondirent que c'étoit à Bethléem, ville de la tribu de Juda. Alors Hérode appella les mages en particulier, prit grand soin d'apprendre d'eux en quel temps ils avoient vu paroître l'étoile ; ils les envoya à Bethléem, en leur disant : allez, informez-vous bien du lieu où est cet enfant, et lorsque vous l'aurez trouvé, faites-le moi savoir, afin que j'aille aussi l'adorer.

Dès que les mages eurent pris congé de lui, et qu'ils se furent mis en chemin, l'étoile qu'ils avoient vue en Orient reparut, alla devant eux où elle s'arrêta sur la maison où étoit le nouveau roi. Ils y entrèrent et y trouvèrent celui qu'ils cherchoient. Il étoit entre les bras de sa mère. Pleins de foi et de respect, ils se prosternèrent devant lui et l'adorent, comme leur maître souverain et le Sauveur des hommes ; et comme c'étoit la coûtume du pays de ne se présenter jamais devant les grands les mains vuides, ils lui offrirent ce qu'ils avoient de plus précieux en

leur pays, de l'or, de l'encens et de la myrrhe; mais les mages avertis dans un songe de ne plus aller vers Hérodes, prirent un autre chemin pour retourner dans leur pays. La nuit même qui suivit le départ des mages, l'ange du Seigneur se fit voir à Joseph durant son sommeil et lui annonça les ordres du ciel. Levez-vous, Joseph, lui dit-il, prenez avec vous le fils de Marie et sa mère, fuyez en Egypte. En vain Hérodes, instruit de tout, fait chercher cet enfant pour lui donner la mort; les soins infinis qu'il se donne pour le connoître lui deviennent inutiles, et il ne peut réussir à le faire sa victime.

On voit dans ce tableau la Ste Vierge tenant entre ses bras l'enfant Jesus : des rois prosternés qui lui offrent des présents, et ce divin Sauveur les reçoit avec satisfaction. On y remarque dans le fond un étable, et dans le haut un ange et une étoile; le gracieux des airs de tête qu'on y trouve, le pinceau moëlleux, le bon ton de couleur, la vérité du coloris, la manière avec laquelle les figures sont drapées, l'effet juste et la bonne composition font tout le mérite de ce tableau. Il est cintré et doré; sa hauteur 2 mèt.; sa largeur 1 mèt. 245 millim. Il étoit dans l'église de saint Didier d'Avignon.

N°. 43. La Visitation de la Ste. Vierge, original, par Nicolas Mignard.

Il est inutile de faire l'abrégé historique de ce mystère, puisque tout ce que nous pou-

vons en dire a été déjà rapporté au N°. 35. de cette seconde partie.

Pour faire l'éloge de ce tableau, il suffit de savoir que Nicolas Mignard l'a peint. Toutes les figures qui s'y trouvent, la composition gracieuse, l'expression des airs de tête, le tout ensemble mérite le suffrage de ceux qui sont amateur des belles choses touchant la peinture. Ce tableau est cintré, sculpté et doré. Sa hauteur 2 mèt. 143 millim. Sa largeur 1 mèt. 592 millim. Il étoit à Notre-Dame des Dons de cette ville d'Avignon, peint dans la même ville en 1634.

N°. 44. L'Apparition de J. C. resuscité à Marie-Magdeleine, sous la forme d'un jardinier, original, par Pierre Mignard, dit le romain.

Dans les environs du lieu où Jesus avoit été crucifié, étoit placé un jardin. Tout nouvellement Joseph d'Arimathie y avoit fait creuser dans le roc un tombeau qu'il destinoit à sa famille. Joseph et Nicodème se hâtèrent d'y porter le corps du Sauveur. Deux femmes dévotes, Marie-Magdeleine, et Marie, mère de Jacques et de Joseph, ayant toujours suivi Jesus jusqu'au dernier moment de sa passion, avoient remarqué avec soin l'endroit où le corps de leur bon maître avoit été mis, et la situation où il étoit dans la grotte.

Le premier jour de la semaine, dès le matin, à la faveur du petit jour qui commençoit à poindre, Marie-Magdeleine alla droit au jardin,

elle vit l'endroit du sépulcre qu'elle avoit remarqué, elle trouva que la pierre en étoit renversée et hors de sa place. Elle court trouver Simon-Pierre et Jean, que J. C. aimoit, et leur dit : le Seigneur a été enlevé du sépulcre et nous ne savons où on l'a mis. Pierre partit aussi-tôt avec cet autre disciple et ils allèrent au tombeau. S. Jean le bien-aimé, ce disciple de J. C. s'étant baissé, vit les linges à terre, mais il n'y entra pas. Simon-Pierre entre dans le sépulcre et y voit les linges et le suaire qu'on avoit mis sur la tête du Sauveur. Marie-Magdeleine laisse partir Pierre et Jean, convaincue qu'on avoit enlevé le corps de son maître, elle jete ses yeux baignés de larmes sur le fond du tombeau, elle n'y voit point l'objet de son chaste amour, mais deux anges vêtus de blanc qui étoient assis dans le lieu de la sépulture de Jesus. Femme, lui dirent ces anges, pourquoi pleurez-vous? C'est, répondit Magdeleine, qu'ils ont enlevé mon bon maître, et je ne sçai où ils l'ont mis. Comme elle parloit de la sorte, elle entendit auprès d'elle quelque mouvement, elle tourne la tête et elle vit un homme à ses côtés ; c'étoit Jesus ressuscité et plein de vie, elle s'y méprit ; femme, lui dit Jesus, qu'avez-vous à pleurer? qui cherchez-vous ? Magdeleine ne reconnut ni le son de la voix, ni les traits du visage ; elle s'imagina que c'étoit le jardinier, et qu'étant si près d'elle, elle auroit entendu ce qu'elle venoit de répondre sur le sujet de son

affliction. Ah ! Seigneur, ajouta-telle, si c'est vous qui l'avez enlevé dites-moi où vous l'avez mis, et je l'emporterai. Marie, lui dit simplement Jesus, en l'appellant par son nom. Ah ! mon Seigneur et mon maître, c'est vous que j'entends ; dans le moment elle se jette à ses genoux pour les embrasser. Non, lui dit Jesus, ne me touchez pas ; je ne suis pas encore monté au ciel auprès de mon père : attendez un autre temps pour me donner des marques sensibles de votre respect et de votre vénération. (*S. Jean, ch.* 20.)

On voit dans ce tableau J. C. debout avec les outils d'un jardinier, montrant ses plaies à Marie-Magdeleine. Un ange assis sur la pierre du tombeau du Sauveur dont l'attitude annonce le repos. Marie-Magdeleine à genoux, alarmée de ce qu'elle vient d'apprendre que son cher maître n'est plus dans le sépulcre et qu'elle y venoit pour l'embaumer.

On remarque dans le fond de ce tableau, qu'on appelle *Noli me tangere*, une espèce de terrasse sur laquelle se trouve un vase en fleurs et plusieurs arbres qui y répondent. Une partie de la ville de Jerusalem et la montagne du calvaire. Au bas sont un parfum et un linge ; dans le haut un ciel.

Les figures qui sont dans ce tableau sont de grandeur naturelle et très-expressives, le sujet y est bien traité. Le ton de couleur, l'effet juste et la correction du dessin en font le plus grand mérite. Il a le cadre carré,

sculpté et doré. Sa hauteur 2 mèt. 572 millim. Sa largeur 3 mèt. 193 millim. Il étoit dans la chapelle des ci-dev. pénitens blancs d'Avignon.

N°. 45. L'Annonciation de la Ste Vierge, original, par Nicolas Mignard.

Nous avons traité assez au long l'histoire de ce mystère, au n°. 24; nous y renvoyons le lecteur. Nous nous contentons de dire que ce tableau est de toute beauté; que les airs de tête de la Vierge et de l'Ange Gabriël sont vrais et gracieux et que les attitudes des figures sont expressives, la touche bonne, le sujet bien traité, et que le Père éternel au milieu d'une gloire, où sont plusieurs têtes d'anges qui l'environnent, donne à ce tableau le plus grand prix. Sa hauteur 2 mèt. 436 millim. Sa largeur 1 mèt. 597 millim. Il est cintré, sculpté et doré. Il étoit dans l'église de Notre-Dame des Dons d'Avignon. Peint dans la même ville en 1637.

N°. 46. La Naissance de Notre Sauveur, de l'école de Rome, par un auteur inconnu.

L'Empereur Auguste voulant connoître les forces de l'empire, par un dénombrement exact de ses sujets, fit un édit qui obligeoit chaque chef de famille d'aller dans le bureau de la ville d'où chaque famille tiroit son origine. S. Joseph obéit aux ordres de l'Empereur, part aussi-tôt de Nazareth, petite ville de Galilée pour Béthléem avec Marie son épouse; mais à peine arrivent-ils que tout parut leur manquer. Les maisons de la ville étoient remplies

et dans ces jours de concours public, il ne s'en trouva pas une seule où les deux époux pussent loger. S. Joseph et Marie obligés de chercher ailleurs, se retirèrent tranquillement dans une étable abandonnée. Ce fut dans cet asyle, bien convenable à la naissance d'un enfant destiné à mourir sur la croix, que vers le milieu de la nuit, le moment arriva où selon les loix de la nature, Marie devoit enfanter, elle met au monde sans douleur et sans nulle atteinte de sa pureté, un fils que peu de jours après elle nomma Jesus. Ce divin enfantement arriva le 25 décembre.

C'étoit l'usage dans la Judée que durant les belles nuits on laissât les troupeaux à la campagne. Les pasteurs chargés de les garder veilloient tour à tour pour écarter les voleurs et les loups. Tout-à-coup ces bons pasteurs se virent environnés d'une brillante lumière qui perça les ténèbres de la nuit. Ils apperçurent auprès d'eux un ange et d'abord ils furent tous saisis de frayeur. Une troupe innombrable de ces purs esprits qui composent la milice du ciel, se joignit au premier envoyé de Dieu, et dirent tous à haute voix: gloire, honneur et actions de grace soient rendues à Dieu, qui habite au plus haut des cieux; que la paix se répande aujourd'hui au nom du Seigneur, Dieu d'Israël, sur les hommes de bonne volonté. (*S. Luc* 2.) Disposez à croire ses oracles, à observer ses loix et à profiter de ses miséricordes.

La crainte des Pasteurs s'étant changée en alégresse et en ferveur, ils marchèrent tous ensemble vers l'étable, ils trouvèrent dans le lieu qu'on leur avoit désigné Marie et Joseph auprès de l'enfant couché dans la crêche, et après avoir satisfait leur piété dans ce touchant spectacle, ils s'en retournèrent glorifiant Dieu, chantant les louanges du Seigneur, et bénissant ses miséricordes.

Sa hauteur 2 mèt. 210 millim. Sa largeur 1 mèt. 394 millim.

N°. 47. La Conception de la Ste. Vierge, original, par Nicolas Mignard.

Marie sortant du néant se trouve, par une grace spéciale, toute belle aux yeux de son Créateur, qui l'ayant formée comme le chef-d'œuvre de sa toute puissance, et l'ayant comblée en même-temps de tous les dons les plus précieux, trouvoit en elle un digne objet de son amour et de ses plus dignes complaisances.

C'est à cet heureux moment que s'accomplit en elle, disent les Pères, ce que Dieu avoit prédit au serpent. Elle t'écrasera la tête. (*Genes. chap.* 3, *v.* 15.) Le péché originel, dit S. Augustin, est comme la tête du serpent infernal, puisque ce péché est le principe fatal par lequel le démon se rend maître de l'homme. Marie a donc été délivrée de la morsure de ce serpent dans son immaculée conception, par un prodige nouveau, et qui jamais

jamais ne devoit être renouvellé. Elle seule, de la postérité d'Adam, a été conçue dans l'innocence et préservée de la tache originelle.

La Ste Vierge est au milieu d'une gloire où sont plusieurs têtes d'Anges. L'attitude de ses mains est la preuve de sa plus profonde humilité. L'air gracieux de sa tête, le coloris vrai et frais, et la correction du dessin en font le plus grand mérite. Cette Vierge a sous ses pieds un croissant ou demi lune, signe qu'on mettoit ordinairement sur la tête de la divinité Isis, appellée par les Egyptiens, la dame, la gouvernante, la mère commune, la mère du ciel et de la terre. *Voyez Pluche, Histoire du ciel, tom. Ier. pag. 74 et 150.* Divinité qui n'avoit aucun pouvoir, puisqu'elle avoit des oreilles et elle n'entendoit pas, des yeux et elle ne voyoit pas, une bouche et elle ne parloit pas, des bras et des mains qui ne lui servoient pas. Mais au contraire la mère de Dieu, qui est la véritable, la suprême et la souveraine mère, l'étoile du matin, celle de la mer et la porte du ciel, écrase et met sous ses pieds toutes les fausses divinités, et la même planète qui sert à montrer qu'Isis est la mère du ciel et de la terre, ne peut servir qu'à démontrer que la Ste Vierge est la mère de Dieu, puisqu'elle met sous ses pieds le symbole qui fait connoître Isis pour souveraine.

Sa hauteur 1 mèt. 692 millim. Sa largeur 1 mèt. 381 millim. Il étoit dans l'église de St. Pierre d'Avignon.

N°. 48. La Présentation de la Vierge au temple, par un auteur inconnu.

Une ancienne tradition nous apprend qu'à l'âge de trois ans (c'est celui où l'on sévroit les enfans en Israël) le père et la mère de Marie conduisirent la jeune Vierge, leur fille, de Nazareth à Jérusalem; qu'ils la présentèrent au Seigneur dans son saint temple (1); et qu'ils la dévouèrent à son service; que cette fille du ciel, dont la raison avoit prévenu les années, comme la grace avoit prévenu sa naissance, fit d'elle-même au Seigneur une offrande volontaire, infiniment plus agréable à Dieu que le sacrifice d'un Isaac et la consécration d'un Samuel; offrande publique et solemnelle de son cœur, de son esprit, de son corps et de toutes les puissances de son ame, de la manière la plus parfaite et la plus glorieuse qui eut encore jamais été. Il n'y eut jamais de pure créature plus accomplie, plus parfaite, plus sainte. Ce tableau n'est pas d'une grande valeur; nous pouvons dire qu'il fait nombre et qu'il répond à la simétrie du musée; il peut faire plaisir à des personnes peu délicates; mais les amateurs qui savent distinguer la vérité et la beauté d'un tableau, savent aussi en détourner les yeux, lorsqu'ils y voient plusieurs défauts. Le cadre de ce tableau est carré sculpté et doré. sa hauteur 2 mèt. 220 millim. Sa largeur 1 mèt. 393 millim. Il étoit dans l'église des ci-

(1) Cette fête est célébrée par l'église le 21 Novemb.

devant religieuses de S. Laurent d'Avignon.

N°. 49. La naissance de Jesus-Christ, original, de Simond Champeigne, de Châlons.

Nous avons déjà fait l'histoire abrégée de ce mystère au N°. 46, auquel nous renvoyons le lecteur.

Le costume des figures qui sont dans ce tableau est très-ancien et singulier; les airs de tête d'une grande vérité, la composition gracieuse, le dessin correct, l'effet juste. Il est peint sur bois, son âge est de 1548; le tout réuni lui donne un mérite, depuis long-temps reconnu de tous les amateurs.

Le cadre de ce tableau est carré, sculpté et doré. Sa hauteur 1 mèt. 543 millim. Sa largeur 1 mèt. 583 millim. Il étoit dans l'église des ci-dev. Dominicains d'Avignon.

N°. 50. Un Amour, d'après le Guide, dont on ne connoît pas l'auteur.

L'Amour est peint dans ce tableau travaillant à son arc; il se sert d'une partie de la massue d'Hercule pour le former. Il sait quels grands pouvoirs il a sur les cœurs; et comme Hercule, armé de sa massue, abbat tout d'un seul coup, de même il veut apprendre qu'il séduit les cœurs, et qu'il renverse avec son arc tous ceux qui l'écoutent. Deux autres petits amours sont entre ses jambes, l'un rit et l'autre pleure, vrai symbole de l'amour, puisque ceux qui en sont épris font la même chose. Cet amour principal tient un pied appuyé sur un livre qui est fermé; il sait que les secrets

qu'il renferme ne doivent pas être connus, car il pourroit arriver que plusieurs, qui n'en savent pas les ruses, s'ils venoient à les apprendre, s'en défendissent et que son arc et tous ses traits fussent inutiles. On assure que ce tableau est une copie d'après le Guide. La figure est d'une belle carnation, l'air de tête vrai et gracieux, le dessin très-correct, son cadre en est carré, sculpté et doré. Sa hauteur 1 mèt. 678 millim; sa largeur 1 mèt. 272 millim. Il étoit dans la maison Gadagne d'Avignon.

N°. 51. St. Sébastien attaché à un poteau, original, dont on ne sait pas l'auteur.

Saint Sébastien, surnommé le défenseur de l'église, à cause des merveilles qu'il a faites pour la défense de la foi; étoit né des parens établis à Narbonne en Languedoc; mais originaire de Milan. Il y fut élevé avec grand soin dans le Christianisme et dans la piété. L'Empereur l'avoit fait capitaine de ses gardes; il étoit devenu son favori, mais il étoit chrétien. Ce saint, accusé de convertir des payens et de vouloir attirer la colère des Dieux sur l'Empereur et sur l'Empire, et faisant valoir que rien ne pouvoit être plus avantageux au prince et à l'état, que d'avoir des sujets qui méprisassent les faux Dieux, fut condamné par Dioclétien qui, irrité de cette réponse, cet Empereur ordonna sans autre forme de procédure, que Sébastien fut attaché sur l'heure à un poteau, et qu'il y fut percé à coup de flèches par les soldats de ses gardes. Ce cruel

arrêt fut impitoyablement exécuté, et S. Sébastien fut à l'instant percé de flèches. Dioclétien étrangement surpris de voir et d'entendre parler un homme qu'il croyoit avoir fait mourir : Est-tu bien Sébastien, s'écria-t-il, ce Sébastien que j'avois ordonné qu'on fit mourir à coups de flècles : C'est moi-même, répond le Saint, et c'est mon Seigneur J. C. qui m'a bien voulu conserver la vie, pour venir donner un témoignage public à tout ce peuple de l'injustice et de l'impiété que vous commettez en persécutant avec tant de fureur les Chrétiens. Dioclétien encore plus irrité ordonne qu'on l'emporte dans le cirque ; et qu'on le voie expirer sous les coups de bâtons. En effet, ce fut par ce cruel supplice que ce grand Saint alla recevoir dans le ciel la couronne de martyre. (*Vie des Saints*, 20 *Janv.*)

Saint Sébastien percé de flècles et attaché à un poteau ; son air de tête d'un fini à faire plaisir à tous les connoisseurs, sa carnation, qui est de toute beauté, font le mérite de ce tableau.

Son cadre a la forme carrée ; il est sculpté et doré. Sa hauteur 1 met. 542 millim. Sa largeur 1 mèt. 55 millim. Il étoit aux ci-dev. pénitens de la Miséricorde d'Avignon.

N°. 52. La Pêche miraculeuse, original, par Pierre Parrocel.

Jesus apparut à ses Apôtres auprès de la mer Tibériade. *Simon-Pierre* avec *Thomas* ou *Didyme*, *Nathanaël*, *Jacques* et *Jean*,

les deux fils de *Zébédée* et deux autres disciples de Jesus étoient ensemble sur le bord de la mer. Je m'envai pêcher, leur dit Simon-Pierre, voyez si vous voulez vous joindre à moi : volontiers, lui répondirent ses compagnons. Ils équippent la barque, ils se mettent en mer ; ils travaillent beaucoup et de toute la nuit ils ne prennent rien.

Dès le grand matin ils s'approchèrent de la terre. Jesus étoit sur le rivage ; ils apperçurent quelqu'un ; mais ils ne reconnurent point que c'étoit Jesus. Enfans, leur dit le Sauveur, n'auriez-vous point quelque chose à manger ? Non, répondirent-ils. Je vois bien, reprit Jesus, que vous avez fait une pêche malheureuse ; mais croyez-moi, ne vous découragez pas ; jettez votre filet du côté droit de votre barque, je vous réponds du succès. Ils le firent. L'avis étoit si bon, qu'ils ne pouvoient plus tirer leur filet, tant il étoit chargé. C'est le Seigneur, dit à Simon-Pierre, le disciple que Jesus aimoit. Celui-ci eut le bonheur de reconnoître Jesus, le premier de tous les Apôtres. Pierre étoit à demi nud, il prend à la hâte sa tunique, il entre dans l'eau, et à travers les flots il vient embrasser les genoux de son maître. Les autres disciples amènèrent la barque, traînant à grand peine leur filet. Dès que Pierre les vit prêts d'aborder, il courut à eux, il tira le filet plein de cent cinquante-trois gros poissons ; et par un nouveau mi-

racle, le filet, quoique chargé à l'excès, ne se rompit point. En descendant de la barque les Apôtres avoient vu sur le rivage du brasier allumé ; un poisson qui étoit sur le feu et un pain. C'étoit Jesus, dont la toute puissance, attentive, avoit préparé ce petit repas. Apportez, dit-il, à ses Apôtres, quelques-uns des poissons que vous venez de prendre. Asseyez-vous, et mangez ; vous avez besoin de nourriture et de repos. Jesus s'approche d'eux : il prend le pain, il leur en donne à tous, et avec la même bonté il leur distribue le poisson. (*St. Jean* 21.)

Jesus-Christ montre ses plaies à St. Pierre et l'attend avec bonté, étant debout sur le rivage.

Cet Apôtre marche sur les eaux et vient auprès de ce divin maître. Plusieurs disciples de Jesus-Christ tirent à force un filet chargé d'un grand nombre de poissons. Ils n'en perdent pas un. Le filet qui est prêt à se rompre, ne souffre néanmoins aucun changement. Des pains et un brasier sont au bas du tableau. Ce tableau est très-estimé. Les figures en sont bien dessinées et bien drapées. L'expression en est vive, le sujet bien trouvé, les caractères des têtes vrais et le coloris bon et frais. Son cadre est carré et doré. Sa hauteur est 2 mèt. 652 millim. Sa largeur de 3 mèt. 167 millim. Il étoit dans la chapelle des cidevant pénitens blancs d'Avignon.

N°. 53. L'Ange du Seigneur assis sur la

pierre du tombeau de J. C., original, par Parrocel, cousin germain de Pierre d'Avignon, de l'école romaine.

Tout à coup il se fit un grand tremblement de terre dans les environs du lieu de la sépulture où J. C. étoit placé. C'étoit l'ange du Seigneur qui, en descendant du ciel, avoit excité cette violente secousse. Les soldats en furent effrayés. Mais qu'elle fut leur consternation, lorsque l'Ange s'étant approché du Tombeau, roula sans effort la grosse pierre qui le fermoit, s'assit sur elle; le visage de l'esprit céleste étoit semblable à un éclair, ses habits, aussi blancs que la neige, éblouissoient par leur éclat; les gardes ne purent tenir contre l'impression de terreur que cet effrayant spectacle porta jusqu'au fond de leur ame. Les choses devoient être en cet état, avant que des femmes foibles et timides, mais vertueuses et chères à Jesus, arrivassent auprès de son tombeau. Marie-Magdeleine et une autre Marie, femme de Cléophas, et plusieurs autres Saintes femmes partent donc dès la pointe du jour, elles veulent embaumer J. C. elles portent leurs parfums, et si-tôt arrivées au sépulchre elles se présentent à l'Ange qui est assis sur la pierre du tombeau; elles lui disent avec empressément: où est donc notre bon maître? voici nos parfums, nous venons satisfaire notre dévotion. L'Ange leur dit, il est ressuscité, il n'est plus ici.

L'Ange qui est assis sur la pierre du sépulcre est dans une très-belle attitude et d'un bon goût. Le signe qu'il donne pour montrer que J. C. n'est plus dans le tombeau est expressif. Magdeleine avec ses parfums et les femmes qui la suivent marquent par leurs gestes la plus grande douleur et leur plus grande surprise. Ce tableau est d'une bonne composition ; l'effet en est juste. Son cadre est carré, sculpté et doré. Sa hauteur est 2 mèt. 572 millim. Sa largeur 3 mèt. 194 millim. Il étoit dans la ci-dev. chapelle des pénitens blancs d'Avignon.

N°. 54. La Nôce aldobrandine, copie d'un auteur inconnu.

Ce morceau de peinture antique est une frise qu'on a trouvée dans les ruines de Rome, et qu'on a placée dans le palais Aldobrandin, avec la partie du mur sur laquelle elle étoit peinte. Cette frise représente une nôce. La mariée est assise sur le bord du lit, elle penche la tête et fait, dit Misson, *la difficile*, pendant qu'une matrône la console d'un air riant, l'instruit et la persuade. L'époux, couronné de lierre et tout déshabillé, est assis auprès du lit avec un certain air d'impatience. Quatre ou cinq femmes préparent en divers endroits des bains et des onguens aromatiques : une musicienne joue de la lyre : une autre chante apparemment quelque épithalame.

Nous ignorons si *la nôce Aldobrandine* et les autres morceaux qui nous restent de la

peinture antique, sont de grands coloristes ou d'ouvriers médiocres de ce temps là ; ce qu'on peut dire de certain sur leur exécution, c'est qu'elle est très-hardie. Les touches de la *nôce aldobrandine*, qui sont très-heurtées, et qui paroissent même grossières, quand elles sont vues de près, font un effet merveilleux lorsqu'on considère ce tableau à la distance de vingt pas ; et c'étoit apparemment de cette distance, qu'il étoit vu sur le mur ou le peintre l'avoit fait ; on voit dans ce tableau la mariée assise, la matrone qui l'instruit, l'époux qui l'attend, une musicienne avec la lyre, plusieurs grands vases qui servent ou à des bains ou à des onguents, qui doivent lui être utiles. Il paroît parmi toutes ces femmes qu'il y en a une employée pour présenter l'acte du mariage, afin d'en suivre les engagemens.

Ce tableau est un carré long ; il est sculpté et doré. Sa hauteur 1 mèt. 381 millim. Sa largeur 2 mèt. 625 millim. Il étoit dans la maison Gadagne de la commune d'Avignon.

N°. 55 Saint Pierre recevant les clefs de la main de J. C. original, par Pierre Mignard, d'Avignon.

Pierre, dans toutes les occasions, en qualité de chef du collége apostolique prenoit la parole tantôt à la célèbre conférence de Capharnaüm sur la divinité de Jesus et sur l'Eucharistie, et tantôt en disant avec une respectueuse soumission : Seigneur, vous êtes

le Messie, le Christ de Dieu, le Fils de Dieu vivant. Admirable confession de foi qui mérita les plus beaux éloges, et qui fut suivie des plus magnifiques récompenses. La profession que vous faites, dit ce divin Maître, de croire que je suis le Fils de Dieu, n'est point l'ouvrage d'une inclination naturelle et d'un attachement humain ; c'est le fruit des lumières que vous avez reçues de mon Père céleste ; c'est lui qui m'a fait connoître à vous, et qui vous donne la force de le publier.

Or, écoutez-moi, à votre tour, car je veux vous apprendre qui vous êtes, et ce que vous serez toujours. *Je vous le dis donc*, moi, qui suis le fils unique de Dieu, *à vous* Simon fils de Jean, qui m'avez reconnu pour tel ; *Vous êtes pierre*, (c'est le nom mystérieux que je vous donne,) *Vous êtes Pierre* et *sur cette pierre*, je *bâtirai mon église*, et *les portes de l'enfer ne prévaudront point contr'elle*. C'est toujours uniquement et singuliérement à Pierre, que Jesus adresse la parole après lui avoir dit : *Vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâtirai* mon église, et *les portes de l'enfer ne prévaudront point contr'elle ;* il ajoute encore, *je vous donnerai les clefs du royaume des cieux : tout ce que vous lierez sur la terre, sera lié aussi dans le ciel ;* et tout ce que vous délierez sur *la terre eerre, sera aussi délié dans le ciel.* (S. Matth. chap. 16.)

Saint Pierre à genoux reçoit des mains de

J. C. des clefs. L'attitude soumise dans laquelle il se montre à lui, est une grande preuve de sa foi. Les clefs sont un signe de son pouvoir. Les Apôtres, qui sont témoins de l'autorité que J. C. lui donne dans ce moment, prouve la sainteté de leur mission, puisque dès lors ils reconnoissent un chef et qu'ils vont tous travailler à prêcher et à établir la religion de J. C.

Nous ne faisons aucune réflexion sur la la manière de ce tableau. Mignard, qui en est l'auteur, nous impose silence. Son mérite est connu par-tout, et dans tous les tableaux dont nous ferons la description, et qui seront de lui, nous en userons de même.

Ce tableau est carré, sculpté et doré. Sa hauteur 2 mèt. 572 millim. Sa largeur 2 millim. 625 millim. Il étoit aux ci-devant pénitens blancs d'Avignon.

N°. 56. L'Assomption de la Ste Vierge, original, par Pierre Mignard.

Il y avoit près de douze ans que la Ste Vierge demeuroit à Jérusalem, lorsque les Apôtres et les disciples furent contraints d'en sortir, par la persécution que les Juifs firent aux fidèles. Si les progrès merveilleux que faisoit l'évangile la combloient de joie, cette joie étoit bien tempérée par la fureur avec laquelle on persécutoit l'église. La Ste Vierge sortant de Jérusalem, se retira avec S. Jean à Éphèse, vers l'an de Notre-Seigneur 45. La persécution étant un peu ralentie, elle

retourna à Jérusalem, où elle demeura le reste de sa vie.

Cependant les Apôtres ayant porté les lumières de la foi presque par-tout l'univers, et l'église étant déjà par-tout solidement établie, il étoit temps que la Ste Vierge quittât la terre, qu'elle regardoit comme un lieu d'exil. Elle ne soupiroit plus qu'après l'heureux moment qui devoit la réunir pour toujours à son fils bien aimé, lorsqu'un Ange, qu'on croit être St. Gabriel, vint lui annoncer l'heure et le jour de son triomphe. Ayant été délivrée par un privilége singulier du péché originel et de tout autre péché durant sa vie, elle n'étoit point sujette à la mort, qui en est la peine; mais J. C. s'y étant soumis, Marie n'en voulut pas être exempte. Les Sts. Pères remarquent six circonstances toutes plus merveilleuses dans l'Assomption de la très-Sainte Vierge.

1°. Sa mort, que quelques martyrologes, et plusieurs Sts Pères appelient *sommeil*; 2°. la glorification de son ame au moment de son décès; 3°. la sépulture de son saint corps au bourg de Gethsemani; 4°. sa résurrection glorieuse trois jours après; 5°. sa triomphante Assomption en corps et en ame dans le ciel; 6°. son couronnement par la très-Ste. Trinité dans la gloire. (*Vie des Saints* 15 *août.*)

La Ste Vierge nous est représentée sortant du tombeau, elle est portée sur un nuage par

un groupe d'anges. On y voit un linceul qui est d'un grand mérite, de même que toute la composition du tableau. Il est d'une forme carrée et doré. Sa hauteur 2 mèt. 762 millim. Sa largeur 1 mèt. 922 millim. Il étoit dans l'église de Notre-Dame d'Avignon.

N°. 57. Jesus-Christ montre ses plaies à S. Thomas l'incrédule. Original, par Pierre Mignard.

Les Apôtres étoient assemblés avec Simon Pierre, et pour cette fois Thomas étoit avec ses collègues. Les portes de l'appartement étoient encore fermées. Jesus parut tout-à-coup, et se montrant au milieu de la troupe chérie de ses disciples : *La paix soit avec vous*, leur dit-il, et en la leur souhaitant il la leur donna. C'étoit à ce salut, qui étoit dans la bouche de Jesus, une bénédiction efficace, qu'il avoit commencé à ce faire reconnoître huit jours auparavant. Thomas, ajouta-t-il, en le regardant avec bonté, approchez-vous de votre maître: mettez ici votre doigt, et considérez mes plaies, avancez votre main, enfoncez là dans mon côté, et ne soyez plus incrédule, mais fidèle. (*St. Jean, ch.* 20.)

Une si grande condescendance de la part de l'Homme-Dieu, dût être pour son disciple un reproche bien sensible, et une sévère reprimande. On a peine à croire que Thomas ait eu la hardiesse d'user de la liberté que son maître lui donnoit. S'il le fit, ce ne pût

être que par obéissance, et sans doute que déjà il étoit confus, pénitent et persuadé. La vue de Jesus, le ton de sa voix, la considération de ses blessures, la connoissance que le divin maître montroit du fond des cœurs, étoient des motifs trop touchans pour ne pas vaincre la plus opiniâtre résistance ; sur-tout dans un apôtre qui ne souhaitoit rien tant que d'être convaincu. Mon Seigneur et mon Dieu ! s'écria Thomas. Il n'en put pas dire davantage ; et qu'auroit-il ajouté à une confession de foi si parfaite ? mais elle avoit été trop lente. Jesus voulut faire sentir à son disciple la grandeur de sa faute. Thomas, lui repondit-il, parce que vous m'avez vu vous avez cru ; mais qu'auriez-vous fait si je vous eusse refusé ce témoignage sensible de ma résurrection ? heureux ceux qui, plus dociles et plus simples que vous, se sont portés à croire sans avoir vu.

Ce tableau nous représente St. Thomas à genoux qui met la main dans le côté de notre Seigneur J. C. ; les apôtres en sont témoins, tous semblent concourir à l'aveu qu'il fait et au pardon qu'il demande à son Sauveur touchant son incrédulité.

Ce tableau est sculpté et doré. Sa hauteur est de deux mèt. 572 millim. ; sa largeur de 3 mèt. 194 millim. Il étoit dans la ci-devant chapelle des pénitens blancs d'Avignon.

N°. 58. La St. famille, original, par Sauvan d'Avignon.

Comme tout devient indifférent aux enfans de naissance et que rien ne peut les fixer ; on sait aussi que tout les amuse : incapables de discernement, s'ils s'attachent pour un moment à un objet ils l'abandonnent l'instant d'après. On voit dans ce tableau St. Joseph, pere nourricier de l'enfant Jesus, qui cherche à l'amuser en lui présentant une pomme, sa couleur en fait toute la beauté ; aussi Jesus y porte la main comme pour la saisir : la Ste. Vierge qui le tient sur ses bras, voit avec satisfaction que son enfant a trouvé de quoi se distraire et s'amuser. La forme de ce tableau est un carré ; il est doré. Sa hauteur 1 mèt. 894 millim. ; sa largeur 1 mèt. 515 millim. Il étoit dans l'église de la pricipale d'Avignon.

N°. 59. Notre-Dame de pitié, par Nicolas Mignard, d'après le Carache.

La Ste. Vierge a sur ses genoux J. C. m ort. L'air de tête de cette bonne mère marque le plus grand regret ; les douleurs qu'elle endure, après la perte de ce fils chéri, nous sont une preuve de toutes celles qu'elle a souffertes au pied de la croix. Constante dans son amour, comme l'est une bonne mère, quoique mort, elle le considère, et les larmes qu'elle répand bien loin de soulager sa douleur ne font qu'entretenir un souvenir qui lui en arrache de nouvelles. J. C. est sur ses genoux, le coloris est parfaitement d'un cadavre ; on le voit en partie étendu dans son suaire. Dans le fonds du tableau se trouvent deux petits

anges qui, par leurs gestes, marquent les plus grands regrets ; ce tableau est carré et doré. Sa hauteur 2 mèt. 45 millim. ; sa largeur 1 mèt. 786 millim. Il étoit dans l'église de St. Agricol d'Avignon.

N°. 60. St. André, apôtre avec sa croix, original de Pierre Parrocel.

Cet apôtre, frère de St. Pierre, étoit de Betsaïde ; il fut d'abord disciple de St. Jean-Baptiste ; leur métier étoit de pêcher.

Après la descente du St. Esprit, St. André prêcha l'évangile dans la Judée avec une intrépidité héroïque. On ne vit jamais un zèle plus actif, plus infatigable que le sien. Les travaux, les dangers sembloient le rendre tous les jours plus vif et plus ardent. Le desir de faire connoître J. C. et de le faire aimer, n'avoit point chez lui de mesure ni de bornes. St. André ayant déjà éclairé différentes provinces de l'empire du flambeau de la foi, entra dans la ville de Patras en Pachaie, où il continua de prêcher l'évangile de J. C. *Egée*, pro-consul, en étant averti, se rendit en diligence à Patras pour arrêter les progrès de la foi, et pour maintenir le culte des faux Dieux. Il commande à l'apôtre de J. C. de sacrifier aux idoles ; et ce fut alors qu'André, revêtu du sacordoce de la nouvelle alliance, répondit : j'offre tous les jours au Dieu tout-puissant, non pas la chair des taureaux ni le sang des boucs, mais l'agneau sans tache qui fut immolé sur la croix, de la chair et du sang du-

quel tout le peuple fidèle se nourrit, et qui, après avoir servi ainsi de nourriture, demeure tout aussi entier qu'auparavant. Le Pro-consul irrité du discours envoya le St. en prison, le lendemain il le fit comparoître à son tribunal, le menaçant du supplice de la croix s'il ne sacrifioit aux Dieux. Croyez-vous, lui répliqua notre saint, que je craigne les tourmens dont vous me menacés ? je les desire au contraire avec ardeur. *Egée* à l'instant le fait fouetter inhumainement ; après ce supplice, André reparut devant lui ; il parla avec plus de force que jamais du bonheur qu'il y a de mourir sur la croix pour J. C., et du plus loin qu'il apperçut ce bois où il devoit être attaché, il s'écria, avec un transport plein d'alégresse : je vous salue, signe vénérable, qui avez été consacré par le corps de J. C. qui reposa sur vous avant que cet aimable Sauveur fût mort entre vos bras. Il est temps que je me réunisse à vous comme au centre de tous mes desirs. En achevant ces paroles, il fut environné d'une splendeur céleste, dont on ne pouvoit souffrir l'éclat. La clarté disparut enfin ; le St. martyr expira au même moment, et entra dans la gloire céleste. (*Voyez les vies des Sts.*, 30 *novembre*, *et l'évangile de St. Jean*, *chap.* 1.er). Son martyre arriva le 30 novembre, l'an de grace 63, sous l'empire de Néron.

Ce tableau représente St. André avec sa croix. L'air de tête est d'un caractère fini ; la draperie de la figure bien jetée, le coloris

bon et fraix; il est d'une forme carrée, sculpté et doré. Sa hauteur 1 mètre 381 millim.; sa largeur 921 millim. Il étoit dans l'église de St. Pierre d'Avignon.

N°. 61. St. Pierre, apôtre, avec des clefs; original par Pierre Parrocel. Nous renvoyons le lecteur au n°. 55, où il est parlé des clefs que J. C. donne à ce Saint.

Tout ce que nous pouvons dire de ce tableau, c'est que la tête de cet apôtre est d'un fini qui fait plaisir à tous les connoisseurs en peinture, que la carnation de la tête et des mains est vraie, que le dessin en est très-correct, et que la draperie de la figure fait le plus grand effet.

Ce tableau est carré, sculpté et doré. Sa hauteur 1 mèt. 381 millim.; sa largeur 921 millim. Il étoit dans l'église de St. Pierre d'Avignon.

N°. 62. La Descente de la croix, original de Nicolas Mignard. Tout ce que la cruauté des bourreaux a fait souffrir au corps des martyrs a été peu de chose, et doit être même compté pour rien, si on le compare à ce que la Ste. Vierge a souffert sur le Calvaire. Les martyrs sont morts pour J. C.; mais Marie a été martyre en mourant avec J. C.; ou pour mieux dire en survivant à J. C. Dans les autres martyrs, dit St. Bernard, le grand amour qu'ils avoient pour Dieu adoucissoit la douleur que leur causoient leurs tourmens; mais l'amour extrême qu'avoit la

Ste. Vierge pour son fils faisoit son martyre ; et comme elle a plus aimé J. C. que tous les martyrs, que tous les saints ensemble, son martyre a été plus amer et plus douloureux. On ne peut pas douter que cette vive souffrance n'ait eu pour motif principal l'amour du salut de tous les hommes, et qu'elle n'ait été l'objet de la dévotion particulière des fidelles qui ont toujours honoré la Ste. Vierge ainsi souffrante, sous le titre de notre dame des sept douleurs ; fête célébrée par l'église. En effet, la Ste. Vierge pouvoit-elle ressentir des plus grandes douleurs qu'en voyant expirer son fils sur le Calvaire lorsqu'elle même étoit au pied de la croix.

Ce tableau nous présente la Ste. Vierge mourante et les autres Stes. femmes toutes éplorées, voyant J. C. venant d'expirer sur la croix. Les airs de tête de la Ste. Vierge et des femmes, qui sont témoins de cette mort, inspirent la plus grande douleur. J. C. dans son suaire, ressemble parfaitement à la mort. Ce tableau est plein d'expression ; l'effet en est juste, le ton de couleur beau, la composition gracieuse et d'une excellente touche ; il est d'une forme carrée, sculpté et doré. Sa hauteur 1 mèt. 422 millim. ; sa largeur 1 mèt. 827 millim. Il étoit aux chartreux de Bompas.

N°. 63. La Tête de St. Jean dans un Bassin, par Nicolas Mignard.

L'histoire abrégée de la décollation de S. Jean-

Baptiste se rapporte au n°. 30 ; le lecteur peut s'en instruire. Cette tête est d'un fini qui caractérise la tête d'un cadavre ; le bassin dans lequel elle est placée, est d'après nature ; les gouttes de sang qu'on y apperçoit, sont d'une vérité qui étonne les connoisseurs. Ce tableau est de forme ovale, sculpté et doré. Sa hauteur 785 millim. ; sa largeur 921 mil. Il étoit dans la chapelle des ci-devant Pénitens de la miséricorde d'Avignon.

N°. 64. La Naissance de J. C., original, par Nicolas Mignard.

Nous renvoyons le lecteur au n°. 46 ; il peut voir l'histoire abrégée de ce mystère.

Le sujet de ce tableau répond parfaitement au mystère de la naissance de Notre-Seigneur ; le pinceau moëlleux, les attitudes des figures, l'expression des têtes, les carnations, et surtout celle de l'enfant Jésus, en font tout le mérite. Ce tableau est carré, sculpté et doré. Sa hauteur 1 mètre 421 millim. ; sa largeur 1 mèt. 827 millim. Il étoit aux chartreux de Bompas de la commune d'Avignon.

N°. 65. La Présentation de Jésus au temple, original, par Levieux de l'école française.

La Ste. famille, instruite de la mort d'Hérode, revint d'Egypte à Jérusalem, où Marie avoit à s'acquitter pour elle et pour son fils de deux devoirs de religion. C'étoit à Marie de commencer à remplir ce qu'elle devoit à l'édification publique ; elle n'étoit pas comprise dans la lettre de la loi ; mais son privilége étoit se-

cret, et il ne l'exemptoit pas de la soumission. Dès la porte du temple, elle offrit, ainsi qu'il est ordonné dans la loi du Seigneur; savoir, deux tourterelles (*Luc* 2), ou deux pigeons. La présentation de l'enfant devoit suivre la cérémonie qui regardoit la mère. Il étoit écrit que tout enfant mâle premier né seroit consacré à Dieu. Jésus voulut se soumettre à l'ordre de son père; en conséquence de la loi, Marie étant remise dans le droit de se montrer au temple, fit marcher Jésus entre elle et Joseph. Ils l'avoient porté d'Egypte à Jérusalem: mais comme il avoit déjà trois ans, ils le conduisirent par la main dans le temple, jusqu'à l'endroit du vestibule destiné à la consécration des premiers nés; là ils présentèrent l'enfant Jésus à Dieu son père, sous les yeux du ministre de l'autel, et ils firent intérieurement au Seigneur le sacrifice généreux de ce que le monde avoit de plus grand et de ce qu'ils avoient de plus cher.

Simeon, ancien habitant de Jérusalem, homme juste, droit, et craignant Dieu, plein de foi, attendoit le consolateur de son peuple, ou plutôt la consolation d'Israël. Ce vieillard étoit comblé des dons les plus excellens de l'esprit-Saint, et favorisé de celui de prophétie.

Au même jour et à la même heure où le Messie mené par sa mère et par Joseph, s'avançoit vers la maison de Dieu, ledit Marc Simeon y fut conduit par l'esprit qui le gouvernoit. Témoin de la religieuse cérémonie

pratiquée par un Dieu enfant et par une Vierge, il fut obligé de contenir sa joye durant quelques momens : mais bientôt elle éclata. Il s'approcha de la Sainte famille, sans préjudice de sa profonde vénération ; il prend entre ses bras l'enfant Jesus, il le serre sur son cœur, il bénit Dieu à haute voix, et il s'écrie : oui Seigneur, je vais quitter la terre et je sens que vous m'appellez à vous ; j'ai vu de mes yeux celui que j'attendois ; ce Messie que vous avez envoyé pour être le sauveur du monde ; il sera la lumière des nations, il dissipera les ténèbres de leur ignorance ; il sera, ô mon Dieu, l'ornement et la gloire de votre peuple d'Israël, peuple favori dans le sein duquel il a pris naissance, et qui aura le bonheur d'être témoin de ses miracles.

Le sujet de ce tableau est la Ste. Vierge qui présente l'enfant Jesus au grand prêtre ; plusieurs levites qui ont des chandeliers et encensoirs servant à la cérémonie ; St. Joseph qui tient une cage dans laquelle sont deux pigeonaux, et St. Simeon qui attend avec impatience de porter le divin Jesus sur ses bras.

Ce tableau est de toute beauté ; le dessin en est très-correct, les attitudes excellentes, la composition gracieuse, le coloris vrai, les airs de tête d'une vérité étonnante ; l'effet en est juste ; il est très-estimé et peint en 1654 ; il est cintré et doré. Sa hauteur 2 mèt. 436 millim. ; sa largeur 1 mèt. 571 millim. Il

étoit dans l'église de Notre-Dame des Dons.

Reynaud Levieux, de la ville de Nismes, peintre du seizième siècle, excellent dans le dessin, mais peu connu; les ouvrages de ce grand maître sont en grand nombre. Avignon en possède plusieurs, et cette ville les auroit presque tous si Paris et Nismes, qui en manquoient, ne les eussent demandé pour en orner leurs musées. On assure que ce peintre a travaillé long-temps à Rome, et qu'ensuite appelé à Avignon, il fit plusieurs tableaux pour différentes églises; ce qu'il y a de constant, c'est qu'il a peint toute l'histoire de St. Jean-Baptiste, et qu'elle étoit placée dans la chapelle des pénitens noirs d'Avignon. Sans doute que le laps du temps avoit fait oublier ce fameux peintre; mais les ouvrages qui nous en restent le rendront immortel.

N°. 66. La Ste. Vierge, l'enfant Jesus et St. Jean, par un auteur inconnu.

Le seul mérite de ce tableau consiste dans ce qu'il est peint sur bois, et qu'il est de l'âge d'environ 1548. Le cadre de ce tableau a la forme carrée et sans dorure. Sa hauteur 1 mèt. 462 millim.; sa largeur de 812 millim. Il étoit dans l'église de Notre-Dame des Dons.

N°. 67. Ste. Anne, la Ste. Vierge et l'enfant Jesus, original, par Levieux. —— L'histoire du sujet de ce tableau se rapporte au n°. 28.

Ce tableau est très-estimé, les airs de tête de toutes les figures sont naturels, les carnations vraies, le coloris bon, les draperies bien

bien jetées, l'expression vive, le dessin correct. Son cadre est de forme carrée sculpté et doré. Sa hauteur 2 mèt. 436 millim.; sa largeur 1 mèt. 571 millim. Il étoit dans la chapelle des ci-devant pénitens de la miséricorde d'Avignon.

N°. 68. La Visitation de la Ste. Vierge, original, par Nicolas Mignard, de sa première manière. L'abrégé historique de ce sujet se rapporte au n°. 35.

On voit dans ce tableau la Ste. Vierge et Ste. Elisabeth qui s'embrassent. St. Joseph et St. Zacharie se prennent par la main comme ayant part à cette action. Deux anges qui, légérement suspendus dans le haut du tableau, se donnent également le signe de paix; dans le fond du tableau, une des colonnes du temple et une pyramide désignent la ville de Jérusalem. Le cadre de ce tableau est sculpté et doré. Sa hauteur 2 mèt. 436 millim.; sa largeur 1 mèt. 135 millim. Il étoit dans l'église des ci-devant religieuses de St. Georges d'Avignon.

N°. 69. St. Guillaume, duc d'Aquitaine, original, par Levieux; notre saint, fils de Guillaume IV et de Briscie, vivoit dans le crime. Les exhortations pathétiques de St. Bernard le convertirent. Pénétré de ses discours, il se couvre d'un cilice; il couche sur une natte, et là, prêt à expirer, la Ste. Vierge lui apparoît, et elle reçoit au nom de son fils, son repentir.

Le cadre de ce tableau est un carré long sculpté et en partie doré. Sa hauteur 2 mèt. 138 millim.; sa largeur 1 mèt. 624 millim. Il étoit dans la ci-devant chapelle des pénitens de la miséricorde d'Avignon.

N°. 70. St. Jean dans le desert, original, par Levieux.

St. Jean-Baptiste, fils de Zacharie et d'Elisabeth, (*Vies des Saints.*) tous deux de la race d'Aaron, fut le précurseur de J. C. Il vint au monde par un miracle de la toute-puissance divine, car il naquit dans un temps où le grand âge d'Elisabeth ne permettoit plus à son époux d'attendre d'elle des enfans. St. Pierre d'Alexandrie rapporte que quand Hérode chercha J. C. pour le faire mourir, il voulut aussi faire périr St. Jean dont la naissance avoit fait tant de bruit dans le pays; mais que sa mère Ste. Elisabeth le sauva par sa fuite dans le desert, où elle resta avec lui jusqu'à ce que la mort d'Hérode lui laissa la liberté de revenir trouver St. Jean dans la solitude, où l'esprit saint vouloit qu'il demeurât jusqu'au temps de sa prédication.

Les évangelistes nous apprennent qu'elle fut la vie de St. Jean dans le desert; là, il ne se nourrissoit que du miel sauvage, qui est fort insipide, des sauterelles, et encore en mangeoit-il si peu que J. C. n'a point fait de difficulté de dire qu'il ne mangeoit et ne buvoit point. Son habit répondoit à l'austérité de sa nourriture; il étoit de poil de chameau, et

sa ceinture de cuir ; il passoit les jours et les nuits dans la prière et les austérités, se préparant ainsi au saint ministère auquel Dieu l'avoit appellé.

Ce tableau nous représente St. Jean dans le desert ; il y est en prière ; plusieurs anges l'assistent dans cette action ; le fond du tableau nous offre un desert. Il est d'un carré long, et doré. Sa hauteur 3 mètre 126 millimètre ; sa largeur 2 mètre 629 millimètre. Il étoit dans la ci-devant chapelle des pénitens noirs d'Avignon ; peint à Rome 1682.

N°. 71. La Visitation de la Ste. Vierge, original, par Nicolas Mignard.

Le lecteur trouvera l'histoire de ce mystère au n°. 35.

Ce tableau est d'un grand mérite ; la Ste. Vierge y est peinte avec un air de tête qui la distingue parfaitement de celui de Ste. Elisabeth sa cousine, dont les rides font le plus grand effet. Les carnations sont de la plus grande vérité, et le coloris en est des plus beaux, les figures bien drapées ; le pinceau en est moelleux, et la composition très-gracieuse ; le fond du tableau présente deux anges dans une gloire, une partie d'architecture et un paysage. Le dessin en est très-correct et les couleurs très-fraiches ; son cadre est un carré long et doré. Sa hauteur 3 mèt. 573 millim. ; sa largeur 2 mèt. 161 millim. Il étoit dans l'église du ci-devant convent de la Visitation, dit Ste. Marie, d'Avignon.

N°. 72. Le Baptême de J. C. par St. Jean Baptiste, original, de Levieux.

Vers le dernier mois de sa vingt-neuvième année, J. C. partit de Nazaret, éloigné d'environ vingt lieu des deserts de la Judée, où Jean continuoit de prêcher et de baptiser. Il arrive sans aucune marque de distinction sur les bords du Jourdain ; il joint son précurseur, et sans se faire connoître, il demande son baptême ; Jean vit que le St. Esprit, sous la figure sensible d'une colombe, descendoit du haut des cieux et demeuroit suspendue sur la tête de cet homme, d'environ 30 ans, qu'il voyoit s'humilier devant lui. Jesus s'avance vers le fleuve, et se met en disposition de recevoir le baptême ; Jean court vers lui avec empressement : que faites-vous, Seigneur, lui dit-il en l'arrêtant ! Non, je ne souffrirai pas que vous alliez plus loin, mon baptême ne vous est pas nécessaire, et quand vous voudriez le recevoir, est-ce à moi de vous l'administrer ! Je le veux, répondit Jesus, laissez-moi faire, et faites ce que je vous ordonne. Jean obéit et Jesus fut baptisé, (*St. Marc* 1). St. Jean-Baptiste baptise J. C. Il tient un roseau en forme de croix, sur lequel sont ces paroles : Voici l'agneau de Dieu, etc. Le St. Esprit sous la figure d'une colombe, préside à cette action sainte. Un paysage gracieux se trouve dans le fond du tableau. Deux anges, d'après nature, préparent une tunique qui doit servir à J. C. et un agneau termine le bas du tableau ; le

dessin en est très-correct, les figures sont d'après nature ; les draperies bien jettées ; les airs de tête vrais, et la composition très-recherchée. Le cadre est un carré long, sculpté et doré. Sa hauteur 3 mèt. 126 millim. ; sa largeur 2 mèt. 639 millim. Il étoit dans la ci-devant chapelle des pénitens noirs d'Avignon ; peint à Rome en 1693.

N°. 73. St. Roch et St. Sébastien, original, par Pierre Parrocel.

Les habitans de la ville d'Avignon, qui éprouvoient de temps en temps la peste, avoient besoin de protecteurs auprès de Dieu pour être délivré de ce mal contagieux qui désoloit leur cité. St. Roch et St. Sébastien furent les deux qu'ils se choisirent. Les Avignonois ressentirent bientôt les effets de leurs demandes appuyées sur la dévotion qu'ils avoient à la Ste. Vierge, et sur son pouvoir auprès de Dieu : mais exaucés, en reconnoissance de leur délivrance, il fut peint un tableau, et mis en place dans un temple sacré comme *Ex-voto* de leur piété.

On voit dans ce tableau la Ste. Vierge qui, d'un air impératif, dit à un ange armé d'une épée de la mettre dans son fourreau ; voulant exprimer par là qu'il n'y a plus de peste. St. Sébastien tient de la main droite une palme, et de l'autre plusieurs flèches, preuve de son triomphe et de son martyre. St. Roch baise le pied de l'enfant Jesus appuyé sur un des genoux de sa mère qui, assise elle-même sur un nuage, se trouve placée sous un dais dont les rideaux

sont relevés par deux anges. Le cadre est cintré et doré. Sa hauteur 3 mèt. 201 millim.; sa largeur 2 mèt 273 millim. Il étoit dans l'église des ci-devant Célestins d'Avignon.

N°. 74. Zacharie habillé en grand prêtre fait bruler un parfum, lorsqu'un ange lui annonce qu'il aura un fils, original, par Levieux.

Les prêtres et les levites rouloient par semaine, et après sept jours de service, ils étoient relevés par le nombre de vingt-quatre ordinaire, qui se succédoient les uns aux autres. Les uns étoient préposés aux sacrifices de différentes heures du jour; d'autres, à l'offrande des pains de proposition; ceux-ci à l'entretien des lampes; ceux-là, à faire bruler des parfums, et ainsi du reste des mystères.

La fonction (*Luc* 1.) qui échut cette fois à Zacharie, fut de préparer les parfums et de les placer sur l'autel où ils devoient se consumer en présence du Seigneur; c'est-à-dire, devant le voile intérieur qui séparoit le sanctuaire du St. des Sts. Cette cérémonie se pratiquoit deux fois chaque jour; le matin lorsqu'on éteignoit les lampes qui avoient brulé durant la nuit sur le chandelier d'or, et le soir lorsqu'on venoit les allumer. Zacharie étoit entré dans ce temple au moment de faire bruler l'encens et de réciter les prières ordonnées par le rit ecclésiastique de la nation. Durant cet intervalle, qui n'étoit pas ordinairement fort long, l'ange du Seigneur se fit voir à Zacharie. L'esprit célecte revêtu de l'apparence d'un

corps humain étoit à la droite de l'autel des parfums et se tenoit debout en posture d'un ministre de Dieu, chargé d'annoncer ses ordres. La majesté de l'ange jetta Zacharie dans le trouble : rassurez-vous, lui dit l'envoyé de Dieu, les nouvelles que je vous apporte n'ont rien qui doive vous effrayer. Vous demandiez au Seigneur que le Messie, depuis si long temps attendu, parut enfin sur la terre ; Vos vœux sont exaucés. Il viendra ce divin Messie et vous touchez au jour de son règne ; mais il est écrit que le Messie aura un précurseur, et je viens vous annoncer que c'est de vous que ce précurseur naîtra. Sachez qu'Elizabeth, votre épouse, mettra au monde un fils dont la naissance ne préviendra que de quelques mois celle du libérateur d'Israël ; vous donnerez à ce fils le nom de Jean. Je suis vieux, répondit Zacharie à l'ange du Seigneur, mon épouse est très-avancée en âge, nous serions insensés l'un et l'autre de nous promettre des enfans dans notre extrême viellesse. Vous doutez, Zacharie, lui dit l'envoyé du Seigneur, apprenez qui je suis, et ne balancez plus à me croire. Je suis l'ange Gabriel, vous ne m'avez pas cru, et peut-être vous hésitez encore ; croyez au témoignage que vous avez exigé et que vous allez recevoir à ce moment ; vous perdrez l'usage de la parole qui ne vous sera point rendue ; en attendant vous serez puni de votre peu de confiance par une infirmité passagère. Zacharie avoit été défiant, il ne fut pas opi-

niâtre ; il crut aux paroles de l'ange, et il accepta sans murmure le châtiment qu'il avoit mérité, et perdit la parole. Le cadre de ce tableau est sculpté et doré. Sa hauteur 2 mèt. 571 millim. ; sa largeur 3 mèt. 113 millim. Il étoit dans la chapelle des ci-devant pénitens noirs d'Avignon ; peint dans la même ville en 1663.

N°. 75. L'Assomption de la Ste. Vierge, original, par Nicolas Mignard.

L'histoire abrégée de ce mystère se trouve au n°. 56, où nous renvoyons le lecteur.

La Ste. Vierge sort du tombeau, un groupe d'anges la porte et la soutient ; elle est assise sur des nuages. Plusieurs têtes d'ange, qui sont au-dessous, annoncent son triomphe, et la majesté avec laquelle elle s'élève prouve, à ne pas en douter, qu'elle est la mère de Dieu. Le cadre est cintré, sculpté et doré. Sa hauteur 3 mèt. 248 millim. ; sa largeur 2 mèt. 517 mill. Il étoit dans l'église du ci-devant couvent de Notre-Dame d'Avignon ; peint à Paris en 1663.

N°. 76. La naissance de J. C., original, par Nicolas Mignard.

L'histoire de ce mystère est au n°. 46, où la description en est faite avec toute l'exactitude possible.

Des bergers portent des présens à J. C. ; ils se prosternent devant lui. La Ste. Vierge tient l'enfant Jesus enveloppé dans un linge ; une jeune bergère le couronne ; St. Joseph admire ce divin enfant ; le bœuf et l'âne y figurent, et

un ange descend du ciel avec le *Gloria in excelsis* développé dans ses mains. On voit dans le même tableau plusieurs anges dont l'attitude et le geste expriment la plus grande vénération et le plus grand respect ; et parmi les différens présens qu'on fait à ce Dieu naissant, on remarque un agneau peint d'après nature, tenu par un berger qui le présente comme une offrande particulière. Ce tableau est d'une très-belle composition ; l'effet en est juste ; le dessin très-correct ; les attitudes bonnes ; les carnations vraies et les airs de tête très-expressifs. Le cadre en est doré. Sa hauteur 3 mèt. 329 millim. ; sa largeur 2 mèt. 517 millim. Peint en 1654. Il étoit dans l'église des ci-devant prêtres de l'Oratoire d'Avignon.

N°. 77. La Présentation de la Ste. Vierge au temple, original, par Nicolas Mignard.

Le lecteur peut consulter le n°. 48 ; il trouvera l'histoire abrégée de ce mystère.

Tout ce qu'on peut dire de ce tableau c'est que tous les airs de tête sont très-bien caractérisés ; que le dessin en est correct ; les attitudes bonnes ; les carnations vives, et qu'il est très-estimé. Le cadre en est cintré et doré. Sa hauteur 2 mèt. 436 millim. ; sa largeur 1 mèt. 571 millim. Il étoit dans la ci-devant église de Notre-Dame des dons ; peint à Avignon en 1636.

FIN.

TABLE

DES Matières contenues dans la seconde Partie de cette Notice.

N°. 1. SAINT Pierre tenant des clefs ; Parrocel (*Pierre par*). Page 91
N°. 2. La Ste. Vierge donnant le scapulaire ; Mignard (*Nicolas par*). 92
N°. 3. La Descente du St. Esprit sur les apôtres ; Guilhermis (*par*). 93
N°. 4. St. Louis, roi de France ; Sauvan (*Philippe par*). 94
N°. 5. La Sainte Vierge souffrante ; Mignard (*Nicolas par*). 96
N°. 6 St. Antoine de Padoue faisant un miracle touchant son père ; Parrocel (*Joseph par*). *Id.*
N°. 7. St. Benoît, abbé, Mignard (*Nicolas par*). 98
N°. 8. St. Antoine de Padoue convertit plusieurs Idolâtres ; Parrocel (*Joseph par*). *Id.*
N°. 9. L'Ascension de J. C. ; Parrocel (*Pierre par*). 99
N°. 10. St. Antoine de Padoue faisant un miracle contre les richesses ; Parrocel (*Pierre par*). 100
N° 11. St. Ignace ; Mignard (*Nicolas par*). *Id.*
N°. 12. St. Antoine prêche à des idolâtres ; Parrocel (*Pierre par*). 101
N°. 13. St. Hyacinthe ; Parrocel (*Pierre par*). *Id.*
N°. 14 Ste. Claire avec le St. Sacrément ; Parrocel (*Pierre par*). 102
N°. 15. La Mort de St. Antoine de Padoue ; Parrocel (*Pierre par*). 103
N°. 16. St. Veran ; Parrocel (*Pierre par*). 104
N°. 17. Ste. Praxede ; Parrocel (*Pierre par*). *Id.*
N°. 18. St. Roch ; Parrocel (*Pierre par*). 105
N°. 19. St. Antoine portant sur ses bras l'enfant Jesus ; Parrocel (*Pierre par*). 106

N°. 20. St. Jean l'évang. Mignard (*Nicolas par*). 107
N°. 21. La Descente de la croix ; Simon de Châlon (*par*). *Id.*
N°. 22. La Descente du St. Esprit sur les apôtres ; Simon de Châlon (*par*). 108
N°. 23. Ste. Anne ; Trevisani (*par*). *Id.*
N°. 24. L'Annonciation de la Ste. Vierge ; Parrocel (*Pierre par*). 109
N°. 25. L'Ascension de J. C. ; Parrocel (*Pierre par*). 110
N°. 26. St. Eloy, évêque de Noyon ; Mignard (*Nicolas par*). 111
N°. 27. La Résurrection de Notre-Seigneur ; Parrocel (*Pierre par*). 112
N°. 28. Ste. Anne ; Mignard (*Nicolas par*). 113
N°. 29. St. Antoine de Padoue ; Parrocel (*Pierre par*). 115
N°. 30. Hérodias avec la tête de St. Jean, d'après Rubens. 116
N°. 31. Bijoux et autres objets de nature morte dont l'auteur est inconnu. 117
N°. 32. Simon Stock reçoit le scapulaire ; Mignard (*Nicolas par*). 119
N°. 33. La Ste. Vierge donne le cordon à St. François ; Parrocel (*Pierre par*). 120
N°. 34. La Circoncision de Notre-Seigneur ; Vien (*par*). 121
N°. 35 La Visitation de la Ste. Vierge ; Mignard (*Nicolas par*). 125
N°. 36. St. Ruf, premier évêque d'Avignon ; Parrocel (*Pierre par*). 126
N°. 37. Ste. Magdelaine, pécheresse et pénitente ; Mignard (*Nicolas par*). 128
N°. 38. J. C. avec les deux disciples d'Emmaüs ; Mignard (*Pierre par*). 130
N°. 39. St. Pierre pleure sa faute ; Mignard (*Nicolas par*). 133
N°. 40. La Ste. famille par un auteur inconnu. 134
N°. 41. La Naissance de J. C. ; Mignard (*Nicolas par*). 135

N°. 42. L'Adoration des Mages ; Parrocel (*Pierre par*). 136
N°. 43. La Visitation de la Ste. Vierge ; Mignard (*Nicolas par*). 138
N°. 44. L'Apparition de J. C. ressuscité à Marie Magdeleine ; Mignard (*Pierre par*). 139
N°. 45. L'Annonciation de la Ste. Vierge ; Mignard (*Nicolas par*). 142
N°. 46. La Naissance de Notre-Sauveur, de l'école de Rome par un auteur inconnu. *Id.*
N°. 47. La Conception de la Ste. Vierge ; Mignard (*Nicolas par*). 144
N°. 48. La Présentation de la Vierge au temple, par un auteur inconnu. 146
N°. 49. La Naissance de J. C. ; Champeigne de Châlons (*Simon par*). 147
N°. 50. Un Amour, d'après le Guide, dont on ne connoît pas l'auteur. *Id.*
N°. 51. St. Sébastien attaché à un poteau, dont on ne sait pas l'auteur. 148
N°. 52. La Pêche miraculeuse ; Parrocel (*Pierre par*). 149
N°. 53. L'Ange du Seigneur assis sur la Pierre du tombeau ; Parrocel (*cousin germain de Pierre d'Avignon, par*). 151
N°. 54. La Nôce aldobrandine, par un auteur inconnu. 153
N°. 55. St. Pierre recevant les clefs de la main de J. C. ; Mignard (*Pierre par*). 154
N°. 56. L'Assomption de la Ste. Vierge ; Mignard (*Pierre par*). 156
N°. 57. J. C. montre ses plaies à St. Thomas ; Mignard (*Pierre par*). 158
N°. 58. La Ste. famille ; Sauvan (*par*). 159
N°. 59. Notre-Dame de pitié ; Mignard (*Nicolas par*) 160
N°. 60. St. André, apôtre ; Parrocel (*Pierre par*) 161
N°. 61. St. Pierre, apôtre avec des clefs ; Parrocel (*Pierre par*). 163
N°. 62. La Descente de croix ; Mignard (*Nicolas par*). *Id.*

N°. 63. La Tête de St. Jean dans un bassin; Mignard (*Nicolas par*). 164
N°. 64. La Naissance de J. C.; Mignard (*Nicolas par*). 165
N°. 65. La présentation de Jesus au temple, original, par Levieux de l'école française. *Id.*
N°. 66. La Ste. Vierge, l'enfant Jésus et St. Jean, par un auteur inconnu. 168
N°. 67. Ste. Anne, la Ste. Vierge et l'enfant Jésus, original, par Levieux. *Id.*
N°. 68. La Visitation de la Ste. Vierge; Mignard (*Nicolas par*). 169
N°. 69. St. Guilhaume; Levieux (*par*). *Id.*
N°. 70. St. Jean dans le desert; Levieux (*par*). 170
N°. 71. La Visitation de la Ste. Vierge; Mignard (*Nicolas par*). 171
N°. 72. Le Baptême de J. C. par St. Jean-Baptiste; Levieux (*par*). 172
N°. 73. St. Roch et St. Sébastien; Parrocel (*Pierre par*). 173
N°. 74. Zacharie faisant bruler l'encens; Levieux (*par*). 174
N°. 75. L'Assomption de la Ste. Vierge; Mignard (*Nicolas par*). 176
N°. 76. La Naissance de J. C.; Mignard (*Nicolas par*). *Id.*
N°. 77. La Présentation de la Ste. Vierge au temple; Mignard (*Nicolas par*). 177

Fin de la Table des matières.

coc M+
RDZ09
.T3+

SPECIAL 88-B
36352

GETTY CENTER LIBRARY